

LAURENT AMIOTTE-SUCHET

FRÈRES DE DOULEUR

Récit d'un ethnologue en pèlerinage à Lourdes

ETHNOGRAPHIES



EDITIONS
LIVREO
ALPHIL

FRÈRES DE DOULEUR

RÉCIT D'UN ETHNOLOGUE EN PÈLERINAGE À LOURDES

COLLECTION «ETHNOGRAPHIES»

Dans le prolongement des « Recherches et travaux de l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel », la collection « Ethnographies » rassemble aujourd'hui les thèses de doctorat, essais et ouvrages thématiques de chercheuses et chercheurs issus de l'anthropologie et d'autres disciplines des sciences humaines et sociales. Elle se focalise sur les recherches qui fondent leur analyse des processus socioculturels sur des enquêtes qualitatives de longue durée en privilégiant l'observation participante (ou l'immersion), le décentrement et la réflexivité. La collection entend dynamiser et faire rayonner la démarche ethnographique en l'envisageant au-delà du seul cadre de l'anthropologie et en soulignant sa pertinence pour de multiples disciplines. De par son format et son style, « Ethnographies » s'adresse à un large public (acteurs du monde académique, mais aussi praticiens et professionnels des différents champs étudiés), soucieux de réfléchir à la complexité culturelle et sociale.

La collection est dirigée par Hervé Munz et encadrée par un comité scientifique représentant le monde romand de l'anthropologie et des sciences humaines et sociales.

LAURENT AMIOTTE-SUCHET

FRÈRES DE DOULEUR

RÉCIT D'UN ETHNOLOGUE EN PÈLERINAGE À LOURDES

ÉDITIONS LIVREO-ALPHIL

© Éditions Livreo-Alphil, 2021
Case postale 5
2002 Neuchâtel 2
Suisse

www.alphil.ch

Alphil Distribution
commande@alphil.ch

DOI: 10.33055/ALPHIL.01528

ISBN papier: 978-2-88950-068-0

ISBN PDF: 978-2-88950-069-7

ISBN EPUB: 978-2-88950-070-3

Les Éditions Alphil bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

Publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Illustration de couverture: Bazil

Couverture, maquette et réalisation: Nusbaumer-graphistes sàrl, www.nusbaumer.ch

Ce livre est sous licence:



Ce texte est sous licence Creative Commons: elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Responsable d'édition: Sandra Lena

À Marie-Cécile, ma vieille amie

Préface

Voici un livre rare, riche et neuf, qui se prête à de multiples lectures. Sous l'apparence d'un récit nous emmenant en pèlerinage à Lourdes, d'une même plume sensible et vivante, il nous met dans la peau de l'ethnologue qui mène son enquête de terrain sur cette pratique catholique unique en France. Laurent Amiotte-Suchet nous fait ici découvrir de nombreux recoins intimes de l'atmosphère du pèlerinage, en pratiquant la méthode classique dite de l'observation participante, qui caractérise sa discipline. Exemplaire est sa manière d'en appliquer le principe de base : partager le mode de vie du groupe étudié, ce qui implique en tout premier lieu de se faire accepter par ses membres et de prendre part à ses activités. La qualité de son approche, rigoureuse, fine et pleine d'humanité explique celle de la thèse à laquelle cette enquête a abouti et que j'ai eu la chance de lire de près en tant que membre du jury. Ce récit vient jeter sur sa préparation et son élaboration un éclairage instructif à tous égards.

Témoin et acteur

L'auteur réussit à nous faire découvrir du même regard l'objet de sa recherche et sa pratique de la recherche – ou plutôt, l'objet à travers la pratique et la pratique à travers l'objet. Ce sont deux fils de lecture

inséparables, qui ne cessent de s'entrelacer et de se répondre. Le fil, d'abord, tissé par le brancardier qui accompagne les pèlerins dans le train, puis dans la basilique, dans la grotte, aux piscines, qui discute avec eux, car c'est d'abord en tant que brancardier membre d'une association diocésaine, l'*Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes*, que Laurent s'est rendu quatre années de suite à Lourdes. Le fil, ensuite, tissé par le jeune chercheur qui s'interroge sur les bonnes façons de faire : comment créer des relations de confiance sans afficher de préférence, sans se laisser entraîner par des sympathies spontanées ? Comment éviter que l'attachement progressif qu'il avoue ressentir envers certains pèlerins n'influence la collecte des données – l'amitié pourrait-elle altérer l'information ? Comment, surtout, trouver la juste mesure entre la nécessité de garder une distance pour rester aussi objectif que possible et celle d'avoir de l'empathie pour mieux comprendre ?

À suivre les hésitations de l'auteur, ses doutes, on se surprend à se demander sans cesse : qu'aurais-je fait, moi, en pareille situation ? Et, peu à peu, le doute apparaît comme un véritable outil de pensée, un outil précieux qui dévoile l'envers des choses, qui révèle leur complexité, sous d'autres angles que ceux d'où les décrirait une monographie classique. Ainsi, ce que les pages déroulent, ce n'est pas seulement un récit, nourri de détails concrets, de journées émouvantes vécues en commun dans le cadre d'une association humanitaire. C'est aussi, et de façon étroitement liée, un véritable traité de pratique ethnologique qui n'en a pas l'air. En cela réside la rareté de ce texte : tout en étant très personnel, il est exempt du narcissisme qui trop souvent imprègne les propos d'ethnologues faisant retour sur leur expérience, et parfois la réduit à une apparente redécouverte d'eux-mêmes.

Voilà donc un récit à la fois très professionnel et largement accessible, qui trouvera écho tant auprès du pèlerin, du croyant ou de l'incroyant, qu'auprès de l'ethnologue ou de tout lecteur curieux de cette discipline, et remarquable d'authenticité. Remarquable aussi, ce récit, par son apport novateur à une série de questions théoriques fondamentales qu'il aborde de front, à commencer par celle-ci, qui peut mener à des remises en cause intimes : peut-on partager la croyance de

l'autre? Et jusqu'à quel point les besoins de l'enquête conduisent-ils le chercheur à y prendre une part active?

Cette série de questions tisse le fil d'une autre lecture encore, nourrie par les réflexions éparses de l'auteur sur ce qu'est « croire », particulièrement pertinentes dans le cadre de ce pèlerinage dont la raison d'être est d'accueillir et d'encadrer les conduites reflétant la croyance qui le fonde. Nombre de pages apportent un regard critique stimulant sur ce vaste et délicat sujet trop souvent absent des travaux d'ethnologie religieuse, et peut-être leur pierre d'achoppement.

Entre deux loyautés

Contrairement à une idée reçue, partager la langue et la culture du groupe que l'on étudie (Laurent Amiotte-Suchet a reçu une éducation catholique dans un village franc-comtois) ne rend pas forcément l'enquête facile. À l'inverse de ceux qui ont choisi des terrains lointains, où ils devront se faire à de toutes nouvelles façons de parler, de se conduire, de se nourrir, il lui faut en quelque sorte « désapprendre sa langue », « se sentir un peu perdu », faute de quoi il risquerait de ne pas saisir ce qui compte vraiment, mais surtout, de laisser s'éteindre en lui la curiosité qui est le moteur de la recherche.

Et comment, ensuite, faire admettre à des gens si proches qu'on a cessé d'adhérer au catholicisme et que, tout en portant les brancards, on collecte des données en vue d'une thèse de l'École pratique des hautes études en sciences religieuses? Que de tiraillements pour l'auteur. Certes, voyageant parmi ces pèlerins, il se sait et se sent des leurs, même s'il ne partage pas les idées qui les ont amenés à prendre le train pour Lourdes! Il prend ses décisions. Ne pas faire le signe de croix, ne pas joindre sa voix à toutes les autres pour la prière pourrait choquer certains pèlerins, mais le faire serait à la fois se renier lui-même et les trahir, eux, qui le font avec sincérité. Aussi, au terme de son récit, quel soulagement pour lui de réaliser, en fin de compte, qu'il n'a pas

eu besoin de «faire comme si» en mentant sur ses convictions et en récitant son chapelet avec les autres pour passer inaperçu.

En terrain exotique, il en irait tout autrement: l'ethnologue étranger se réfugierait derrière sa méconnaissance de la langue et de la culture de l'autochtone, voire derrière sa propre différence. D'ailleurs, l'autochtone l'en excuserait d'avance; et peut-être préférerait-il même ne pas le voir copier ses propres rites – plus riche, l'étranger serait en mesure de faire de plus belles offrandes aux esprits, ce qui pourrait déclencher contre l'autochtone leur colère d'être indûment dérangés ou les incliner à le favoriser, lui, l'usurpateur, à son détriment.

De fait, Laurent Amiotte-Suchet constate que ses interlocuteurs, autres accompagnateurs de l'association ou pèlerins, le voient plus en brancardier qu'en chercheur et ne se préoccupent guère de son retrait de la pratique catholique. Plusieurs soupçonnent qu'il y a tout de même «quelque chose» qui l'attire à Lourdes, ce «quelque chose» qu'eux-mêmes ressentent sans trop l'explicitier.

Attentif à saisir ce «quelque chose», doué tout autant du sens du contact humain que de l'observation pertinente en anthropologie, Laurent note tout: les paroles des pèlerins, leurs conduites, leurs sujets de conversation, mais aussi les propos des autres accompagnateurs, les discours publics, et jusqu'à des anecdotes apparemment anodines. Il excelle à esquisser les contextes où il les entend et les observe, si partiels soient-ils; il sait qu'il n'a jamais accès à l'ensemble du «fait social total» qu'est le pèlerinage, d'autant plus que le cadre associatif interpose forcément une sorte de filtre qui grossit certaines facettes de Lourdes. Il excelle à montrer comment les différences de personnalité l'amènent à passer plus de temps avec certains pèlerins qu'avec d'autres, comment l'imprévu qui interfère dans certaines situations l'amène à les envisager sous un angle neuf, à improviser sa propre conduite, à se décider brusquement à s'associer à telle ou telle démarche, à effectuer tel ou tel geste, sans qu'il parvienne toujours à s'en expliquer la raison.

Mais il n'avait pas prévu que le service aux piscines lui poserait de façon aiguë un dilemme inédit: sa résolution de ne pas faire les actes considérés comme exprimant l'appartenance à la communauté

catholique chancelle quand ses compagnons, cessant pour quelques instants d'être brancardiers, l'intègrent dans leur cercle en l'invitant à entrer avec eux dans le bassin. Le voici malgré lui complice de ce rituel qui est l'un des moments forts du pèlerinage, le voici déchiré entre sa fidélité à ses propres convictions et son engagement à partager l'expérience de l'autre – deux options que, par principe, il s'est interdit de trahir. Mais comment se résoudrait-il, devant cet épisode précis qui est particulièrement crucial pour le respect de son « terrain », à sortir du groupe pour n'en être qu'un « spectateur passif » ?

De la nécessité de varier les angles d'observation

Ainsi la réalité mouvementée de l'enquête impose des contraintes à la restitution des résultats. Il est impossible à l'auteur de se borner à citer telles quelles les phrases entendues, il lui faut faire état de leur arrière-plan, des circonstances, des personnes qui les ont prononcées. Il ne peut non plus leur donner une portée générale – ce dont se prive rarement l'ethnologue enquêtant ailleurs que dans son pays et sa langue, comme si l'éloignement et l'ignorance justifiaient alors de généraliser. En outre, pour exposer ses données de façon à les rendre utilisables, Laurent se rend compte qu'il lui faut les repenser sous l'éclairage théorique de sa discipline et au regard des méthodes qu'elle demande.

D'un bout à l'autre, ce livre illustre avec éclat l'importance de l'implication de Laurent Amiotte-Suchet dans sa recherche et, en l'occurrence, j'ajouterais, de l'intuition pénétrante dont il fait preuve. Il est conscient de ce que représente pour les pèlerins son engagement auprès d'eux et qui est une manière de leur « rendre » en quelque sorte pour ce qu'ils lui confient. Par comparaison, la méthode statistique à laquelle il recourt aussi lui paraît fastidieuse et stérile : le dépouillement des questionnaires qu'il leur a distribués par souci de collecter davantage de données de base ne lui a quasiment rien appris qu'il n'ait déjà connu par la simple fréquentation des pèlerins, et grâce aux liens particuliers noués, au hasard des rencontres, avec certains d'entre eux.

Ainsi, que ne doit-il à Marie-Cécile, avec qui il a noué une amitié singulière qui s'est poursuivie une fois de retour à la maison, et les années suivantes! Et aussi, que ne découvre-t-il en se rendant une huitième fois à Lourdes en simple pèlerin, hors du cadre associatif qui le fixait dans son rôle de brancardier! Car ce changement de statut lui permet de rencontrer Élisabeth, qui lui fait part du sentiment d'échec personnel qu'elle éprouve face à ce qu'elle découvre du pèlerinage: «ça ne marche pas» pour elle. Sans doute un tel aveu aurait-il été inconcevable de la part d'un pèlerin membre de l'association s'adressant à un brancardier.

Le «quelque chose» qui attire à Lourdes les pèlerins de l'association s'en trouve-t-il éclairé?

Prétendant être venue par pure curiosité, Élisabeth reste solitaire et maussade, comme réfractaire à l'atmosphère générale pénétrée d'émotion face à la beauté des cérémonies. Si elle engage la conversation avec l'auteur en la seule occasion où elle se retrouve seule avec lui, c'est sans doute, pense-t-il, parce que, comme elle, il n'est «ni enthousiaste ni critique». En réalité, elle reconnaît devoir sa présence à Lourdes au désir d'alléger le poids des malheurs qui ont marqué son existence, et être profondément déçue de ne rien ressentir qui réponde à son attente de soulagement.

De prime abord, l'attente d'Élisabeth ne semble guère différente de celle des pèlerins de l'association. Tous sont venus avec leur charge de souffrances, nourrissant l'espoir sinon d'en guérir vraiment, du moins de se sentir mieux après: même s'ils formulent leurs attentes de manières différentes, compte tenu de leur personnalité ou de leur situation, tous sont convaincus qu'ils en reviendront différents, transformés. En réalité, seules quelques-unes des personnes que Laurent a rencontrées disent avoir été motivées par une perspective de «miracle» – d'ailleurs l'Église elle-même s'emploie à éviter les «dérives superstitieuses» que peut entraîner le culte marial, au détriment de la foi en Jésus-Christ. Et seule Marie-Cécile semble oser utiliser ce mot auquel la plupart désormais renoncent, et encore juste pour confier à Laurent que c'est lui son «petit miracle» à elle. Dans

un éclat de rire, elle dit le devoir à la Vierge, comme si elle voulait le persuader, lui qui prétend qu'il n'y croit pas, que le pèlerinage peut avoir un effet mystérieux.

L'évanescence de la croyance

Rien dans les discours ou les comportements des pèlerins n'ébranle l'auteur dans sa position agnostique; ils la respectent sans qu'il ait eu à la justifier auprès d'eux. Pour lui, elle consiste avant tout à « ne pas croire aux croyances des autres », et surtout à ne pas penser qu'ils « croient » aveuglément ce qu'ils sont censés croire du simple fait qu'ils sont venus à Lourdes. Seul l'incroyant imagine que le croyant croit « dur comme fer ». En revanche, pour qui est classé comme croyant, rien n'est simple ni tranché.

D'ailleurs, s'agit-il véritablement d'une alternative entre croire et ne pas croire? Cela semble tout à fait secondaire pour les pèlerins eux-mêmes, constate Laurent Amiotte-Suchet dans les passionnantes pages qu'il consacre à « l'énigme du croire » et à la nécessité de « se libérer » des questions que cette notion pose. Les pèlerins et les autres accompagnateurs de l'association n'en parlent guère et respectent sa posture. Aussi s'en tient-il à ce qu'ils disent et à ce qu'ils font en conséquence pour mener sa réflexion, sans se prononcer sur l'intensité de leur foi. Il en ressort que ce qui compte en réalité, c'est le fait même de s'engager dans l'expérience du pèlerinage, dont rien pourtant ne garantit l'efficacité. Or, s'engager à y participer mène les pèlerins à consentir par avance à accomplir les gestes qui exprimeront cet engagement, donc à accepter tacitement qu'ils soient interprétés en termes d'actes de croyance venant confirmer qu'ils appartiennent à la communauté catholique en tant que communauté de croyance.

Ce sont précisément ces implications de l'engagement qui rendent si délicate l'observation participante en matière religieuse; mais ne le serait-elle pas également au sein d'autres types de

collectifs à partir du moment où ceux-ci sont constitués sur la base d'un engagement dans une cause quelconque? Le lecteur en vient à s'interroger sur le métier d'ethnologue: jusqu'à quel point faut-il accepter de mettre en pratique dans les domaines autres que purement matériels, physiques, la règle de partage de la vie des gens que ce métier impose? Pour enquêter sur le mariage au sein d'une communauté, faut-il s'y marier? Jusqu'à quel point faut-il s'identifier à l'autre sous prétexte de l'étudier? L'expérience retracée dans ce récit suggère que l'important est de varier dans toute la mesure du possible les situations à partager et les points de vue d'où les observer.

Les vertus de l'engagement, avec ou sans cadre collectif

Si l'existence d'un engagement au sein d'un groupe au fort sentiment d'appartenance semble à Laurent fondamentale pour les pèlerins qu'il a accompagnés, ce n'est pas seulement en raison des multiples échanges et partages qui en résultent, créant entre eux une atmosphère quasi familiale, c'est aussi par le sens qui en rejaillit sur les souvenirs concrets – des flacons d'eau de Lourdes par exemple – qu'ils rapportent de leur pèlerinage. Mais ce n'est pas à l'absence d'un tel entourage qu'il attribue la déconvenue d'Élisabeth, même s'il l'avait sentie apaisée de pouvoir lui faire part de ce qu'elle ressentait. À ses yeux, elle n'a commencé à «réussir» son pèlerinage qu'à partir du moment où elle a réalisé qu'elle pouvait se rendre par elle-même à la grotte ou aux piscines, en somme tracer son chemin propre. C'est un succès pour elle de s'émanciper du cadre associatif, mais peut-elle vraiment réussir seule le pèlerinage lui-même?

Aussi Laurent se garde-t-il de dresser un tableau unifié des comportements des pèlerins et des effets du pèlerinage. Le doute demeure, stimulant toujours davantage questions et réflexions dans l'esprit du lecteur. Ceci, par exemple, lui restera particulièrement en mémoire: Élisabeth parviendra-t-elle à percevoir, elle aussi, l'existence

d'un « quelque chose » qui attire en pèlerinage à Lourdes? Peut-être est-ce précisément à ce qu'il a d'indéfinissable qu'est dû le mystérieux pouvoir d'attraction que les autres pèlerins lui reconnaissent. Aucun d'eux ne dit de ce « quelque chose » que c'est le « hasard », et plusieurs disent que c'est une « chance ».

ROBERTE HAMAYON

École pratique des hautes études,
Groupe sociétés, religions, laïcités,
Université Paris sciences & lettres

Avant-propos

Une enquête ethnographique à Lourdes

Cet ouvrage restitue le contenu d'une enquête ethnographique qui s'est principalement déroulée entre 2000 et 2006, dans le cadre d'un doctorat de sociologie des religions portant en partie sur la dévotion mariale à Lourdes¹ ; ce lieu de pèlerinage des Hautes-Pyrénées où Bernadette Soubirous a déclaré être entrée en contact avec la Vierge Marie à dix-huit reprises durant les mois de février et mars de l'année 1858. Pour les besoins de l'enquête, je m'étais à l'époque rapproché d'une association française à but religieux : l'*Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes*² ; un service interdiocésain regroupant des hommes (brancardiers ou hospitaliers) et des femmes (hospitalières) qui s'engagent chaque année à accompagner en

¹ Mon doctorat de sociologie des religions, effectué à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE, Paris) sous la direction de Jean-Paul Willaime, portait à la fois sur des églises évangéliques-pentecôtistes de l'est de la France et sur la dévotion mariale à Lourdes. J'y ai développé une analyse comparative des modalités de la « mise en présence du divin » (AMIOTTE-SUCHET, 2006).

² L'*Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes* est une association loi 1901 depuis 1935. Elle se présente comme un service interdiocésain regroupant les diocèses de Besançon et de Belfort-Montbéliard. Comme le rappelle son règlement intérieur, l'association est d'abord une organisation à but religieux sous la responsabilité des clercs.

pèlerinage à Lourdes des personnes âgées, malades ou handicapées³. M'inscrivant en tant que brancardier, je me suis donc impliqué dans la vie de cette association durant six années, participant aux pèlerinages, aux réunions d'organisation et aux rencontres conviviales qui rythment le calendrier annuel. Chaque année au mois de mai, les membres de l'*Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes* prennent le train avec leurs «malades»⁴ et se rendent en pèlerinage à Lourdes durant une semaine. Des pèlerins francs-comtois, qui ne sont ni malades ni accompagnants, participent également à ce grand voyage interdiocésain. Au total, c'est plus de 1 000 personnes qui montent alors dans les trains de pèlerinage spécialement affrétés par la société des chemins de fer pour traverser la France et se rendre dans ce célèbre sanctuaire marial d'Europe occidentale. Une fois sur place, ils vivent ensemble une intense semaine, entre succession des offices, vie de groupe et cheminement personnel «sur les pas de Bernadette». De retour chez eux, les contacts se prolongent, les liens conviviaux sont entretenus, jusqu'à l'année suivante et le nouveau départ en pèlerinage.

Un puzzle de moments ethnographiques

Cette enquête a donné lieu à une thèse de doctorat et à différents articles scientifiques publiés dans des revues spécialisées⁵. Je me suis ensuite consacré à d'autres recherches sur les faits religieux

³ Au 31 décembre 2004, l'*Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes* comptait 743 membres sur ses registres. Durant l'année 2004, ces hommes et ces femmes bénévoles avaient accompagné 358 personnes (malades et personnes âgées) sur les sanctuaires de Lourdes (chiffres communiqués par le secrétaire de l'association le 15 avril 2005).

⁴ Dans les pèlerinages diocésains, la formulation «les malades» regroupe les personnes âgées, malades et handicapées qui ont besoin d'être assistées par des brancardiers et des hospitalières durant leur semaine à Lourdes et qui, de fait, ne peuvent suivre le même programme et être accueillies dans les mêmes conditions que les pèlerins ordinaires.

⁵ Voir mes articles en bibliographie.

contemporains⁶ tout en continuant d'étudier la dévotion mariale, en participant cette fois aux pèlerinages interdiocésains de Suisse romande. L'ensemble des informations qui avaient été rassemblées durant les six années de la recherche doctorale – observations de terrain, entretiens, photographies, documents d'archives – n'avaient donc plus d'utilité et étaient vouées à disparaître dans l'ancre sombre d'une boîte à archives. Pourtant, ces matériaux avaient encore quelque chose à raconter. En les resituant et en les articulant, je pouvais mettre en récit mon expérience, rendre compte – sans prétendre à l'exhaustivité – des moments, rencontres, personnages, réflexions, observations qui se sont avérés déterminants tout au long de ce parcours au contact des pèlerins.

Les éléments que j'ai rassemblés dans cet ouvrage sont de toute nature: observations précises d'une séquence rituelle, extraits d'entretiens avec des pèlerins, impressions personnelles rédigées sur le vif, récits postérieurs de souvenirs du terrain, analyse de données, etc. Certaines parties de ce récit viennent de mon journal de terrain. Elles n'ont pas été modifiées depuis leur rédaction et peuvent ainsi être qualifiées de matériaux «bruts». D'autres ont fait l'objet de diverses relectures et réécritures, après plusieurs années. Elles correspondent donc plutôt à des matériaux «remasterisés» dans le cadre de ce projet de livre. D'autres enfin ont été composées, à partir d'images, de souvenirs et de traces écrites, pour essayer de reconstituer le contexte d'élaboration d'une pensée. En décidant de placer un jour toutes ces pièces du puzzle devant moi pour les faire parler, j'ai fait ainsi le pari de restituer à travers un ouvrage tous les «moments ethnographiques» jugés pertinents pour comprendre comment s'est progressivement élaboré chez l'ethnologue que je suis un certain type de regard sur les pèlerins de Lourdes.

⁶ J'ai notamment mené des recherches sur les églises évangéliques-pentecôtistes de l'est de la France, sur l'exorcisme diocésain, sur la pluralité religieuse en Suisse et sur le vieillissement des congrégations et ordres religieux catholiques.

Faute de genre

Le titre choisi pour cet ouvrage – *Frères de douleur* – est une formule qui a résonné en moi pendant des années. Elle traduisait les liens communautaires qui se tissent entre les membres de l'*Hospitalité* au travers des dimensions systématiquement douloureuses de leurs biographies. J'ai retrouvé des traces de cette formulation dans des essais d'analyse rédigés en 2001, alors que je ne faisais encore qu'esquisser mon projet de thèse. Je l'ai gardée dans un coin de ma tête pour le jour où j'écrirais enfin un livre sur les pèlerins de Lourdes.

Mais presque deux décennies ont passé! Il m'a donc bien fallu questionner ce titre. Pourquoi utiliser un terme masculin (« frère ») pour évoquer une expérience pèlerine qui m'a majoritairement été donnée à voir par l'entremise des femmes? Les problématiques contemporaines du genre m'ont logiquement conduit à remettre en cause la pertinence de ce titre pour lui préférer une formulation plus inclusive. Les relecteurs et relectrices des épreuves m'en ont d'ailleurs prodigué le conseil. Mais après avoir longuement tergiversé, j'ai choisi de conserver inchangée cette vieille formule; trace du temps long et d'un effort de retour réflexif sur une expérience ethnographique personnelle qui s'est déroulée dans un autre temps.

I. S'IMPLIQUER

Chapitre 1

Retrouvailles

Visite à Marie-Cécile

(maison de retraite de Remiremont [Vosges], octobre 2007)

Il est passé midi et Marie-Cécile⁷ s'inquiète. Une canne dans la main, le téléphone portable que ses enfants lui ont offert dans l'autre, elle scrute méthodiquement la rue à travers les vitres ternes du hall de sa maison de retraite. Va-t-il enfin arriver? Même si nous venons de nous parler au téléphone, son impatience teintée d'angoisse est trop forte pour qu'elle attende confortablement mon arrivée dans les fauteuils de la salle de séjour qui se trouvent à peine quelques mètres derrière elle. Rester ainsi debout de longues minutes dans le vestibule n'est pas très indiqué pour elle, cela risque de la fatiguer, mais qu'importe. Quand je suis là, tout semble s'éclaircir pour elle. Elle change d'humeur et de visage. La femme aux airs de petite vieille en fin de vie cède la place à celle qui se plaît à se nommer « *votre vieille amie* », une dame drôle et attentionnée, aussi fière de proclamer ce qu'elle a été que curieuse de

⁷ Pour citer les personnes que j'ai rencontrées tout au long de cette enquête, j'utilise des noms d'emprunt afin de préserver leur anonymat. Le profil des personnes que j'ai interrogées durant des entretiens formels est précisé en annexe de l'ouvrage, ainsi que la (les) date(s) des entrevues.

comprendre ce que je veux devenir, aussi attachée à sa foi catholique qu'intriguée par l'athéisme serein de son jeune ami. C'est sûrement là, pour moi, que s'est jouée notre amitié; dans le plaisir évident de Marie-Cécile à mobiliser conjointement nos énoncés apparemment contradictoires pour y tresser des fils à tirer. Marie-Cécile semblait si bien connaître l'importance d'être catholique hier qu'elle cherchait par tous les moyens à comprendre l'évidence pour moi de ne plus l'être aujourd'hui. Drôle de vieille dame, mélange de petite bourgeoisie passée, de veuvage, de solitude harassante et d'une envie puissante de ne pas rester sur la touche « comme les autres ». À chaque fois que nous nous voyons, Marie-Cécile ne peut s'empêcher de le dire : « *C'est grâce à la Vierge que nous nous sommes rencontrés!* » Mais elle ajoute toujours en riant, comme pour s'excuser : « *Moi, j'y crois, mais je sais que vous, vous n'y croyez pas.* » Cette manière d'évoquer ses convictions et de les mettre tout de suite en débat fait partie de son personnage, celui dont elle prend l'apparence le temps de nos entrevues. Elle joue « l'informatrice privilégiée » qui donne généreusement à l'ethnologue ce qu'il attend avec impatience : un peu de mystères et de bonnes croyances populaires, pour que le sacré « journal de terrain », matière première de la pensée anthropologique, archive à nouveau quelques réalités ethnographiques pour la gloire de la science et la mémoire de la postérité. Marie-Cécile n'a jamais lu les ethnologues et ne comprend pas grand-chose aux sciences sociales. Deux de ses enfants ont fait médecine, alors elle sait au moins ce qu'est une thèse de doctorat, mais elle croit encore qu'une thèse à la Sorbonne est un label de qualité et un passeport d'avenir ! Même si elle pourrait facilement penser que Lévi-Strauss n'est qu'une marque de jeans ou que Marshall Sahlins est le titre d'une nouvelle série télévisée américaine, elle n'a que trop vite su s'adapter à l'ethnologue sur son terrain. Pour briser sa solitude et s'assurer des visites régulières de son nouvel ami, elle s'est mise à organiser chez elle des entretiens collectifs, invitant régulièrement dans sa salle à manger un petit groupe de pèlerins volontaires pour témoigner de leur expérience. Comment aurais-je pu refuser l'invitation ? J'avais là, à ma disposition et sans avoir à fournir le moindre effort, un échantillon de pèlerins dociles prêts à répondre à toutes mes questions. Il leur arrivait même d'oublier pour un temps ma présence et de débattre entre eux de la signification de

leurs pratiques pèlerines. Marie-Cécile gérait les invitations et préparait le café et les gâteaux. Je n'avais plus qu'à lancer mon dictaphone et à « récolter » des discours tout frais pour mes analyses.

Je n'ai pas revu Marie-Cécile depuis qu'elle est entrée en maison de retraite. Ça fait longtemps qu'elle me téléphone pour savoir quand exactement je vais venir la voir et trop longtemps que je culpabilise à inventer des excuses en exagérant les impératifs de mon emploi du temps. Notre dernière rencontre remonte au mois d'avril 2006, c'est-à-dire avant la naissance de mon second fils et ma soutenance de thèse en décembre, quand Marie-Cécile a eu son accident de santé. Elle a fait une pneumonie. Après une longue hospitalisation, elle a été placée dans une maison de retraite à Remiremont, en Lorraine, là où vit sa fille. Mais elle ne s'y plaît pas, sa grande maison lui manque et les relations de la maison de retraite semblent même lui faire regretter sa solitude. Bien sûr, elle est plus proche de sa fille, mais elle voudrait trouver une place dans la maison de retraite de Vesoul, à une dizaine de kilomètres de son village, là où elle pourrait caresser l'espoir de retourner dans sa maison, au moins de temps en temps, pour retrouver sa machine à coudre et revoir fleurir ses arbres.

Je ne suis pas habitué à voir Marie-Cécile marcher avec une canne. J'oublie qu'elle a tout de même quatre-vingt-quatorze ans! Lorsque je l'embrasse, elle me montre son téléphone dans la main, pour me rappeler que, comme promis, elle ne l'a pas quitté, au cas où j'aurais eu un problème de dernière minute et besoin de la prévenir. Son premier souci prend vite le dessus: est-ce que j'ai bien pensé à venir avec la thèse? Son visage s'éclaire quand je réponds par l'affirmative. « *On l'emmènera avec nous dans ma chambre après le repas* », dit-elle, comme un enfant souhaitant faire durer le plaisir de l'attente. ça fait longtemps qu'elle l'attend cette thèse, fruit de nos entrevues et pacte de notre amitié, là où figure son nom en première page, là où s'égrène sa voix transcrite de nos entretiens, là où se trouve cette photographie d'octobre 2003 de ce trio improbable que nous avons formé, Marie-Cécile, Michel et moi, pendant plusieurs années. Elle nous entraîne dans la salle à manger. Elle a l'air inquiète parce que nous avons un petit quart d'heure de retard. Mais elle est surtout

impatiente. Impatiente de me voir bien sûr, moi, son ami, l'étudiant devenu docteur en sociologie. Mais surtout impatiente de parader dans sa maison de retraite avec mon épouse, mes enfants et moi, des jeunes qui, comble de l'incroyable, ne sont pas ses petits-enfants venus la voir par convention, mais ses amis, venus jusqu'à Remiremont s'enfermer à l'intérieur par cette belle journée ensoleillée pour le seul plaisir de parler avec elle. Elle fait semblant d'ignorer les regards interrogatifs que posent sur nous les résidents. Je m'amuse de la voir ainsi nous inviter à nous installer « *dans la salle réservée aux invités* », à quelques mètres de la salle commune où déjeunent « *les autres* ». Malgré la fatigue due à l'âge et aux conséquences de son malaise, Marie-Cécile est intarissable aujourd'hui, elle va passer tout le repas à me régaler de ses discours dont je ne me lasse jamais.

« Mon fils m'a appelée tout à l'heure, mais je ne lui ai pas dit que vous veniez me voir. [Pourquoi?] Eh bien, il n'a pas besoin de le savoir. Vous savez, il est un peu jaloux de vous! Si, c'est vrai, je vous assure. [...] C'est moi qui vous invite aujourd'hui, bien sûr, mais je vais payer avec mon argent, je ne veux pas mettre ça sur la note, mes enfants n'ont pas besoin de savoir qui j'invite! »

Marie-Cécile vit notre relation comme une grâce mariale qui lui a été donnée et qu'elle se doit de préserver. Elle se donne un malin plaisir à jouer sur le caché/montré: elle s'arrange toujours pour que tout un chacun sache qu'elle entretient avec moi une sincère relation d'amitié, mais distille toujours lentement l'accès à cette relation privilégiée. Lorsque je me rendais chez elle pour rencontrer les pèlerins qu'elle avait invités, j'étais toujours le seul convié à venir en fin de matinée afin de partager le repas avec elle. Il fallait systématiquement que je sois discret, qu'on ne reste pas trop longtemps devant la maison (mais qu'on nous voie quand même), que je ne dise à personne durant l'entretien que j'avais mangé avec elle (mais qu'elle l'avoue quand même à son amie Myriam). À chaque fois, elle me chargeait de cadeaux que je devais cacher dans ma voiture avant l'arrivée des pèlerins et nous buvions ensemble la petite bouteille de champagne de 33 cl que l'on ne peut partager qu'à deux.

Marie-Cécile est dans ses grands jours! Après la mention de son fils «*jaloux*», ce fut le tour de sa fille. La pauvre, venue la voir comme presque chaque jour pour lui apporter son linge, se vit interpellée alors qu'elle interrompait notre repas: «*Ah, tu as fait exprès de venir à midi, tu voulais le voir, hein!*» La fille, sourire aux lèvres, reprit sa mère comme on le ferait pour une enfant, en lui rappelant que, tout de même, elle était d'abord venue lui apporter son linge et prendre de ses nouvelles. Mais rien ne pouvait faire changer Marie-Cécile d'avis, elle reprit son argumentaire dès le départ de sa fille et continua durant tout le repas, me racontant pour la énième fois les circonstances «*miraculeuses*» de notre rencontre.

Même si nous sommes loin de Lourdes et que Marie-Cécile n'y retournera sans doute jamais (à moins que je ne me décide moi-même à y retourner avec elle), le parfum des sanctuaires n'est jamais très loin. Il ne viendrait pas à l'idée de Marie-Cécile de prier Notre-Dame de Remiremont. La Vierge Marie et Notre-Dame de Lourdes ne font qu'une et sont indissociables, s'incarnant pour elle dans le visage de l'ethnologue. Qu'est-ce qui s'est réellement joué pour elle dans notre relation? Difficile à dire en fin de compte. Ce qui est tout à fait certain, c'est que notre rencontre n'est pas pour elle une rencontre «*ordinaire*» et constitue, par son improbabilité même, un signe de l'agir divin, «*son miracle*» bien à elle, l'événement qui, plus que tout autre, continuera jusqu'à la fin de ses jours⁸ à la convaincre que malgré l'incertitude inhérente à la croyance, «*il y a bien quelque chose là-bas*» qui peut faire basculer nos destinées en répondant, de manière parfois très inattendue, aux douleurs de nos vies ordinaires.

Me voilà devenu le «*miracle*» de l'autre, entraîné un peu malgré moi dans l'aventure pèlerine, m'échinant depuis plus de quatre ans à m'investir tout en m'observant en train de participer à l'expérience de ces pèlerins de Lourdes. Mais chaque fois que je prends le temps d'y

⁸ Marie-Cécile nous a quittés le 9 juillet 2013 à l'âge de cent un ans. N'ayant pas entretenu de relations avec ses enfants, je ne l'apprendrai que bien des années plus tard et ne pourrai donc assister à ses obsèques. Que ce livre puisse donc rendre un dernier hommage à celle à qui je dois tant.

réfléchir, chaque fois que je repense à mes premiers pèlerinages, chaque fois que je relis mes écrits, je sais que tout s'est toujours joué dans mon implication personnelle au sein de l'*Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes*, la « communauté croyante » par laquelle Lourdes m'a été donnée à voir et à explorer. C'est sans aucun doute quand j'ai répondu « oui » à Paul, le jeudi 10 mai 2001, que tout a vraiment commencé...

Chapitre 2

Le risque du « oui »... comme Bernadette

Rencontre avec Paul et Michel

(Lourdes, basilique supérieure, jeudi 10 mai 2001)

Il est 7 h. La messe matinale des brancardiers se termine. Tous les hommes quittent la basilique pour se rendre à l'accueil Saint Michel, le bâtiment où est servi le petit-déjeuner, avant d'entamer une nouvelle journée de pèlerinage. Je reste assis quelques minutes pour admirer la décoration intérieure de l'édifice. Je ne suis guère passionné par l'architecture en général, ni même par celle des églises en particulier. Mais quand je suis sur « mon terrain », je ne suis plus tout à fait le même. Brusquement, tout m'intéresse. Je regarde partout, je dessine, je note, je décris, j'enregistre et je consigne avec insistance toute l'ambiance qui m'entoure. Cet intérêt immédiat, éphémère et excitant qui m'envahit quand je suis à Lourdes tranche avec ma faible curiosité pour l'univers religieux dès que je quitte ma casquette de chercheur. Je vis cela plutôt positivement. J'ai le sentiment d'avoir cette capacité à « entrer dans l'ethnographie » en mobilisant alors tous mes sens pour mieux percevoir l'altérité qui m'entoure. Après tout, l'ethnologue est un chercheur qui choisit de se plonger dans un univers qui lui est étranger pour en décrire le fonctionnement

ordinaire. Le sentiment d'étrangeté est donc déterminant. Si le chercheur ne se sent pas un peu perdu au départ, il risque fort de passer à côté des détails les plus significatifs. Je n'aime pas voyager et il est bien rare que je lise avec curiosité un ouvrage historique ou un article sur des cultures lointaines. Je ne m'intéresse pas plus aux reportages télévisés sur les pratiques pèlerines en Inde qu'aux récits moyenâgeux d'un temps où l'accomplissement d'un pèlerinage faisait pleinement partie des observances ordinaires. Ce manque d'intérêt pour l'histoire religieuse m'aura toujours posé quelques problèmes de culture générale, mais j'aime me persuader que cet inintérêt personnel pour mon terrain de recherche est une dimension essentielle à ma démarche scientifique. La passion pour l'objet ne fait qu'encourager l'érudition comme fin en soi ou la description ethnographique de sauvegarde. Pour bien poser la problématique d'une recherche, il faut dans un premier temps éviter toute forme de parti pris, être en somme un peu indifférent aux préoccupations ordinaires du monde social que l'on entend investir. Le chercheur ne doit, en théorie, ni aimer ni détester les univers sociaux qu'il a choisis de sonder. Si je ne peux bien sûr pas raisonnablement prétendre que je suis totalement indifférent aux pratiques religieuses qui m'entourent, je m'efforce au moins de rester «à distance», pour que la formulation de mes questions et la construction de mes réponses ne soient pas biaisées par mon attachement progressif aux hommes et aux femmes qui m'entourent. Mais n'est-ce pas tout de même un peu illusoire ?

Dans la basilique, je note méthodiquement ce qui est écrit sur les ex-voto, ces plaques de marbre qui couvrent tous les murs de l'édifice. Il y en a partout, de différentes tailles et aux contenus variables. Je consigne ce que ces milliers de pèlerins ont voulu graver dans le marbre. Ce sont là des «énoncés» singuliers que leurs auteurs ont voulu immortaliser. Demande, promesse, imploration ou remerciement, ces textes s'adressent d'abord à Notre-Dame de Lourdes. Même si cette dernière n'est, selon la théologie catholique, qu'une intercesseuse entre les fidèles et leur créateur – c'est-à-dire qu'elle peut seulement entendre une prière et la relayer à Dieu, lui seul pouvant y répondre –, il est souvent difficile de retrouver cette division du travail divin dans

ces énonciations. C'est dans la Vierge Marie, bien avant Dieu, que les pèlerins placent leur confiance. Après tout, ils ne sont pas venus jusqu'ici, sur ce site marial extra-ordinaire, acheter 40 cm² du mur d'une basilique construite sur le rocher des apparitions pour s'adresser à Dieu. Même si, toujours selon la théologie catholique, la Vierge (comme les saints) n'est pas divine, au moins est-elle « divinisée » par le pouvoir que lui prêtent depuis des siècles des fidèles sans aucun doute peu attachés à ces subtilités dogmatiques. La Vierge est, pour de nombreux pèlerins, un « être » susceptible de les entendre. Elle est « présente » en ce lieu plus qu'ailleurs. Et elle peut parfois « répondre » à leurs prières. Peut-être, pour eux, ce n'est pas tout à fait un « être », elle n'est pas tout à fait « présente » et elle ne va pas tout à fait « répondre », mais tout cela reste envisageable, énonçable. Si les pèlerins de Lourdes invoquent aujourd'hui la Vierge, c'est bien évidemment le produit d'une longue histoire, depuis les premiers Conciles de l'Église qui ont établi son statut de « mère de Dieu », au v^e siècle, jusqu'aux apparitions mariales du xix^e et du xx^e siècle, systématiquement accompagnées de messages pour les temps présents et de guérisons dites miraculeuses. S'ils invoquent la Vierge, c'est donc d'abord parce qu'elle est théologiquement invocable. Il a fallu ces lentes élaborations théologiques pour que ces communautés de fidèles puissent envisager qu'il est pertinent de s'adresser à une femme décédée depuis près de 2 000 ans afin qu'elle intervienne en ce monde pour en réorienter l'histoire. Elle reste donc pour les pèlerins une entité divine dotée d'une capacité à agir, à écouter, à être touchée et convaincue que le souffrant mérite son attention et, parfois, son aide.

En parcourant les ex-voto, je redécouvre la pertinence des analyses que Sylvie Fainzang avait exposées dans un article scientifique publié en 1997 et portant sur l'analyse d'un corpus de prières d'intercession à Notre-Dame de Bonne Garde. Dans ce travail, l'auteure décrypte près de 500 messages à l'intention de la Vierge rédigés par des fidèles sur un cahier d'intentions de prières. Situait ces « énoncés » à la frontière entre culte chrétien et culte païen, elle décrit comment le prêtre de ce sanctuaire parisien doit lutter chaque jour contre les représentations d'un pouvoir thérapeutique que les fidèles prêtent à la Vierge ou

aux saint(e)s. On retrouve dans son travail cette idée d'une tension entre les élaborations théologiques, qui affirment que la Vierge peut seulement intercéder pour nous auprès de Dieu (seul à agir en fin de compte), et le pragmatisme des fidèles qui se représentent la Vierge comme une entité autonome capable d'agir de son propre chef. Il est aisé de constater que les laïques ont toujours majoritairement préféré consulter des conjureurs de sorts ou invoquer des saints guérisseurs plutôt qu'aller au-devant des prêtres pour demander leur intercession par la prière. Les ex-voto présentent toujours un panel de formulations très diversifiées : demande de guérison personnelle, remerciement pour une grâce obtenue, imploration pour la guérison d'un proche, remerciement pour la réussite d'un mariage, demande de protection d'une mère pour son jeune enfant, etc. On trouve beaucoup de messages conventionnels, comme si ces plaques gravées avaient été achetées telles quelles après avoir été fabriquées à la chaîne. Mais on y trouve aussi des textes plus élaborés, contenant un nom de famille, une brève évocation des circonstances d'un accident, une courte mention du mérite de telle ou telle personne. Je découvre même avec amusement un ex-voto où apparaît dans le marbre la forme en relief d'une jambe à guérir ! On perçoit ainsi une certaine oscillation entre conventionnalisme et authenticité. La manière de présenter un ex-voto répond en effet à un certain format, notamment dans les ex-voto de remerciement pour des grâces déjà reçues, lesquels sont généralement brefs et anonymes. Mais les ex-voto adressant une demande à la Vierge sont souvent plus détaillés, plus personnalisés. Le besoin de s'identifier par son nom, son âge ou sa paroisse d'origine ne semble pas toujours préoccuper les auteurs, la Vierge n'ayant pas besoin d'être informée sur ce qu'elle sait déjà. En revanche, sur les plaques de marbre, une certaine tendance à entrer dans le détail du problème pour tenter de « convaincre » la Vierge d'intervenir est assez perceptible. Même si, par contrainte technique, les messages sont nécessairement courts, je note de nombreux cas où les fidèles se sont attachés à donner plus de poids à leurs demandes en fournissant des détails inattendus sur les personnes concernées ou les maux endurés. Dans cet exercice d'écriture, une tension semble bien s'installer entre l'inutilité de dire les choses à celle qui sait tout et la nécessité de « dire quand même » ce qui caractérise

(et légitime) cette demande singulière. Les règles d'écriture qui s'appliquent aux ex-voto que je découvre sur les murs de la basilique sont bien les mêmes que celles décrites par Sylvie Fainzang. Il est en effet possible de percevoir « une analogie entre les techniques de la prière et celles de la plaidoirie » (FAINZANG, 1991, p. 75). En d'autres termes, pour les pèlerins, il ne suffit pas de demander son aide à la Vierge, il faut aussi la convaincre qu'on le mérite. Les ex-voto sont des supports, parmi d'autres, de formulation des plaintes. Ils ont participé au développement de Lourdes pour en faire un site où se déploie une multitude de modalités d'énonciation à l'attention de la Vierge.

Alors que la basilique est presque vide, Paul et Michel arrivent dans ma direction, d'un pas décidé, un sourire complice aux lèvres. J'ai toujours eu un excellent contact avec eux. Paul est le président de l'*Hospitalité* depuis 1991. Retraité, il est devenu brancardier en 1987 puis président de l'association en 1991 avant d'être malade. Traité par chimiothérapie, il portait encore une perruque lors de notre première rencontre à son domicile en décembre 1999. Depuis son rétablissement, il a repris ses activités de président, semblant trouver là un projet pour sa retraite. Paul ne parle jamais de son épouse ou de ses enfants et ces derniers n'ont aucune place à l'*Hospitalité*. Je n'ai jamais osé lui poser de questions sur sa situation familiale, craignant de le mettre peut-être dans l'embarras. De toute façon, il est difficile pour moi de l'imaginer faire autre chose durant l'année que préparer le pèlerinage des malades. Dès le début de mes investigations, Paul a été un allié capital, m'encourageant sans cesse à me sentir libre de déployer ma démarche, m'invitant chaque fois que cela lui était possible aux diverses manifestations qui pourraient éclairer mon approche. Michel, lui, est le responsable de l'équipe des nouveaux brancardiers, c'est-à-dire des quelque dix ou quinze hommes qui, chaque année, effectuent leur premier pèlerinage de malades en tant que brancardier bénévole. Il en est à sa dix-huitième année d'ancienneté, un chiffre visiblement symbolique pour lui puisqu'il me confia cette année-là : « *Ça fait dix-huit ans que je viens à Lourdes et il y a eu dix-huit apparitions. Je n'y vois rien de particulier, mais ça me fait quelque chose.* » Ouvrier à la retraite, Michel vit aux portes du Territoire de Belfort avec son épouse qui est

devenue hospitalière récemment, mais qui ne se rend en pèlerinage à Lourdes qu'une année sur deux en raison de son implication bénévole dans l'organisation des campagnes de don du sang. Michel n'a pas connu son père et a perdu très tôt sa mère. Élevé par sa grand-mère, il raconte toujours son existence comme un long cri de désespoir et ne semble avoir retrouvé un peu d'apaisement qu'après son mariage. Curieusement pour un pèlerin de Lourdes, Michel est protestant, ce qui ne l'empêche pas d'occuper des responsabilités importantes au sein de l'*Hospitalité*. En le fréquentant, on découvre très vite que les spécificités confessionnelles lui importent bien peu et que seule compte pour lui l'expérience de la rencontre avec les malades, qu'il vit et fait partager dans une sincère démarche œcuménique. J'adore Michel, il ne ressemble à personne. C'est un personnage unique, comme il m'est rarement arrivé d'en rencontrer, aussi discipliné qu'une machine quand il s'agit d'occuper ses fonctions de brancardier que drôle et cru dans ses propos lorsqu'il commence à se confier à moi et à m'entraîner dans ses souvenirs. J'ai eu à trois reprises l'occasion de passer un week-end chez lui avec mon épouse. Nous avons partagé notre temps entre souvenirs de pèlerinages, visites de la région et promenades en forêt, apprenant ainsi à mieux nous connaître et à nous confier l'un à l'autre.

Paul s'assied à mes côtés, Michel se place derrière moi et pose ses mains sur mes épaules. Son geste est à la fois rassurant et autoritaire, ce qui éveille immédiatement mon attention. «*Mon p'tit Laurent, on a quelque chose à te demander*», lâche Paul, sur un ton amical teinté de décision déjà prise. «*On aimerait cette année que ce soit toi qui fasses le témoignage à la cérémonie d'envoi!*» Quelle demande! Jamais je n'aurais imaginé cela. La cérémonie d'envoi est la dernière célébration eucharistique que vivent l'ensemble des pèlerins francs-comtois sur les sanctuaires avant de rejoindre la gare de Lourdes pour le voyage de retour. Cette célébration de clôture, comme son nom l'indique, se pense et se construit comme un nouveau départ, comme l'envoi des pèlerins «*imprégnés*» de la grâce mariale qui habite les lieux dans leurs paroisses pour y répandre un souffle nouveau. Traditionnellement, dans le cadre de cette célébration finale, deux témoignages sont énoncés par des Francs-Comtois, généralement un malade et une

hospitalière ou un brancardier. L'an dernier, les deux personnages qui avaient été choisis, c'était Michaël pour les malades et David pour les brancardiers. David était à l'époque un jeune garçon qui venait de rentrer en première année de séminaire. Il participait au pèlerinage dans le cadre de son année de formation, comme le veut le cursus. Je m'entendais très bien avec lui. David ne correspondait pas du tout à l'image que je me faisais d'un jeune séminariste. C'était un beau garçon athlétique et gai luron, qui ne cachait pas son goût pour les filles et les soirées alcoolisées tout en semblant ne pas rechercher la compagnie des prêtres. Les séminaristes que j'allais rencontrer par la suite dans le cadre des pèlerinages de l'*Hospitalité* allaient me donner raison par leur attachement au col romain, leur tendance à fonctionner en vase clos avec les aumôniers du pèlerinage, leurs conversations ennuyeuses, leurs positions toujours très conventionnelles et leurs attitudes hautaines, prétentieuses, voire infantilisantes, à l'égard des pèlerins. David a néanmoins quitté le séminaire au terme de sa première année, il est aujourd'hui instituteur. Son témoignage lors de la cérémonie d'envoi de l'année 2000 fut pour moi très réussi par son attachement à décrire la qualité des relations humaines qui s'étaient tissées entre les nouveaux brancardiers grâce au savoir-faire de Michel, tout en demeurant à distance des formules faciles et conventionnelles d'un tel exercice. J'ai vu les yeux de Michel s'emplier de larmes quand David le remercia pour la profonde pudeur qui le caractérise. Pour le témoignage de Michaël, ce fut un peu le contraire. Michaël est handicapé moteur, des suites d'un étranglement par son cordon ombilical. C'est une véritable « mascotte » de l'*Hospitalité*, il participe chaque année aux deux pèlerinages annuels (mai et août) et s'implique constamment au sein du groupe, en particulier au mois d'août où il participe activement à l'équipe d'animation liturgique. Il semble aimer parler de lui, raconter publiquement son histoire. Je trouve souvent ses interventions stéréotypées, élaborées à partir de phrases toutes faites. Assis dans son fauteuil roulant, Michaël procède toujours de la même façon lorsqu'il témoigne publiquement : il explique l'origine de son handicap (émotion), il raconte alors qu'il occupe actuellement d'importantes responsabilités professionnelles comme chef d'équipe dans un institut de travailleurs handicapés (admiration), il explique

avoir découvert avec l'*Hospitalité* que d'autres souffraient plus que lui et qu'il n'avait pas le droit de se plaindre (inversion des rôles) et il termine en remerciant les membres de l'*Hospitalité* pour ce trésor d'amour qu'ils lui ont permis de découvrir, le témoignage s'achevant généralement en sanglots (émotion). Cette thématique du malade qui renverse les rôles et s'accepte tel qu'il est marche à tous les coups. Michaël nous l'a resservie lors de cette cérémonie d'envoi de mai 2000. Le succès est garanti. Au fil des ans, il est devenu une sorte de professionnel du témoignage public, capable de pleurer sur demande en relayant le bilan conventionnel que tout handicapé doit apprendre à maîtriser pour s'accomplir à Lourdes. Année après année, Michaël (et tant d'autres) fixe la grammaire narrative des témoignages publics sur les sanctuaires de Lourdes.

Mais voilà que cette année, c'est moi que l'on a choisi de coopter pour l'exercice. Pourquoi moi ? Mes excellentes relations avec Paul et Michel y sont sans doute pour beaucoup, ainsi que la facilité avec laquelle j'aborde les malades pour étancher ma curiosité ethnographique. Mais je ne suis pas dupe, je sais très bien que l'*Hospitalité* est « grisonnante »⁹. Faire témoigner un « jeune » à la cérémonie d'envoi répond aussi à la volonté de soigner l'image de l'association, de mettre en avant une faible lueur d'espoir, celle de voir enfin la jeune génération prendre la relève de cette « vocation » d'accompagnement des malades dont chacun des membres de l'association se sent investi. Même si l'expérience de la foule vécue durant le pèlerinage de Lourdes est à l'évidence un formidable moyen de remotiver tous ces chrétiens, même s'ils entendent parfois parler des Journées Mondiales de la Jeunesse (JMJ) et des aumôneries étudiantes, ces catholiques seniors n'ont pas attendu les sociologues pour constater par eux-mêmes la fin de la « civilisation paroissiale » et l'émiettement de la religiosité catholique¹⁰.

⁹ « Nos Hospitalités sont grisonnantes [...]. Il est temps que nos jeunes se responsabilisent et prennent en compte l'héritage que ceux qui nous ont précédés nous ont laissé » déclarait avec gravité Paul dans son discours d'ouverture de l'assemblée générale de l'*Hospitalité* en octobre 2002 (Besançon Micropolis).

¹⁰ Dans les années 1950, sur la base de données statistiques, Gabriel Le Bras (1955) prédisait en effet la fin de la « civilisation paroissiale ». La sociologue

Paul ressent mon embarras, mais ne lâche pas pour autant. Je lui avais pourtant clairement précisé que j'étais athée lors de notre première rencontre, il doit bien s'en souvenir. Pourtant, quand je décide alors d'évoquer cette raison au beau milieu de la basilique, le visage de Paul se durcit : « *Dis pas de conneries, Laurent, tu es catholique!* » Oui, bien sûr, je suis catholique. J'ai été baptisé. J'ai fait comme bien d'autres ma petite communion et ma communion solennelle. Je suis très régulièrement allé au catéchisme et à la messe, jusqu'à l'âge de seize ans. Mais je ne suis plus catholique depuis que j'ai décidé de ne pas faire ma profession de foi et résolu d'entrer dans l'athéisme. Même si Paul ne connaît pas toute mon histoire, sa détermination à m'identifier comme catholique en dit assez long sur nos divergences générationnelles. Paul fait ici d'abord référence à un catholicisme culturel, une identité par héritage, alors que je mobilise moi la notion de conviction personnelle renvoyant à une identité choisie. Mais Paul ne me laissera pas même le temps d'argumenter davantage en l'entraînant sur les sentiers nuancés de la subjectivité des appartenances. Il me coupe immédiatement la parole par un argument qui me mettra définitivement au tapis : « *Tu sais, Laurent, quand la Vierge Marie a demandé à Bernadette de revenir à la grotte pendant quinze jours, Bernadette n'a pas hésité, elle a répondu oui!* » Que répondre? Me voilà pris au piège! Les deux hommes sans qui je n'aurais jamais pu trouver si vite ma place à l'*Hospitalité* me prennent en tenaille au sommet du rocher des apparitions en me demandant une faveur spéciale en mémoire de leur Bernadette. Je leur dois tant. Alors je capitule, me disant au fond de moi-même qu'après tout, l'aventure ethnographique n'est qu'un constant cycle d'échanges (dons et contre-dons) et que cette nouvelle expérience d'implication trouvera au moins sa place dans mon journal de terrain. Paul est satisfait d'avoir gagné, il prend congé de nous pour retrouver ses responsabilités. Nous quittons la basilique avec Michel pour nous rendre au petit-déjeuner. Resté longtemps silencieux, Michel remettra néanmoins la question sur la table ce matin-là en me reprochant ce

Danièle Hervieu-Léger entérinait cette analyse au début des années 2000 en diagnostiquant dans l'évolution du catholicisme français l'émiettement de la religion (2001) et « la fin d'un monde » (2003).

positionnement d'athée radical alors même que j'ai été élevé dans une famille catholique et que j'ai choisi pour la seconde année de participer au pèlerinage de Lourdes. Même si je lui explique avec délicatesse que mon intérêt pour les pèlerinages de Lourdes est d'abord conditionné par mes recherches doctorales, Michel restera convaincu du contraire, comme la plupart des brancardiers, hospitalières et malades avec qui j'aurai eu des relations approfondies. « *Il y a quand même bien quelque chose qui t'attire?* », me disent-ils tous chaque fois que, autant par honnêteté que par provocation, je leur rappelle que je ne crois pas en Dieu. Mais allez donc leur faire croire ça ! La situation me rappelle mes enquêtes ethnographiques dans des Églises pentecôtistes, quand des fidèles, pour donner sens à ma régularité au culte, me disaient que Dieu me maintenait dans cette situation d'observateur agnostique afin que je puisse porter la cause évangélique dans un monde scientifique qui juge suspect tout discours émanant d'un converti. Venir à Lourdes, s'occuper des malades, parler avec les autres et leur confier votre histoire, pratiquer les rites et entonner les chants, sentir la foule et apprécier le silence... constituent autant de dimensions du pèlerinage qui, pour eux, ne peuvent laisser personne indifférent, même le scientifique athée venu observer les pèlerins dans une attitude quasi éthologique. Je finirai par accepter de les laisser maintenir ouverte la question de mes convictions personnelles, même si je crois encore aujourd'hui que les principaux instants de plaisir que j'ai vécus à Lourdes étaient constamment conditionnés par la potentialité des informations ethnographiques obtenues et que jamais je n'aurais pu apprécier Lourdes sans les lunettes anthropologiques.

Chapitre 3

La force de la métaphore

Cérémonie d'envoi

(Lourdes, église Sainte-Bernadette, 12 mai 2001)

Le grand jour est arrivé! Dans quelques minutes, la cérémonie d'envoi va commencer et je vais devoir rejoindre le micro pour témoigner de mon expérience à Lourdes. L'autre «lauréate» de cette grande journée, c'est Marie-Jo, une jeune femme qui souffre d'un handicap léger. Nous nous entendons bien. Marie-Jo est une femme gaie, constamment souriante et dynamique. Elle occupe toujours exagérément l'espace sonore de la salle à manger des accueils, ce qui d'ailleurs ne lui vaut pas que des sympathies de la part des autres malades. Comme Michaël, Marie-Jo est très souvent sollicitée par les hospitalières pour participer aux animations liturgiques, ce qui semble tout à fait répondre à ses attentes. Depuis peu, Marie-Jo habite seule dans un appartement, elle est particulièrement fière de cette prise d'autonomie et heureuse de cette nouvelle vie, même si elle s'attache toujours à répéter que la Marie-Jo de Lourdes n'est pas aussi joviale et enthousiaste dans sa vie ordinaire, où elle demeure généralement seule à gérer méthodiquement les tâches du quotidien. Nous montons alors tous les deux au chœur de l'église pour rejoindre

les places qui nous ont été réservées afin d'attendre le moment des témoignages. Je repense à la semaine que je viens de passer. La perspective de ce témoignage m'a très largement occupé l'esprit tout au long de ces journées, en particulier le soir, quand les autres étaient couchés et que j'en profitais pour m'isoler afin de rechercher activement le ton de mon discours. Comment dire quelque chose sans trahir mes convictions? Comment parler d'ethnographie dans une église de pèlerins? Comment leur dire que je ne me sens pas membre de leur communauté, mais que j'aime néanmoins partager ce temps de pèlerinage avec eux? Comment évoquer le pèlerinage sans y voir le signe de la bienveillance mariale? Bref, comment parler au cœur des sanctuaires sans évoquer la foi en Dieu qui rassemble et fait avancer ces catholiques francs-comtois sur les pas de Bernadette? L'exercice est délicat et j'ai dû m'y reprendre à plusieurs fois avant de trouver une formulation acceptable, jusqu'à la veille au soir où je suis resté si longtemps dans un bar de la ville pour apporter les dernières retouches à mon texte que je suis arrivé trop tard aux accueils, contraint d'escalader discrètement les grilles des sanctuaires pour pouvoir rejoindre mon dortoir.

Le prêtre me fait signe de m'avancer au micro. Je place mes feuillets sur le lutrin et commence mon discours. Je me présente et je commence de raconter les raisons qui m'ont amené à venir en pèlerinage à Lourdes avec l'*Hospitalité*. Un bruit sec attire furtivement mon regard. C'est Paul, assis à l'extrême droite du premier rang qui vient de faire volontairement tomber sa mallette pour attirer mon attention. Il me fait signer de ralentir. Il a raison, j'ai toujours tendance à parler trop vite. Je poursuis plus lentement, évoquant brièvement mon éducation chrétienne, mes études, mon intérêt pour les faits religieux. Alors je les flatte tout en indiquant implicitement que je ne partage pas leurs convictions :

« C'est donc bien ma curiosité scientifique qui m'a poussé à partir avec vous, contrairement à vous tous qui répondez à l'appel de votre foi et à votre soif d'entraide et de solidarité envers ceux qui en ont besoin. »

Je poursuis mon discours avec cette phrase de transition qui ne trahit pas mes convictions tout en leur laissant le loisir d'y lire l'annonce d'une transformation intérieure :

« Néanmoins, je savais, comme me l'enseigne ma discipline, qu'on ne ressort jamais indemne de ce genre d'observation participante. »

Et je me lance alors dans l'évocation des souvenirs : la vie d'équipe, le handicapé qui fait la leçon aux bien-portants, la souffrance à nu d'une vieille femme, une autre qui, sans hésitation, me confie les infortunes de son existence. Je ne prends guère de risque, l'exercice a toutes les chances de plaire à mon public. Alors je poursuis sur le registre de l'humilité en mettant en évidence mon incapacité à m'impliquer comme eux dans une telle aventure :

« Moi, je ne suis rien pour cette dame. Je n'ai jamais connu ni souffrance ni malheur. Et je ne sais même pas lui répondre alors qu'elle se confie à moi. Face à vous tous, face à votre franchise et à vos confidences, je ne sais que me taire et vous écouter en silence. »

L'auditoire est captivé. La formule tient ses promesses. J'ai réussi à évoquer l'idée que l'expérience du pèlerinage a bien produit quelque chose sur moi dans cette rencontre avec l'autre, mais je leur laisse le soin de donner une qualification spirituelle à cette transformation. Il me faut maintenant conclure, terminer sur une note positive sans tomber dans les formules consensuelles, évoquer leur Dieu sans y impliquer mes convictions, leur dire mon plaisir d'avoir vécu déjà deux pèlerinages à leurs côtés sans pour autant leur laisser croire que j'ai retrouvé la foi dans cette expérience humaine, leur parler d'espoir sans leur laisser penser que j'ai plus de sympathie pour les pèlerins de Lourdes que pour tout autre croyant, quelle que soit sa religion. Le recours à la métaphore m'était très vite apparu comme la solution idéale. Les formules métaphoriques, par leur ambiguïté même, permettent d'offrir de multiples prises au discours, sans que le locuteur ne trahisse sa pensée.

« Vous savez, je me dis souvent que la vie c'est un peu comme une grande rivière. Nous flottons tous sur cette rivière, chacun assis à califourchon

sur un rondin de bois. Et nous nous laissons entraîner par le courant. La rivière est parfois calme et parfois bien agitée. Et nous n'avons pas tous le même rondin de bois. Certains rondins sont solides, d'autres déjà bien abîmés. Certains rondins sont tout jeunes, d'autres plus âgés.

Mais une chose est sûre, c'est qu'il est plus facile d'affronter la rivière arrimés les uns aux autres que seul sur son rondin de bois. C'est bien une des choses que les chrétiens ont comprises. Depuis 2 000 ans, depuis que Jésus de Nazareth a proposé un message de fraternité et d'amour, une immense corde a été jetée dans la rivière. Et les chrétiens ont su s'en servir pour se relier les uns aux autres et construire un solide radeau pour affronter le courant. C'est cette image que je vois quand je vous regarde, vous tous de l'Hospitalité. Chacun, quel que soit l'état de son rondin de bois, a choisi de venir s'accrocher aux autres, améliorant ainsi sa situation personnelle tout en renforçant celle des autres.

Moi, je ne sais pas trop où mène cette rivière. Vers une cascade ou une mer paisible? Ou peut-être tourne-t-elle en rond? En tout cas, j'ai déjà pas mal ramé pour me rapprocher de vous. Je ne sais pas ce que je ferai dans les années qui viennent. Sans doute mes études m'entraîneront ailleurs, vers d'autres groupes, d'autres communautés, d'autres radeaux. Mais depuis deux années où je vous regarde vivre et construire ensemble dans l'amour et le respect des autres, ce que je tiens à vous dire, c'est que si vous acceptez de me lancer un morceau de corde et que vous prenez le temps de m'apprendre à faire les nœuds, alors je veux bien venir faire un bout de rivière avec vous.»

Tonnerre d'applaudissements! Je regagne lentement ma place. L'affaire est dans le sac. J'ai le sentiment d'avoir réussi ce pari du grand écart sans avoir dû mentir, même si j'ai tout de même mobilisé quelques clichés faciles sur la merveilleuse expérience de la rencontre avec les malades. Je ne pouvais quand même pas parler au milieu de cette église des structures narratives des témoignages publics et des lignes de tensions entre l'institution et les fidèles, constitutives de la dévotion mariale. Alors j'ai composé avec la situation pour répondre aux attentes des pèlerins sans (trop) renier les véritables raisons de ma présence.

La cérémonie terminée, chacun vient profiter de cette belle journée ensoleillée sur les pelouses qui jalonnent les accueils avant l'heure du départ.



Fig. 1 : Les pèlerins profitent du soleil devant les accueils de Lourdes où sont logés les malades et les personnes âgées (mai 2001).

À l'évidence, mon intervention n'a laissé personne indifférent. Marie-Jo m'a avoué son émotion avant même que nous soyons sortis de l'église. Je me surprends à déambuler plus que d'habitude, recherchant à l'évidence la confirmation de la qualité de ma prestation dans les compliments qui ne cesseront de fuser de toute part. Beaucoup se donneront ainsi la peine de me féliciter et de me remercier pour ce témoignage qui les aura « touchés », mais seules les femmes s'attacheront à évoquer leur émotion et les pleurs que je leur aurai arrachés. Le plus jeune des aumôniers viendra lui aussi me féliciter, me remerciant de lui avoir fourni un futur thème d'homélie. Paul, satisfait, me lâchera simplement en passant: « *Dis donc, t'es une bête toi!* » Michel, comme je devais m'y attendre, ne dira pas un mot, gardant pour lui ce qu'il aura ressenti. Jamais je n'aurai compris, plus que ce jour-là, à quel point j'avais gagné ma place à l'*Hospitalité*.

Chapitre 4

Confluence d'intérêts

Peu de temps après le pèlerinage de mai 2001, Paul m'a recontacté afin que j'accepte de lui fournir le texte de ce témoignage pour qu'il paraisse, comme c'est la coutume, dans le bulletin de liaison de l'*Hospitalité*. Ce bulletin semestriel – *En route... Lien de l'Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes* – est édité et distribué gratuitement à près de 1 500 exemplaires aux membres de l'association depuis 1958. Je le connais bien. J'ai pu récupérer ou photocopier, grâce à Paul, les quatre-vingt-treize numéros de ce bulletin, où se mélangent articles d'histoire, prières à méditer, témoignages d'hospitaliers ou de malades, actualité des sanctuaires de Lourdes et informations locales sur les diverses manifestations franc-comtoises. C'est dans ce bulletin que j'ai pu puiser l'essentiel des informations sur l'histoire de l'*Hospitalité*, en particulier grâce aux trois articles de l'abbé Jean Thiébaud¹¹, aumônier de l'*Hospitalité* de 1954 à 1991, rédigés sur la base des cahiers de notes laissés par le chanoine Joseph Cersoy (1888-1970) qui contiennent de riches informations sur les premiers pèlerinages

¹¹ J'ai également eu l'occasion de m'entretenir avec l'abbé Jean Thiébaud, le 25 septembre 2001, quelques jours avant son décès accidentel.

francs-comtois à Lourdes à la fin du XIX^e siècle¹². Ce bulletin de liaison contient également des informations sur l'actualité des membres de l'association, regroupées à la fin de chaque édition dans une partie intitulée «Nouvelles familiales», se sous-divisant entre les mariages, les naissances et les décès¹³. Dès que j'ai eu l'occasion de le feuilleter, j'ai compris que ce bulletin n'était pas un simple outil d'information entre les membres de l'*Hospitalité*. Cette place donnée aux «Nouvelles familiales» et les nombreux témoignages de pèlerins francs-comtois qui s'y impriment participent de la construction d'une «communauté». L'un des objectifs de ce bulletin est bien de convaincre ses lecteurs qu'ils ont un air de famille, qu'ils vivent ensemble à Lourdes une expérience rare qui vient pour toujours lier leurs destins respectifs. Être hospitalier de Lourdes n'est pas présenté comme un simple statut. C'est un choix de vie qui les aurait toutes et tous transformés et qui ferait que, bien au-delà de la seule semaine pèlerine, ils ne seraient plus des hommes et des femmes comme les autres. C'est essentiellement de cela que parlent les témoignages et discours qui couvrent les pages de ce modeste bulletin. Comme toute brochure interne, le bulletin *En route... Lien de l'Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes* valorise l'action des hospitalières et des brancardiers, c'est un outil de promotion qui rassemble un collectif, qui institue des frontières entre « nous » et « les autres ».

Sans avoir subi d'importantes modifications, mon témoignage est ainsi paru dans le bulletin numéro 86 de l'année 2001. Plus tard, Paul s'est débrouillé pour le faire lire au rédacteur en chef de *Lourdes Magazine*, le bimensuel des sanctuaires¹⁴. Ce dernier, y voyant une occasion de parler à la jeunesse catholique, a alors souhaité publier à nouveau ce témoignage dans ses colonnes en 2004, à l'occasion de la sortie d'un numéro consacré aux pèlerinages de jeunes¹⁵. J'ai accepté

¹² Le premier pèlerinage franc-comtois à Lourdes date de 1873. Ils furent alors 188 à se rendre en train sur les sanctuaires de Lourdes.

¹³ J'aurai moi-même plus tard l'occasion d'y voir annoncer mon mariage et la naissance de mes deux enfants, sans d'ailleurs que j'en aie fait la demande.

¹⁴ La publication de *Lourdes Magazine* a débuté en 1991 et s'est achevée en 2012.

¹⁵ Voir *Lourdes Magazine*, n° 127, juin-juillet 2004, p. 33-34.

Témoign

Incroyant, et amoureux de Lourdes

Laurent AMIOTTE, étudiant, est venu à Lourdes servir ceux qui souffrent. Son témoignage est un appel à la fraternité, au-delà des différences de convictions. Les mots qui suivent ont été prononcés lors de la cérémonie de l'envoi du pèlerinage auquel ce jeune homme participait.



Laurent nous montre que Lourdes est un lieu ouvert à tous quelles que soient nos croyances. L'amour et le service concret des autres n'ont pas de frontière.

Fig. 2: Publication du témoignage de l'ethnologue.
Lourdes Magazine, n° 127, juin-juillet 2004, p. 33.

sans trop de difficulté. L'extrême satisfaction de Paul quand il m'a annoncé la nouvelle et son enthousiasme à l'idée que ce texte paraisse dans cette revue internationale des sanctuaires laissent peu de place à d'éventuelles hésitations de ma part. J'ai choisi comme illustration à cette parution une belle photographie de Marie-Cécile et moi, le regard tourné vers la grotte, prise par Michel en mai 2003. Tout un symbole pour moi! J'ai néanmoins constaté, mi-agacé, mi-amusé, que la rédaction de *Lourdes Magazine* avait sous-titré mon témoignage par ces mots: «*Incroyant, et amoureux de Lourdes. Laurent AMIOTTE, étudiant, est venu à Lourdes servir ceux qui souffrent. Son témoignage est*

un appel à la fraternité, au-delà des différences de convictions.» Sous la photographie que j'avais choisie, ces mots avaient été ajoutés : *« Laurent nous montre que Lourdes est un lieu ouvert à tous quelles que soient nos croyances. L'amour et le service concret des autres n'ont pas de frontière. »*

Personne ne s'était donné la peine de me demander si de telles indications me convenaient. Après tout, si j'avais accepté qu'ils publient mon témoignage, c'est que je devais au moins être d'accord avec ça. Même si mon témoignage précisait justement que je n'étais pas venu *« à Lourdes servir ceux qui souffrent »*, mais faire de l'ethnographie, qui pourrait refuser de s'associer à l'idée que *« l'amour et le service concret des autres n'ont pas de frontière »*? Dans tous les cas, cette publication, si elle n'avait bien évidemment aucune valeur dans les milieux scientifiques, allait encore renforcer mon inscription au sein de l'*Hospitalité* et m'attirer la bienveillance des pèlerins. Dès que j'ai reçu un exemplaire de cette édition de juillet 2004, mon premier acte fut d'appeler Marie-Cécile pour constater son bonheur de pouvoir contempler notre photographie dans *« La revue de Lourdes »*, en illustration de ce témoignage qui avait joué un rôle capital dans notre rencontre.

Il convient en effet de revenir deux années en arrière, à l'occasion de la première publication de ce témoignage dans le bulletin de l'*Hospitalité*, quand j'ai reçu la première lettre de Marie-Cécile. Présente au pèlerinage de mai 2001 et donc à la cérémonie d'envoi, elle avait été troublée par mon témoignage, car elle avait cru s'y reconnaître, au moment où j'évoquais ma surprise lors de notre première rencontre :

« Quand une dame qui m'était inconnue me livre une partie de son existence, me raconte ses souffrances et ses malheurs, me fait partager ses peines. Alors là je suis vraiment troublé! Moi, je ne suis rien pour cette dame. Je n'ai jamais connu ni souffrance ni malheur. Et je ne sais même pas lui répondre alors qu'elle se confie à moi. Face à vous tous, face à votre franchise et à vos confidences, je ne sais que me taire et vous écouter en silence. »

J'avais en effet rencontré pour la toute première fois Marie-Cécile dans la basilique souterraine en mai 2001, lors de mon second

pèlerinage à Lourdes. Ce jour-là, après la cérémonie, nous étions chargés de véhiculer dans la basilique les malades et personnes âgées désirant se confesser. Les prêtres de l'*Hospitalité* s'étaient dispersés aux quatre coins de l'édifice et les pèlerins faisaient la queue devant chacun d'eux, attendant leur tour pour pouvoir énoncer dans le secret de la confession les peines qui les accablent et les fautes qui les lèstent. Je me suis retrouvé par hasard avec Marie-Cécile, qui a d'abord cru que j'étais un jeune séminariste du pèlerinage, anecdote qu'elle me ressert inlassablement à chaque fois que nous nous voyons. Elle m'a toute de suite plu, me déclarant sans détour qu'elle voulait se confesser vers « *un vieux prêtre* », et pas vers un « *jeune* » ou un « *Africain* », car elle ne pouvait pas confier à quelqu'un d'une autre génération ou culture que la sienne les confidences intimes qu'elle se préparait à révéler. Cela n'a pas manqué de me faire rire. Son discours confirmait avec humour à quel point les perceptions et pratiques des fidèles sont éloignées des dogmes établis et que le « charisme de fonction » du prêtre catholique, pour reprendre le jargon sociologique, n'a guère raison des catégorisations que mobilisent habituellement les individus. Mais si cette brève rencontre avec Marie-Cécile n'avait été pour moi qu'une donnée ethnographique de plus dans la densité du journal de terrain, il en allait tout autrement pour elle qui, d'abord troublée lors de mon témoignage, avait attendu sa publication dans le bulletin de liaison pour reprendre contact avec moi. Sa lettre allait être la première pierre d'une longue relation qui, bien des années plus tard, nous marquerait encore tous les deux. À l'époque, j'étais à la recherche permanente de pèlerins acceptant de parler avec moi de leur expérience du pèlerinage. J'ai donc tout de suite répondu à Marie-Cécile, lui proposant de venir « *troubler la solitude de sa grande maison* » pour un entretien sur son expérience pèlerine. Rendez-vous pris, je me suis ainsi rendu en Haute-Saône en juin 2001, dans le village de Marie-Cécile, pour un après-midi passionnant où j'ai fait alors la connaissance de cette petite vieille qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

Marie-Cécile a vite compris que l'ethnologue était constamment dépendant de l'ouverture de son terrain. Confrontée, comme beaucoup d'autres, à la solitude du veuvage, l'entretien ethnographique, laissant

toujours une large place à l'histoire de vie, lui est apparu comme une distraction fort plaisante qu'elle a d'abord souhaité renouveler en m'invitant une nouvelle fois à son domicile. Mais elle a bien vite compris que je ne reviendrais pas une troisième fois et qu'il lui fallait user d'une autre stratégie si elle voulait parvenir à égayer plus souvent ses journées de ma présence. D'autant plus que je lui avais dit que je cherchais à rencontrer d'autres pèlerins de Lourdes pour étoffer mes enquêtes et qu'elle pouvait, si elle le souhaitait, m'en présenter. Audacieuse et maligne, Marie-Cécile ne m'a fourni aucun nom, mais m'a, au contraire, proposé d'inviter des amies pèlerines à son domicile pour que je puisse les interviewer. La stratégie était grossière, mais elle partait d'une honnête intention et je ne pouvais refuser, même si je n'étais guère formé aux techniques des entretiens collectifs. La première expérience, le 4 octobre 2001, a porté ses fruits bien au-delà de mes espérances, car je pouvais assister en direct aux discussions des pèlerines qui, oubliant vite ma présence, se livraient entre elles, sous les oreilles infaillibles de mon dictaphone, à des débats enthousiastes sur les sens du pèlerinage, les signes de la présence mariale, l'expérience rituelle, le rôle de l'institution, la véracité des miracles de guérison, la qualité de l'eau de la grotte ou les raisons de l'épuisement du catholicisme contemporain.

Marie-Cécile avait réussi à donner un intérêt ethnographique à notre relation, une relation qu'elle identifiera plus tard comme lui ayant été « *offerte par la Vierge Marie* ». Je me suis alors de plus en plus concentré sur ces réunions collectives, les utilisant comme des débriefings post-pèlerinages où, dans une ambiance amicale et rassurante, les pèlerins pouvaient confronter leurs points de vue, raconter leurs expériences et énoncer leur positionnement au sein du champ religieux. Ainsi s'est construite ma relation avec Marie-Cécile, ma vieille amie, dans une véritable confluence d'intérêts. Ainsi surtout s'est totalement ouvert à moi l'univers du pèlerinage, par cette possibilité d'assister à des débats entre les pèlerins et d'entrevoir alors, pour paraphraser Albert Piette (1999), un religieux en train de se faire, de se défaire et de se refaire, sous l'influence des mutations sociétales et des réappropriations locales. Les sanctuaires de Lourdes sont d'abord

un espace où se rencontrent, se confrontent et s'influencent une multiplicité d'expressions pèlerines. Et si Lourdes est bien le théâtre d'une aventure collective, chacun de ceux qui décident de s'y investir ne sait guère ce qu'il va y trouver, même s'il semble au moins avoir une certaine confiance dans l'issue de l'expérience. Le temps du pèlerinage est celui d'une expérimentation d'un ailleurs. Mais c'est aussi un travail sur soi, avec les autres. Un effort de gestes et d'énonciations pour réactualiser nos vieilles habitudes, requalifier notre quotidien, réinvestir de sens notre histoire et réenvisager positivement notre avenir.

II. ALLER

Chapitre 5

Quitter sa terre

Départ pour le pèlerinage de Lourdes (gare de Besançon-Viotte, lundi 6 mai 2002)

C'est mon troisième pèlerinage avec l'*Hospitalité* et je me sens cette fois particulièrement à l'aise pour y occuper ma place tout en poursuivant mes investigations ethnographiques. Sur le quai de la gare de Besançon, une agitation intense règne dès 18 h 30. Le « train blanc », réservé aux malades et leurs accompagnants, est à quai. Le « train rose », réservé aux simples pèlerins, arrive de Belfort et vient d'entrer en gare. Parallèlement, les cars et les taxis-ambulances arrivent peu à peu chargés de personnes âgées, de malades allongés sur des brancards ou assis dans des fauteuils roulants. Face à l'agitation qui règne sur le quai, certains malades manifestent un peu d'angoisse. La plupart des membres de l'*Hospitalité* sont déjà sur place où leur aide est nécessaire pour la manutention des malades. Les deux trains corail que la SNCF met à notre disposition sont parfaitement adaptés à l'opération. Si les wagons ambulances ont de larges portes, les monte-charges ne sont pas en nombre suffisant et c'est à bras d'homme qu'il nous faut hisser la majorité des malades, sans compter les personnes âgées qu'il faut aider à monter et à s'installer dans les wagons. Le système est rodé depuis de longues années et prouve

chaque fois son efficacité. Grâce à la préparation technique qui a eu lieu un mois plus tôt, chacun sait où il doit se trouver et ce qu'il doit y faire. En plus de ceux qui aident les malades à monter dans les wagons et de ceux qui les aident à s'installer, d'autres rassemblent les bagages dans les wagons de queue tandis que d'autres encore assurent les déplacements des malades des parkings au quai. Les familles sont également présentes, venues sur le quai pour un dernier signe de la main. Des groupes se forment et discutent, gênant partiellement l'organisation de l'*Hospitalité*. Le secrétaire de l'association arpente le quai, une liste à la main, et s'assure du bon déroulement des opérations tout en informant ceux qui ne parviennent pas à trouver le compartiment d'un ami. Le président, Paul, généralement si souriant, fait preuve d'une anxiété de fonction. Pas question d'être en retard pour le départ. Il faut tout contrôler, tout vérifier, s'assurer qu'aucun des 309 malades ne manque à l'appel. Pour les nouveaux venus à qui aucune tâche précise n'a été attribuée, ce n'est pas le moment de venir poser des questions. Il faut regagner son compartiment et y attendre l'heure du départ.

Aussitôt installés dans le compartiment de leur wagon, hospitalières et hospitaliers discutent bon train. La grande majorité d'entre eux se connaissent, par les pèlerinages précédents ou par la familiarité intercommunale. Serrés à six dans les compartiments, l'ambiance est quelque peu étouffante et ils sont nombreux à circuler le plus longtemps possible dans les couloirs, passant d'un compartiment à l'autre pour se saluer et échanger des plaisanteries. La nuit s'annonce longue et particulièrement inconfortable. Chacun découvre son maigre espace et négocie une place vers la fenêtre ou une couverture supplémentaire. Les plus expérimentés obstruent les aérations des compartiments avec des morceaux de carton afin que l'air froid qui s'en dégage ne perturbe pas leur sommeil. Nul ne parle encore des raisons précises de sa présence parmi nous. Les conversations oscillent entre les derniers caprices de la météo, l'augmentation du prix de l'essence et l'état des cultures agricoles, les sujets de société du moment (maladie de la vache folle et fièvre aphteuse) et la corruption politique, les souvenirs du dernier pèlerinage et les circonstances naturelles ou accidentelles dans lesquelles plusieurs hospitalières et brancardiers nous ont quittés depuis. Les pèlerins ne se mettent pas spontanément à parler de la

semaine à venir et de ce qu'ils en attendent. À chaque pèlerinage, il m'a d'abord fallu les questionner pour qu'ils évoquent les raisons plus précises de leur engagement au sein de l'*Hospitalité*. Cette année 2002, je remarque que sans mes questions, nul ne se confie spontanément. D'autres sujets plus triviaux prennent le dessus et, comme chaque année, les «*problèmes*» posés par la «*communauté maghrébine*» en France finissent rapidement par envahir les conversations.

Peu de temps après le coup de sifflet du départ, l'«*Ave Maria de Lourdes*» retentit dans les haut-parleurs des compartiments: nous entrons dès lors dans «le temps du pèlerinage» pour ne plus en sortir jusqu'à notre retour en Franche-Comté. L'entrée en prière est quelque peu brutale et ce tout premier moment n'est pas marqué par un intense recueillement. La voix de l'aumônier principal du pèlerinage (l'abbé Michel) se fait alors entendre. Il nous salue, donne quelques informations pratiques, rappelle les principes qui fondent la démarche pèlerine et lit une prière. Les souffrances personnelles que chacun a emportées avec lui, malades comme hospitaliers(ères), sont clairement évoquées, prenant ainsi une place centrale dans les fondements de la démarche individuelle. L'aumônier nous invite ensuite à réciter une dizaine de chapelets pour marquer notre entrée dans cette «*semaine mariale*». Progressivement, les conversations prennent fin et mes voisins se replacent correctement sur leur fauteuil pour «entrer dans la prière». L'expression qui se lit alors tout à coup sur leur visage est marquée par une certaine gravité. Fini de rire et de s'agiter, il convient pour quelques minutes de se recueillir, c'est-à-dire en somme de manifester par son attitude que quelque chose d'important se joue alors en cet instant. J'imites mes voisins en adoptant une posture droite et un visage concentré. Sans réciter avec eux le chapelet, j'écoute et observe avec attention ce moment de basculement spontané dans le régime de la foi¹⁶. Mes voisins peinent à garder le silence et deux d'entre eux poursuivent à voix basse leur conversation pendant que les autres récitent lentement la prière.

¹⁶ Cette formulation fait référence à Élisabeth Claverie quand elle décrit l'attitude des pèlerins durant les différentes séquences du pèlerinage (CLAVÉRIE, 2003).



Fig. 3: Repas dans le train, pèlerinage de mai 2001.

La dizaine de chapelets achevée, l'abbé Michel donne la bénédiction et nous souhaite un bon repas et une nuit agréable. Aussitôt, l'agitation du compartiment reprend. Chacun se lève, sort son repas froid du sac et poursuit les conversations là où nous les avons laissées. Plusieurs de mes voisins ont apporté du vin pour le voyage. L'un d'eux a même prévu de l'eau-de-vie pour clôturer le repas. Les sourires se lisent alors sur tous les visages et chacun y va de son commentaire. Nous jugeons la qualité du vin et respirons à tour de rôle l'odeur de l'alcool pour en découvrir le parfum. Le propriétaire de l'alcool plaisante sur les consommations record de l'année précédente. D'autres brancardiers entrent dans le compartiment pour nous saluer et discuter quelques minutes. Deux hospitalières arrivent et nous annoncent qu'elles reviendront plus tard «*tremper un sucre ou deux dans l'alcool*». Les plaisanteries sur les possibilités de leur accorder une place dans notre compartiment pour la nuit ne tardent pas et chacun rit de leur approbation complice. Jusque tard dans la soirée, l'ambiance détendue

du repas ne sera pas trahie. Hospitalières et hospitaliers circulent sans cesse d'un wagon à l'autre, proposant gâteaux et boissons tout en échangeant les dernières nouvelles communales.

La référence à ceux qui, époux, épouse, parents, enfants, amis... sont restés en Franche-Comté est largement présente. Leur absence rend le départ plus difficile, mais c'est elle aussi qui rend l'aventure du pèlerinage plus dépaysante et, de fait, propre à offrir un temps d'introspection. « Quitter sa terre » est aussi douloureux que nécessaire. L'absence de ses proches, la nostalgie du foyer font en somme partie de l'équation. Car pour tous ces pèlerins, ce n'est pas un voyage ordinaire. Ce n'est pas en Hautes-Pyrénées que nous nous rendons, c'est « chez elle » que nous allons, « chez Notre-Dame », « chez la sainte Vierge ». Un ailleurs qui ne renvoie pas aux références géographiques habituelles.

« ... pendant cinq jours, je ne pense à rien. C'est vrai, personne ne pense à ce qui se passe en France pendant cinq jours ! On ne sait pas, on vit ailleurs, on vit une autre vie, et puis quand on revient on est tout usé, mais on est heureux. » (Irène, hospitalière)

« Personne ne pense à ce qui se passe en France », dit ici Irène. Comme si Lourdes n'était pas en France, comme si l'endroit où nous nous rendons n'avait finalement plus d'inscription temporelle ou géographique. La ville-basse surchargée de commerces, les sanctuaires colossaux, la foule parlant des dizaines de langues... tout participe de ce sentiment d'étrangeté, de ce sentiment d'être « ailleurs », hors de l'espace et du temps, loin de nos vies ordinaires.

Monseigneur Dubost exprime parfaitement, dans la prière qui suit, la manière dont, depuis plusieurs décennies, le pèlerinage est pensé. Cette thématique du pèlerinage vu comme l'occasion d'un cheminement intérieur est récente, elle s'inscrit dans les mutations de cette nouvelle Église post-Vatican II. Prêtres et pèlerins partagent très largement cette conception du pèlerinage intérieur, même si d'autres conceptions de la démarche pèlerine viennent s'ajouter à cette dernière sans pour autant lui faire concurrence. Le pèlerinage intérieur n'est

EN PÈLERINAGE

Le Pèlerinage est avant tout un départ.

Le pèlerin est celui qui quitte son existence coutumière, il s'en va libre de ses obligations..., de ses attaches..., disponible pour trouver l'essentiel, pour se retrouver, pour se ressourcer.

(Mais tout départ n'est pas nécessairement Pèlerinage)

C'est partir vers un ailleurs que l'on ne connaît pas.

C'est quitter les petites prisons quotidiennes, se réveiller enfin!

C'est donner un temps au temps pour l'essentiel.

C'est partir ailleurs pour se retrouver soi-même.

C'est partir ailleurs pour trouver Dieu.

C'est partir pour repartir dans la vie.

ÊTRE PÈLERIN

C'est aussi revenir, mais autre, différent, l'occasion de reprendre la vie de tous les jours mais avec un cœur nouveau, enthousiaste, généreux.

C'est avoir un regard neuf sur les événements de sa vie et les frères qu'il rencontre.

C'EST METTRE L'ÉVANGILE DANS SA VIE

Fig. 4: Prière rédigée par Monseigneur Dubost, évêque d'Évry (brochure sans date).

qu'une lecture possible parmi d'autres lectures disponibles et autorisées. Mais, quelle que soit la conception exprimée, le déplacement physique renvoie toujours à une symbolique du voyage: le voyage vers un ailleurs où l'univers des possibles est décuplé, vers un monde autre où ce qui semble perdu est susceptible d'être retrouvé. Comme le dit Élisabeth Claverie, «partir indique un acte de préjugement sur le fait qu'un changement d'interlocuteur et de lieu pourra, peut-être [...] modifier [l'état présent]. [...] Cette anticipation de la possibilité de constituer un autre état du monde par la mise en œuvre d'un autre état de soi via une médiation, instruit la dynamique du départ en pèlerinage. [...] [Ainsi] une partie de soi, dans le train, commence de se libérer du soi resté à la maison»

(1995, p. 125-126). C'est bien cette idée qu'exprimait devant moi une hospitalière lors de mon premier pèlerinage en mai 2000 :

« Là-bas, on n'est pas pareil. Et puis les gens sont différents, c'est plus comme ailleurs ! »

Cheminement par définition, le pèlerinage est un parcours initiatique, une pratique déployée pour faire dire, faire agir, faire penser, faire se souvenir, faire ressentir, faire entendre, faire apparaître. Celui ou celle qui part s'offre ainsi un espace-temps de rupture biographique à partir duquel il pourra tenter de s'accomplir autrement.

Pour dormir, la non-mixité reprend ses droits et chacun regagne progressivement son compartiment. Nous devons allonger complètement nos sièges de manière à former une seule banquette pour nous six. Équipés chacun d'une couverture formée de carrés de tricot confectionnés tout au long de l'année dans des hôpitaux et maisons de retraite de Franche-Comté, il nous faut nous installer en quinconce pour que chacun puisse disposer d'un espace suffisant. La nuit sera longue. Plusieurs de mes voisins savent qu'ils ne parviendront pas à dormir. Ils attendront ainsi patiemment que le jour se lève et que la distribution de café leur donne une occasion de se déplacer. Pour ma part, je tombe rapidement dans le sommeil et n'en sors pas avant le petit matin.

6 h. Nous sommes en vue de Lourdes. Chacun se prépare, rassemble ses affaires. Les chefs d'équipe passent voir les brancardiers pour leur rappeler leur rôle : aide à la descente des malades, nettoyage des compartiments, transport des valises, etc. À nouveau, l'« Ave Maria de Lourdes » retentit dans les haut-parleurs alors que nous sentons le train ralentir. Nous voici dès lors sur place, là où les choses vont se jouer. Mais il nous reste une demi-journée de travail avant de rentrer complètement dans le temps du pèlerinage. En effet, il faut encore emmener tous les malades aux accueils ou dans leurs hôtels. Il faut les installer dans leur chambre et aller découvrir nos propres quartiers d'hébergement. Après le déjeuner, nous irons pour la première fois chercher les malades pour les emmener devant la basilique Notre-Dame



Fig. 5: L'Hospitalité franc-comtoise Notre-Dame de Lourdes au grand complet le jour de l'arrivée à Lourdes en mai 2002.

du Rosaire où une photographie de tous les Francs-comtois est traditionnellement prise. Cette formalité achevée, nous nous rendons tous dans l'église Sainte-Bernadette, de l'autre côté du Gave, pour la « Messe d'ouverture » qui marquera officiellement le début de cette semaine liturgique.

Chapitre 6

Libre et déterminé

Statistiques pèlerines

En novembre 2003, je me suis décidé à distribuer un questionnaire aux pèlerins francs-comtois. Paul m'a autorisé à profiter d'une assemblée générale de l'*Hospitalité* à Besançon pour le faire. Ce type de rassemblement concerne surtout la majorité des hospitalières et des brancardiers et un nombre important de malades. Vu le timing serré de la journée, Paul m'avait demandé de faire court. Deux pages seulement, donc une trentaine de questions maximum, pour ne pas monopoliser trop de temps durant la réunion. Avec l'aide de Paul et bénéficiant du fait que les membres de l'*Hospitalité* étaient plutôt bienveillants à mon égard, l'opération s'est bien passée. J'ai pu récolter 188 questionnaires (sur environ 300 personnes présentes) et poser ainsi un certain nombre de questions à ces personnes sur leur identité socioprofessionnelle, leur expérience pèlerine, leur manière de participer au pèlerinage de Lourdes, leur investissement paroissial et les raisons de leur présence. Le traitement statistique de ces informations avait pour but de me fournir des données de base sur les membres du pèlerinage interdiocésain francs-comtois.

Rien ne me surprend dans les résultats de ce questionnaire. Les chiffres ne font que confirmer mes connaissances pratiques. 60% de

femmes. 73% de personnes de plus de 60 ans. 18% de veufs/veuves. 2,5 enfants par couple. 18% d'agriculteurs. 93% de catholiques pratiquants. 86% de personnes estimant que leurs enfants sont des catholiques non pratiquants. 62% ayant eu des parents s'étant avant eux déjà rendus en pèlerinage à Lourdes. Une moyenne de douze années passées au service des malades à l'*Hospitalité*, etc. Qu'est-ce que peuvent bien m'apporter tous ces chiffres, à part donner un peu plus de crédibilité scientifique à des affirmations que je pouvais déjà faire l'année dernière? J'ai parfois l'impression d'avoir perdu bien du temps à mettre en chiffres toutes ces personnes. Mais je sais que je dois le faire, car lorsque je présente l'évolution de ma recherche à mes collègues parisiens dans un séminaire, il y en a toujours un ou une pour me poser la traditionnelle question de «l'origine socioprofessionnelle de mes informateurs». C'est une tradition sociologique que de penser que les origines sociales des individus sont indispensables pour comprendre leurs faits et gestes. Moyenne d'âge, pourcentage d'hommes et de femmes, composition des fratries, situation professionnelle, socialisation religieuse, implication paroissiale en dehors du pèlerinage, etc. Chaque fois, ces questions m'embarrassent, car je ne sais que répondre. Je n'ai qu'une vision d'ensemble. Je vois bien qu'il y a un peu plus de femmes, qu'ils ont tous plus ou moins atteint l'âge de la retraite, que beaucoup d'entre eux viennent de l'univers agricole ou du monde ouvrier, qu'ils ont quasiment tous grandi dans des familles catholiques et conservé au moins une pratique religieuse saisonnière basée sur le respect du calendrier liturgique. Je n'ai pas besoin de chiffres statistiques pour savoir cela. Me rendre chaque année en pèlerinage à Lourdes avec eux me suffit pour savoir d'où ils viennent et ce qu'ils ont généralement tendance à faire dans leur vie quotidienne. Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'ils font quand ils sont à Lourdes et en quoi ce qu'ils font là-bas les change. Je ne vois pas très bien en quoi des informations statistiques plus précises sur un collectif si socialement homogène pourraient me venir en aide. Mais je sais que mes collègues ne cesseront jamais de me poser ces questions et que ma thèse de doctorat sera critiquée si je ne me plie pas à cet exercice sociologique conventionnel. C'est un très vieux débat en sciences sociales. Il y a toujours ceux qui pensent que l'on peut comprendre les attitudes des gens à partir des éléments qui

ont marqué leur enfance et contribué à formater leurs comportements. Ceux-là estiment que ces éléments sont déterminants et, de fait, permettent de montrer que nos décisions et nos engagements sont préprogrammés par nos histoires, même si nous tentons tous de nous persuader que nous avons su rester maîtres de nos choix. Ils disent que *nous sommes pensés* et que *nous sommes agis*. Face à eux, il y a ceux qui pensent que les univers dans lesquels nous avons grandi ne sont guère plus déterminants pour nos comportements que les événements qui nous arrivent aujourd'hui. Pour ceux-ci, la solution au problème est ici et maintenant, sous nos yeux, dans les interactions de nos quotidiens où, à chaque instant, nous opérons des choix et faisons bifurquer nos histoires à partir de ce qui nous arrive. Ils disent que *nous pensons* et que *nous agissons*.

« Je fais ce que je veux, c'est-à-dire rien.
Je suis ce qui m'arrive, c'est-à-dire tout. »¹⁷

Antoine Hennion, l'auteur de cette étrange formule, se situe un peu des deux côtés à la fois, pensant comme beaucoup de chercheurs aujourd'hui que nous ne sommes ni des robots programmés dès l'enfance ni des acteurs libres de choisir leur rôle dans la pièce. Nous sommes un mélange d'un peu tout cela à la fois. Capables de choisir, mais à partir de ce qu'il nous a été donné de savoir et de vivre jusque-là. Poussés à reproduire ce que nos parents ont voulu faire de nous avec l'obsession croissante d'être différents pour nous démarquer d'un « chemin » trop tracé. Intégrant sans cesse une multitude de données du passé que nous avons vécu, du présent qui nous arrive et de l'avenir que nous espérons pour tenter d'agir à chaque instant, dans chaque situation. Évaluant immédiatement la pertinence des choix que nous avons faits et leurs conséquences. Envisageant systématiquement la possibilité d'intégrer chaque nouvel acte dans l'harmonie du personnage original que nous élaborons depuis notre enfance. C'est un très vieux débat de sociologie, la grande question de la dynamique collective. Y a-t-il une logique, une loi du social ? Peut-on, à partir de nos recherches, finir par comprendre

¹⁷ Antoine Hennion, cité par Bruno Latour (2000, p. 189).

comment toute chose arrive et, donc, reste idéalement prédictible? Ou sommes-nous condamnés à décrire, année après année, les nouvelles manières que les hommes et les femmes ont d'agir ensemble sans espérer y trouver la moindre trace de répétitivité? Une science sociale est-elle possible? Je me souviens d'avoir un jour assisté par hasard à une scène durant laquelle un professeur enseignait le principe des sciences sociales à un jeune chercheur. Il avait pris une craie et avait dessiné au tableau le schéma suivant :

$$\text{Recherche}^{\text{scientifique}} = [\text{Questions} + \text{Réponses/Observations}]^{\text{répétitivité}}$$

Le professeur expliquait à l'élève que si nous obtenions régulièrement les mêmes réponses aux mêmes questions dans les mêmes situations, alors notre recherche pouvait prétendre à la scientificité puisque la récurrence des réponses prouvait que le groupe de personnes que nous avons choisi d'étudier ne se comportait pas de manière aléatoire, mais répondait bien à une certaine logique. En gros, il voulait dire que si l'eau bout toujours à 100 degrés lorsque la pression atmosphérique est stable, alors il y a une science physique. Donc si des individus d'un même « quelque chose » (culture, pays, village, sexe, classe d'âge, etc.) se comportent toujours de la même manière dans une même situation, alors il y a une science sociale. La démonstration restait pédagogiquement séduisante, mais évidemment, elle demeurait très caricaturale. Toute l'énigme de l'affaire est dans la possibilité ou non de définir ce fameux « même ». La « culture », le « groupe », la « situation »... ne sont pas des données que l'on peut isoler et figer pour réduire toute perturbation extérieure du protocole d'observation d'un fait social. Adhérer à cette conception de la science reviendrait à penser que l'on pourrait être en mesure de réduire certaines dimensions de la vie sociale pour annuler leurs effets, comme cherchent à le faire les psychologues dans leurs protocoles de recherche quand ils tentent d'imaginer des scénarios durant lesquels les cobayes humains entrent dans une pièce de la même manière, avec les mêmes informations au départ et les mêmes conditions de réalisation pour pouvoir ensuite comparer leurs réponses et isoler la soi-disant seule variable que le protocole

avait choisi de tester (une différence de sexe, d'âge, de parcours scolaire, d'affiliation politique, etc.). Les mathématiciens ont établi les seuils d'une répétitivité non aléatoire. Si tout le protocole a été scrupuleusement respecté et que pourtant les hommes répondent plus fréquemment 3 à la question 36 que les femmes, alors le sexe de l'individu est déterminant et permet donc de prévoir statistiquement la réponse. Difficile de s'opposer à ces démonstrations magistrales où les lois statistiques interdisent toute objection. Mais comment appliquer de tels principes en sciences sociales ?

Il est impossible d'y imaginer des protocoles sans variation. Tout est variation car les différents « indicateurs » choisis sont en interaction les uns avec les autres et varient constamment en fonction des contextes et de l'actualité. On ne peut pas dire « les Français », « les pèlerins », pas plus que l'on ne peut dire « les femmes », « les 15-25 ans », « les enseignants », « les étrangers », etc. Le dire, c'est présupposer au départ que ceux qui forment ces ensembles ont des points communs supérieurs à leurs différences et que ces points communs permettent de prédire leurs attitudes. Pourtant, le simple fait d'écrire quelque chose sur ces mondes sociaux et leurs « logiques » modifie ceux-ci par le fait même que ce que nous pourrions dire sur ces gens les amène à intégrer ces informations nouvelles dans leur manière de se positionner au quotidien et de se penser collectivement. On sait tous à quel point la médiatisation des sondages sur les intentions de vote modifie fortement les manières de voter. On sait aussi que les travaux des chercheurs (historiens, sociologues, anthropologues...) tout comme les propos des journalistes construisent en permanence les mondes sociaux qu'ils s'attachent à décrire pour les caractériser. Quand l'un d'eux écrit quelque chose sur « les musulmans », cherchant à nous aider à mieux comprendre ce groupe que formeraient les musulmans, il opère une sélection, dans un large spectre, de certaines dimensions qui lui paraissent caractéristiques pour en faire des éléments explicatifs de l'attitude de ces soi-disant musulmans. Mais dans le même temps, il provoque, au sein de ce « groupe » comme chez ceux qui ne s'en sentent pas membres, une réaction sociale en chaîne qui va conduire les premiers à revendiquer cet élément

commun (ou à le nier de toutes leurs forces) et les seconds à orienter dorénavant leurs regards pour tenter de le voir chaque fois que ceux qui sont habituellement identifiés comme musulmans (même s'ils ne le revendiquent pas eux-mêmes) se rendent visibles dans l'espace public. C'est là toute l'ambiguïté des connaissances produites par les sciences humaines et sociales. Lorsque les chercheurs affirment que les résultats de leurs enquêtes sont « objectifs », ils ont bien souvent tendance à oublier à quel point ce qu'ils écrivent transforme ce qu'ils sont en train d'étudier. Les analyses produites par les sciences sociales participent pleinement de la construction permanente des mondes sociaux qui s'élaborent au quotidien, car ces derniers exploitent les argumentaires validés comme scientifiques (et véhiculés par les médias) pour légitimer leurs actions, affirmer leur unité, revendiquer leurs droits, mobiliser leurs membres en générant du sentiment d'appartenance, défendre certains éléments de leur « patrimoine culturel », etc. Les recherches sur les opérations de patrimonialisation ont déjà largement montré comment les groupes sociaux utilisent des travaux scientifiques pour défendre l'authenticité ancestrale de leur « culture » et se battre pour sa préservation, à tel point parfois que ce sentiment d'unité, ce sentiment d'appartenir à un groupe relativement homogène, peut totalement s'inventer au cœur même de cette lutte sociale pour la reconnaissance. Plus importants encore sont les travaux des anthropologues sur les « ethnies » qui ont largement contribué à montrer à quel point lesdites ethnies se sont parfois lentement élaborées dans toute l'histoire de la colonisation puis de la décolonisation. C'est en effet souvent pendant et après cette dernière que sont véritablement nés les « groupes ethniques ». Ils n'ont eu de véritable substance qu'au terme d'un long processus durant lequel une multitude d'observateurs (dont les ethnologues) formulaient un grand nombre de propositions possibles pour tenter d'identifier une « culture » commune dans un ensemble épars de groupes locaux qui se partageaient plus ou moins un même territoire. Un peu comme quand Jules César a inventé la Gaule en nommant le territoire qu'il avait conquis. Caractériser l'autre est toujours difficile, car on ne peut y parvenir qu'en référence à notre propre besoin de simplifier les réalités auxquelles nous sommes quotidiennement confrontés.

En le caractérisant, nous réduisons sa complexité pour essayer de le comprendre et pouvoir en somme prévoir ses réactions (et ainsi mieux le contrôler). C'est un exercice que nous faisons tous à partir d'une multitude de signes auxquels nous avons appris à attribuer un sens : tenues vestimentaires, manières de parler, goûts musicaux, origines sociales et géographiques, etc.

Nos assignations à être

Nous modifions et recadrons sans cesse notre comportement vis-à-vis de l'autre à partir de ce que nous croyons déceler de lui dans ce qu'il nous donne à voir. Au quotidien, nous cherchons à comprendre sa cohérence pour pouvoir exploiter sa logique dans nos interactions avec lui. Mais cet exercice permanent d'analyse de la cohérence de l'autre est aussi celui auquel l'autre se livre dans le même temps que nous, en cherchant lui aussi à anticiper sur ce qu'il pense comprendre de ce que nous pensons comprendre de lui. Il tente alors de retourner à son avantage l'évolution de notre science de lui en modifiant son comportement pour faire échec à notre stratégie initiale et nous obliger à réinventer une nouvelle théorie qui intègrerait sa capacité à avoir démasqué notre première analyse. L'art de nos conversations ordinaires est fait de ça. D'un jeu constant de réajustement durant lequel nous testons les « théories » sur l'autre que nous avons apprises : « les banquiers sont comme ceci », « les femmes sont comme cela », etc. L'altérité est le résultat d'une permanente production sociale de frontières. Les caractéristiques physiologiques qui nous paraissent les plus évidentes (comme le sexe) deviennent des caractéristiques sociales (le genre) en constante construction, des rôles sociaux en somme, mais qui n'ont pas été définis une fois pour toutes par nos « cultures ». Ce sont des rôles de composition que les collectifs élaborent en cherchant la plupart du temps à sortir des caractérisations qui ont été élaborées préalablement pour les définir afin justement de pouvoir échapper à ces assignations à être. Si nous avons sans doute un peu besoin de cette science ordinaire pour agir au quotidien, nous devons la déconstruire

dans nos recherches. C'est la raison première d'une science sociale. Non pas découvrir ce qui serait déjà là, mais mettre au jour la manière dont ces assignations à être se sont historiquement construites et sont en permanence véhiculées, performant aujourd'hui nos manières de vivre ensemble et produisant aussi des réactions allergiques à leur effet caricaturant en poussant des groupes sociaux à se constituer pour revendiquer une nouvelle assignation à être (qui elle-même produira de nouvelles résistances sociales produisant du changement). Le but n'est pas de savoir qui sont depuis toujours les gens que nous observons pour comprendre leur comportement. Le but est de savoir qui ils cherchent à être (à devenir) en mobilisant pour cela les stéréotypes qu'ils estiment être produits sur eux par la société dans laquelle ils vivent pour tenter, selon les cas, de les confirmer, de les renforcer, de les infirmer ou de les dépasser. Si l'on n'intègre pas cette manière de voir les mondes sociaux dans nos analyses, comment comprendre le changement, l'innovation? Nous ne pouvons pas envisager les groupes sociaux comme des ensembles plutôt homogènes qui agissent selon certaines logiques, sinon comment comprendre qu'ils évoluent, se transforment, se désagrègent et se réagrègent sans cesse pour former en permanence de nouveaux ensembles qui se désagrégeront à nouveau au moment même où nous tenterons d'isoler ce qui ferait leur unité. Mais nous ne pouvons pas non plus voir les acteurs de ces groupes comme des individus qui agissent en permanence selon leurs envies sans que les discours qui ont été produits sur eux (et auxquels ils ont été socialisés) n'influencent leurs manières d'agir. Ni déterminé, ni libre, évidemment. La solution est forcément dans l'entre-deux. Nous sommes ce qui nous arrive disait Antoine Hennion. Oui, nous sommes ce qui nous arrive parce que ce qui nous arrive nous oblige sans cesse à réélaborer notre science ordinaire du « moi » et du « lui », du « nous » et du « eux », pour intégrer chaque nouvel événement dans nos théories de l'autre et tenter ainsi de retrouver une cohérence interne (une logique) qui nous aidera à nous endormir avec le sentiment d'exister au-delà des seules assignations à être à partir desquelles nous sommes censés nous comporter.

Des pèlerins en situation

Peut-on analyser les pratiques pèlerines à partir d'indicateurs statistiques? Bien sûr, il y a de la récurrence, de la répétitivité dans leur manière de se comporter sur les sanctuaires de Lourdes. On peut observer des différences entre les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, etc. Il y a donc bien des habitudes qui se sont transmises. Des choses que l'on fait et que l'on dit parce que depuis tout petit on a pris l'habitude de les voir faire et de les entendre dire. Mais passer de nombreuses années au contact des pèlerins francs-comtois m'a au moins appris deux choses. D'une part, les réponses qu'ils donnent à mes questions évoluent sans cesse chaque fois que je les revois, en lien avec l'évolution de mon statut au sein du groupe (et donc en lien avec l'évolution de l'idée qu'ils se font de moi). D'autre part, ils passent leur temps durant nos entretiens à tenter de me prouver que j'aurais tort de les réduire à ce que je semble penser d'eux à partir des stéréotypes sur les pèlerinages de Lourdes que je pourrais être tenté de mobiliser pour caractériser leur groupe. Lorsque j'échange avec eux, ils savent que j'étudie les pèlerinages. Cette dimension prend donc place dans leur manière de me fournir des réponses durant nos entretiens. Comme tout le monde, ils ne veulent pas être réduits à ce que les observateurs extérieurs, élogieux ou critiques de la démarche pèlerine, disent d'eux. Ils veulent être quelque chose de plus: plus complexes, plus subtils, plus conscients, plus prudents. Bref, ils veulent être moins prédictibles! Alors ils s'investissent dans l'entretien dans le but de montrer au sociologue, peut-être naïf, que les raisons de leur présence ici sont en partie mystérieuses même pour eux-mêmes, que leur participation aux diverses activités liturgiques est un choix permanent nourri d'envie, de plaisir, d'habitude et de respect. Ils insistent pour me faire comprendre que ce qu'ils vivent sur place n'est pas aisément formulable, car cela est différent pour chacun. Ils me rappellent qu'au sein de leur famille, une même éducation socioreligieuse n'a pas conduit tout le monde au même endroit et que d'un pèlerinage à l'autre, ils ne vivent pas les choses de la même façon. S'ils se montrent attachés à l'institution religieuse qui les encadre, en parallèle ils sont souvent critiques vis-à-vis de ses récentes évolutions ou de ses anciennes habitudes. Pour eux,

tous les indicateurs statistiques du monde ne pourront jamais expliquer que dans la singularité de leur parcours individuel, quelque chose est intervenu pour orienter leur histoire et les amener ici, un « quelque chose » qui est arrivé et qui les a conduits jusqu'à Lourdes pour leur faire vivre cette expérience inédite et transformatrice, un événement que personne n'aurait pu prévoir et qui rend toute socio-logie improbable. Ce quelque chose, qu'ils le nomment « Vierge », « Dieu », « grâce », « force », « destin », « chance », etc., ils ne le nommeront pas « hasard ». Si, donc, il ne saurait y avoir de hasard pour eux et si, dans le même temps, l'improbabilité de leur parcours ne peut être expliquée par les sciences sociales, alors, comme ils le disent, « quelque chose existe », « il y a quelque chose là-bas ». Lorsque je les interroge longuement, ils ne répondent pas juste à mes questions, ils cherchent à me convaincre, ils élaborent une théorie alternative à celle qu'ils pensent que je suis en train d'élaborer, ils donnent une cohérence à leur histoire qui infirme toute théorie de reproduction sociale. Bref, ils proclament que toute analyse qui verrait en eux de simples paysans crédules reproduisant par habitude les faits et gestes que leur milieu social leur a appris serait on ne peut plus éloignée de leur réalité et que le chercheur, s'il n'est pas obligé d'adhérer à leur vision des choses, se doit au moins de ne pas exclure ce « quelque chose » de l'ensemble des indicateurs qu'il s'attache à isoler pour donner de la cohérence à sa théorie. En fait, ils théorisent tout autant que moi.

L'entretien sociologique est un débat entre deux êtres humains qui mobilisent différents arguments inspirés de leurs expériences respectives du social et de leurs outils de connaissance propres (ouvrages, articles, récits, émissions, reportages, débats, expériences...) pour confronter leurs théories. Si je pense qu'en réalisant des entretiens individuels avec ces personnes à partir d'une même série de questions, je vais parvenir à les voir tels qu'ils sont *vraiment*, je me trompe lourdement. Il est évident qu'ils ne discutent pas entre eux de la même manière que lorsqu'ils sont seuls avec moi. Dans le dortoir des brancardiers, les débats auxquels j'assiste montrent avec évidence à quel point ces hommes changent sans cesse de point de vue selon les situations, pouvant être un même soir d'ardents défenseurs de l'Église et de virulents

critiques de l'institution. Qu'il s'agisse des prêtres et séminaristes en soutane ou de ceux qui «poussent» jusqu'à porter short et baskets, qu'il soit question d'une Église autrefois terrorisante et aujourd'hui à l'agonie, que l'on s'interroge sur la chute des vocations ou l'étrangeté de ceux qui choisissent aujourd'hui d'entrer au séminaire, que l'on débâte sur les emplois du temps trop chargés des prêtres ou sur leur tendance à entrer dans la routinisation de leur fonction et à accélérer la fin annoncée de l'Église, c'est toujours l'institution ecclésiale et son autorité qui se trouvent soumises à la critique ou regrettées. Entre «tradition» et «modernité», les membres de l'*Hospitalité* vivent au jour le jour les tensions propres aux recompositions du croire en modernité. Oscillant sans cesse entre attachement et critique, ils évoquent tantôt la ferveur rassurante d'une Église auparavant plus rassemblante, tantôt les excès endoctrinants d'une Église hier trop dominante; tantôt la simplification rituelle bénéfique d'une religiosité aujourd'hui plus profonde et intériorisée, tantôt la perte d'emprise inquiétante d'une institution maintenant trop banalisée.

«*Avant c'était trop, mais aujourd'hui, c'est trop laxiste.*» (Louis, brancardier)

Rien ne distingue sur ce point les hospitaliers(ères) des autres catholiques engagés qui vivent dans leurs paroisses. Conscients de l'avenir incertain de leur Église au XXI^e siècle, ils revendiquent leur droit à participer au bilan pour être des acteurs de la reconstruction d'un catholicisme plus à même d'entrer sereinement dans ce nouveau millénaire pour y être le phare des naufrages sociétaux. Leurs efforts, leur besoin de débâter, traduisent cette nécessité, celle d'être des acteurs du changement, et pas de simples paroissiens âgés, témoins impuissants du crépuscule.

Le protocole de l'entretien (ou celui du questionnaire) ne donne donc pas plus d'objectivité à leurs réponses que ce que je pourrais les entendre dire un soir à la terrasse d'un café après une soirée bien arrosée. Et c'est bien là tout l'intérêt d'une démarche ethnographique sur le long terme. Non pas parce qu'en passant plus de temps avec moi ils finiront par être plus *sincères*, plus *vrais* dans leurs réponses. Mais

plutôt parce que la multitude des situations durant lesquelles je les ai vus être pèlerins (en plein entretien sociologique ou quand ils remplissent un questionnaire, installés dans un train ou immobiles devant la grotte, durant une messe ou au café) a enrichi ma connaissance de leur complexité, ma capacité à percevoir les diverses théories du social qu'ils utilisent et se transmettent entre eux pour continuer à assumer ensemble leur sentiment d'appartenance et défendre, quand il y a lieu, la cohérence de leur collectif.

Chapitre 7

La cause des pèlerins

Roger, un pèlerin marginal

J'ai rencontré Roger en mai 2000, lors de mon tout premier pèlerinage à Lourdes avec l'*Hospitalité*. La scène avait à l'époque de quoi m'entraîner vers une perception particulièrement erronée des pèlerins de Lourdes. Le train était parti depuis quelques heures et je m'étais réfugié dans l'entre-wagons du train blanc pour fumer une cigarette quand Roger est venu vers moi pour faire connaissance. Après quelques formules d'usage, Roger s'est lancé dans un long monologue à l'accent contestataire et revendicatif. Il se situa très vite lui-même en marge de l'*Hospitalité*, critiquant ouvertement les prêtres « *corrompus par Satan* » pour avoir « *trahi l'Église de Dieu* ». Il me livra alors des représentations à cheval entre le traditionalisme catholique et ses expressions charismatiques : pouvoir de bilocation¹⁸ des papes, guérison de son propre fils pour l'amener à la conversion, pouvoir des exorcistes face aux puissances démoniaques, hostie consacrée devant être prise directement de la main du prêtre à la bouche du fidèle (la prendre à la main étant « *un geste satanique* »),

¹⁸ La bilocation est le pouvoir d'être simultanément présent en deux lieux distincts.

etc. J'ai été assez surpris par cette rencontre fortuite, mais j'ai mis peu de temps à comprendre que Roger vivait son pèlerinage en retrait des autres membres de l'*Hospitalité*. Il servait d'ailleurs aux piscines durant le pèlerinage, ce qui le mettait en marge du reste du groupe¹⁹. Lors de la messe matinale des brancardiers, il demeurait constamment à genoux dans un coin de l'église, éloigné des autres et plongé dans ses propres prières. Lors du chemin de croix que les hospitaliers(ères) ont effectué à l'aube durant leur semaine passée à Lourdes, il a retiré ses souliers pour gravir la montagne pieds nus et s'est agenouillé à chaque station, le visage grave, sous le regard troublé et parfois même amusé des autres pèlerins. J'ai plusieurs fois parlé du cas de Roger avec Michel. Ce dernier jugeait son attitude « *arriérée* » et « *intolérable* ». Il me raconta que lors d'un pèlerinage, bien avant mon arrivée dans l'*Hospitalité*, Roger aurait fait mettre à genoux de jeunes brancardiers lors d'un office et les aurait « *terrorisés* » en leur présentant une image de l'Église extrêmement manichéenne. D'une façon générale, il se serait toujours comporté de manière agressive avec les membres de l'*Hospitalité* et particulièrement avec les aumôniers dont il n'aurait jamais accepté l'autorité. Roger, tel que je l'ai perçu en mai 2000, apparaissait comme un brancardier attaché à la notion d'épreuve à tel point qu'il n'avait pu accepter les transformations de l'Église durant la seconde moitié du xx^e siècle. S'il s'opposait aux représentants de l'*Hospitalité*, c'était avant tout, d'après moi, parce qu'il n'acceptait pas que les pèlerins d'aujourd'hui ne respectent plus l'orthopraxie éprouvante des pèlerinages d'autrefois. Si Roger venait à Lourdes, c'était, de son propre aveu, parce que son fils avait été « *ressuscité* » par le biais de l'invocation de Notre-Dame de Lourdes. Et s'il vivait son pèlerinage de la sorte, c'était, semble-t-il, parce qu'il attachait une certaine importance à mettre son corps à l'épreuve en compensation des grâces qu'il pensait avoir reçues.

¹⁹ Chaque année, un petit groupe d'hospitalières et de brancardiers se portent volontaires pour servir aux piscines. Ils passent donc leurs journées à baigner les pèlerins et sont donc moins fréquemment présents durant les principales célébrations qui rythment le pèlerinage franc-comtois.

Bien peu de pèlerins m'auront donné une telle impression. Le fait que Roger soit si marginal, et progressivement exclu, mettait très bien en évidence le fait que ce type de pratiques et de discours n'ont plus guère cours aujourd'hui au sein de l'*Hospitalité*. Grâce à l'atypisme de Roger, j'avais la preuve que ce manichéisme radical et cette conception d'une Vierge agissante capable de guérir les malades et même de ressusciter les morts avaient largement quitté les représentations des fidèles. Lors de la passation du questionnaire auprès des membres de l'*Hospitalité* en novembre 2003, je leur avais demandé de s'exprimer dans une question ouverte sur les raisons qui les avaient amenés à participer aux pèlerinages de Lourdes. La majorité des personnes avaient répondu, parfois longuement, en expliquant par des raisons multiples le sens de leur engagement au sein de l'*Hospitalité*. Mais contrairement à ce que j'avais parfois pu lire, l'espoir de guérison, l'attente de « miracles », ne furent que très rarement formulés, largement supplantés par l'envie de porter assistance aux malades ou le besoin d'occupation à l'heure de la retraite. En parallèle, durant les entretiens, qui permettent de développer plus longuement les raisons de son engagement, jamais personne ne se contenta d'une motivation purement « humanitaire ». À l'évidence, tous semblaient bien énoncer qu'ils avaient choisi de s'investir dans une aventure collective pour aller au contact de « quelque chose » et en tirer un certain bénéfice sans pour autant réduire les raisons de leur engagement à un espoir de guérison.

La douleur comme dénominateur commun

Très vite, la mention d'un événement douloureux de l'histoire de vie s'est imposée comme une, sinon la cause première (énoncée) de l'investissement des uns et des autres au sein de l'*Hospitalité*. Problèmes familiaux, maladie grave, accident ou perte d'un proche, autant d'éléments biographiques qui, dans les questionnaires comme dans les entretiens, se trouvaient subitement évoqués pour donner plus de signification à l'engagement qu'hospitalières et brancardiers avaient pris en décidant de porter assistance aux malades. Qu'une intervention

divine soit ou non mentionnée, l'événement se trouvait donc toujours repensé à l'aune de l'engagement au sein de l'*Hospitalité*:

Questionnaire: « *Pourquoi venez-vous à Lourdes servir les malades?* »

(sélection de réponses)

« *Étant pratiquant, après un terrible accident dont je suis sorti par miracle (intervention divine), je me devais de rendre service aux malades.* » (sondé n° 020)

« *Pour remercier la Vierge Marie à laquelle je crois énormément. Ma fille a eu des gros problèmes de santé et de mal-être, elle s'en est sortie (peut-être est-elle protégée?). J'avais besoin de me mettre au service des malades.* » (sondée n° 025)

« *C'est mon épouse qui en a eu la première l'idée en 1992 car nous avions eu un grand chagrin. Notre deuxième fille s'est trouvée enceinte et abandonnée par son ami originaire de l'île de la Réunion. Elle a confié sa peine à Notre-Dame de Lourdes après mai 1993, mais elle n'a pas voulu y retourner au mois d'août. J'ai repris le flambeau.* » (sondé n° 038)

« *En 1996, traversant une période difficile au niveau familial (décès consécutifs, doutes dans le couple), une belle-sœur m'a vivement conseillé de participer à ce premier pèlerinage.* » (sondée n° 042)

« *Ménage en difficulté.* » (sondée n° 165)

Je découvrais ainsi l'établissement d'un lien causal entre la souffrance personnelle et l'engagement au sein de l'*Hospitalité*. Passé douloureux ou épreuve difficile, évoqués rapidement dans les questionnaires, envahissent les entretiens ou les témoignages publics. Francis Bolot, jeune brancardier depuis mai 2003, témoignait ainsi des raisons de son engagement dans le bulletin de l'*Hospitalité*:

« *Lors de mon hospitalisation, j'ai eu la chance de rencontrer le prêtre aumônier, les religieuses qui m'ont beaucoup guidé lors de ce combat, à faire que la prière ne soit pas un devoir mais un désir, car le devoir peut nous conduire à l'ennui. Je dirais que la prière*

m'a beaucoup aidé dans cette étape de ma vie et dans les mois qui ont suivi ainsi que dans ma vie actuelle. Cet événement m'a fait prendre davantage conscience que la prière ne sert pas uniquement à demander, mais aussi à remercier. Sur mon lit d'hôpital, j'ai réfléchi et approfondi toutes les richesses qu'un être humain pouvait avoir en lui. Toutes les personnes (milieu hospitalier) qui vous font apprécier les plus petites choses de la vie sont à votre écoute, vous considèrent avant tout comme des êtres humains, avant de vous considérer comme des malades, avec beaucoup d'humanité. [...] Vous comprenez mon envie et désir d'aider et soutenir les malades, après ma renaissance on pourrait dire que c'est une réciprocité de ce qu'on m'a permis de vivre en ces pareils moments. Ainsi, une continuité et une étape de ma vie de baptisé m'ont été proposées par Martine, hospitalière de Lourdes.» (BOLOT Francis)²⁰

La mort est bien souvent le vecteur de l'engagement des hospitalières et des brancardiers. Veuve depuis vingt-huit ans, Francine a effectué son premier pèlerinage en 1976, en tant qu'accompagnatrice de son mari malade. Dans le train du retour, en présence d'un prêtre, elle lui a promis de revenir à Lourdes après la mort de son époux pour s'occuper des malades. Il est décédé le lendemain même et elle est aujourd'hui une hospitalière chevronnée responsable de salle dans les accueils des sanctuaires :

«Alors quand je suis retournée [à Lourdes] l'année d'après, ils m'avaient mise dans la salle où était mon mari l'année d'avant. Alors ça a été dur! Ils m'ont demandé si je voulais changer de salle. J'ai dit: "Non, si la Sainte Vierge veut que je sois là, je reste là!" Mais ça a été dur!»²¹

Bien d'autres histoires personnelles pourraient être exposées. Pour Baptiste, très touché par la mort de son frère, *«la plupart des gens de Lourdes, ils ont une expérience du malheur et c'est ça qui les aide à*

²⁰ BOLOT Francis, «Témoignage d'une vie», *En route... Lien de l'Hospitalité franco-comtoise de Notre-Dame de Lourdes*, n° 92, 2003, p. 5-6.

²¹ Entretien informel chez Michel le 6 juin 2001.

comprendre l'importance de venir comme brancardier»²². Joseph me déclara un jour en riant : « *L'année dernière, j'ai eu une attaque et puis je m'en suis sorti, alors j'ai décidé de venir à Lourdes parce que... j'ai un peu un dû avec la Vierge.* » Une hospitalière rencontrée par hasard sur les sanctuaires en mai 2000 me confia qu'elle avait décidé de venir à Lourdes depuis le décès de son frère intervenu subitement alors qu'il était âgé d'à peine trente-cinq ans ; une autre m'affirma : « *Je viens aussi pour me souvenir, pour que la Vierge m'aide à surmonter mon chagrin.* » C'est la centralité du malheur comme cause première qui se dégage des entretiens menés, autant auprès des hospitaliers(ères) que des malades. Tout le monde ne dit pas dès le départ qu'il vient à Lourdes parce qu'il a connu des infortunes. Bien souvent, la volonté de porter assistance aux malades est la première cause énoncée. Mais le temps passant, d'autres raisons plus personnelles finissent par surgir dans les conversations : la souffrance d'un divorce, la maladie d'un proche, l'inacceptable perte d'un enfant...

Les entretiens que j'ai menés auprès des membres de l'*Hospitalité*, en particulier ceux au domicile de Marie-Cécile, ont ainsi pris la forme de confessions publiques où chacun s'est attaché à me révéler des souffrances passées ou présentes ayant motivé en grande partie l'investissement pèlerin. Systématiquement ou presque, la démarche de l'hospitalier(ère) ou du malade se trouve ainsi reliée à l'espace domestique et ses infortunes. Inquiétude pour des membres de la fratrie, problèmes de santé, veuvage précoce... : « *On a tellement besoin de choses, on peut toujours aller demander, et puis la remercier aussi pour tout ce qu'elle nous donne.* » (Françoise)

« J'ai eu beaucoup de problèmes dans ma vie [...] mais j'ai toujours eu une grande confiance dans la Vierge. Je suis très pieuse comme ma maman l'était mais des fois, il m'arrive de douter parce que le mal est trop long. Je me dis que je ne guérirai pas, parce que dès que je marche, ma jambe gonfle. Tous les soirs, on me dit de ne pas trop marcher mais de ne pas m'ankyloser, alors le soir ça me

²² Entretien informel lors du pèlerinage de mai 2000.

lance. Je supplie Notre-Dame de Lourdes de me guérir, de m'aider, mais enfin... je me décourage parce que c'est trop long! [...] J'insiste quand même, tous les soirs je prie: "Notre-Dame de Lourdes, guérissez-moi, soulagez-moi!" Je prie pour tous les malades, il y en a de plus malades que moi, mais enfin, que je puisse continuer mes petites activités.» (Aude)

«Je n'y suis allée qu'une fois pour remercier la Sainte Vierge parce que mon mari n'avait pas souffert. Il était resté six ans sur un fauteuil et il est revenu mourir chez nous et je l'ai gardé six ans sur un fauteuil, mais il n'a pas souffert. Il s'est endormi vers moi. Je ne voyais même pas qu'il mourait. C'est des remerciements. J'y suis allée l'année dernière, pareil, pour remercier pour un petit-fils. J'ai perdu un petit-fils, il a été opéré et puis il a fait un anévrisme, mais il n'a pas souffert. On a toujours quelque chose à remercier ou à demander.» (Blandine)

À Lourdes, même si on ne les voit pas immédiatement, le malheur et la maladie sont considérés comme omniprésents. Michel résumait sans aucun doute fort bien la situation quand, lors d'une promenade sur les sanctuaires en mai 2000, il me déclara tristement: *«Tu imagines qu'ici, tous les gens que tu croises, ils sont meurtris par la vie, on ne s'en rend pas compte!»* Le jeudi 10 mai 2001, assistant au passage de la procession du Saint Sacrement, deux hommes parlaient ainsi:

*«— Oh, il y en a du monde!
— Oui, il y en a de la misère!»*

Dans une question ouverte de mon questionnaire, portant sur l'apport personnel de l'expérience pèlerine, une sondée déclarait:

«[Ce qui a changé?] Mon regard sur les autres, les malades bien sûr. Mais aussi le regard sur mon prochain, je me rends compte combien chacune et chacun porte sa croix, et vient confier sa souffrance, sa peine à Marie et à Jésus. On se confie facilement les uns aux autres. Je vis mieux la solidarité, le partage qui conduisent à une vraie fraternité.» (sondée n° 089)

Mais si l'expérience du malheur semble bien réunir la majorité des membres de l'*Hospitalité* et ceux qu'ils accompagnent, il serait erroné de considérer qu'ils effectuent tous ce voyage dans l'espoir d'un miracle salvateur. Sur les 188 personnes qui ont rempli le questionnaire, trois d'entre elles seulement ont déclaré participer au pèlerinage de l'*Hospitalité* dans le but, entre autres, de recevoir des grâces. Même chez les malades avec lesquels j'ai effectué des entretiens et ceux que j'ai côtoyés lorsque j'étais bénévole dans les accueils de malades en mai 2003, l'espoir d'une amélioration durable de leur état de santé ne constitue pas une motivation énoncée (ou énonçable)²³. Croire que les pèlerins effectuent chaque année un pèlerinage à Lourdes parce qu'ils nourrissent le faible espoir de voir un jour leur nom allonger la liste des miraculés est tout à fait incompatible avec la réalité ethnographique du terrain. Que mes informateurs aient quelque chose à demander ou un besoin de remercier, il est bien clair qu'il s'agit d'une « transaction » avec la Vierge Marie. Quelque chose s'échange. Un pacte s'établit. Mais il serait pourtant très réducteur de considérer la démarche pèlerine comme un troc visant à échanger des prières contre des grâces. Les principes de la transaction sont plus difficiles à cerner, même pour ceux qui l'effectuent. Rien n'est acquis d'avance et nul ne peut prévoir quels seront les bénéfices exacts de l'échange. Il faut s'engager dans la relation, expérimenter. Toutes et tous n'espèrent pas vraiment guérir miraculeusement. Une telle analyse consisterait à attribuer aux fidèles des croyances qu'ils n'ont pas, ou plutôt à rationaliser et radicaliser des énoncés, des attitudes et des pratiques qui sont, pour eux, plus axés sur le cheminement que sur l'aboutissement, sur la (re)mise en sens que sur la « remise en forme ». Ils attendent bien sûr quelque chose, mais il faut regarder au-delà des évidences. Face à la souffrance de chacun, le pèlerinage est un remède. Néanmoins, pour beaucoup de ces pèlerins,

²³ Le rappel systématique des soixante-six miraculés de Lourdes contribue bien évidemment à maintenir la guérison miraculeuse dans le domaine des possibles. Les malades ne sont pas insensibles à cette dimension et peuvent parfois évoquer la possibilité d'une guérison. Mais dans leur grande majorité, s'ils gardent en eux un tel espoir, ils l'expriment rarement publiquement et concentrent leurs affirmations sur les effets sociaux et psychologiques de la démarche pèlerine (eux diraient « spirituels ») qui constituent, dans leurs discours, le véritable « miracle » de Lourdes.

ce n'est pas par le miracle spectaculaire que la Vierge leur répond. Ce qu'elle offre à chacun, c'est d'abord la possibilité d'exorciser son mal en mutualisant publiquement sa peine. Si, donc, le malheur est central dans le récit de vie, l'espoir de sa résolution n'est que rarement identifié par les pèlerins comme la raison de leur présence sur le site. Le malheur joue un rôle; celui d'être un événement biographique inattendu, imprévisible, considéré comme ayant fait bifurquer l'histoire personnelle. Dans leur récit de vie, le malheur est ce qui leur a permis de découvrir Lourdes et, progressivement, de s'y investir. Il est interprété comme un «signe», un événement qui ne saurait être le simple fruit du hasard. Bien souvent, les raisons de leur présence à Lourdes sont multiples, changeantes. Chaque nouvel entretien fait émerger une nouvelle formulation de l'histoire, un nouveau scénario causal pour expliquer la singularité d'un parcours. Mais les pèlerins en arrivent toujours, à un moment ou à un autre, à évoquer l'indicible, l'imprévisible inexplicable, l'inattendu impensable, ce «quelque chose» dont ils ont la conviction qu'il a joué un rôle de premier plan sans être véritablement capables de dire comment et pourquoi.

«L'une des transformations qu'opère le pèlerinage, quand il est "réussi", est la transformation de souffrances contingentes, arbitraires, dénuées de sens ou, si l'on veut, "absurdes" en des souffrances susceptibles de se trouver grandies et, en tout cas, investies de sens.» (CLAVERIE, 2003, p. 361)

Quand les pèlerins disent «Dieu», «le Christ», «la Vierge», «Notre-Dame de Lourdes», «Bernadette», ils évoquent des entités théologiquement identifiables. Mais ces termes renvoient d'abord à ce «quelque chose» auquel ils s'attachent, sans bien savoir comment le définir, pour donner du sens à leur histoire. Difficile en réalité de dire ce qu'ils croient ou ce qu'ils espèrent précisément. Eux-mêmes ont d'ailleurs bien de la peine à le formuler. Ici, la «croyance» est plutôt un acte d'engagement dans une expérience dont on pressent l'importance sans pour autant pouvoir en garantir l'efficacité.

Chapitre 8

L'énigme du croire

Les « croyances » de ma tante

(Vernierfontaine, dimanche 10 août 2003)

Ce dimanche, je me suis rendu chez ma tante pour le repas dominical. Cette dernière rentrait tout juste de la messe qui venait d'avoir lieu dans un village des alentours. En raison du manque de prêtres, la messe dominicale a en effet rarement lieu dans son village et chaque dimanche, tous les catholiques pratiquants du secteur se retrouvent dans un seul lieu de culte. Nous étions dans les moments les plus critiques de la canicule qui toucha la France cet été 2003. En milieu rural, la canicule est synonyme de destruction des récoltes et pour beaucoup d'habitants de ces villages du Haut-Doubs, elle était vécue de manière particulièrement dramatique. Ma tante, agricultrice à la retraite, savait ce que signifiait cette sécheresse aggravée pour les agriculteurs du secteur. Quand je suis entré dans la cuisine, aucun des autres invités n'était encore arrivé. Nous étions seuls tous les deux, ma tante et moi. Elle me déclara alors aussitôt : « *Ce matin, à la messe à Vanclans, on a prié pour le retour de la pluie!* » Puis, sans attendre ma réaction, elle éclata de rire et ajouta :

« Non, quand même, ils n'ont pas juste demandé la pluie. C'était pour la prière universelle. Ils ont dit : "Seigneur, la belle nature se

dégrade, seule la pluie peut rétablir cela. Ne laisse pas la nature comme ça !” On a pas juste demandé la pluie.»

J’ai ri de manière complice à cette déclaration. Si ma tante s’était mise à rire, c’est parce que prier pour la pluie évoquait sans aucun doute en elle tout l’imaginaire véhiculé sur les Indiens d’Amérique dansant pour faire tomber l’eau bienfaitrice. À l’évidence, ma tante avait souhaité marquer sa distanciation vis-à-vis de pratiques qu’elle considérait comme superstitieuses et infantiles. Mais si elle me raconta cela à moi et pas à ceux qui arrivèrent plus tard, c’est parce qu’elle savait que je m’intéressais au catholicisme contemporain dans mes recherches. Son souci de tout de suite préciser les choses (« *quand même, ils n’ont pas juste demandé la pluie* ») visait à maintenir la pratique catholique du côté de la modernité. Pourtant, en me remémorant cette scène, l’incertitude inhérente à son discours ne m’échappe pas. Ils ont prié pour la pluie, mais ils n’ont pas juste prié pour la pluie. C’est drôle mais, en même temps, c’est très sérieux. Le faire ne fera pas tomber mécaniquement la pluie et pourtant, c’est important de l’énoncer. Le recours à une formule indirecte (« Dieu, ne laisse pas la nature se dégrader » plutôt que « Dieu, fais tomber la pluie ») semble ainsi nécessaire pour que l’énoncé puisse être formulé publiquement sans entrer en contradiction avec les transformations contemporaines du catholicisme.

En consignait dans mon journal cet échange avec ma tante, les entretiens collectifs réalisés chez Marie-Cécile me sont tout de suite revenus en mémoire, en particulier la permanence des éclats de rire et des sourires complices à chaque fois qu’un de mes interlocuteurs abordait le thème des guérisons miraculeuses et des expériences spirituelles sur les sanctuaires de Lourdes. Collectivement, les pèlerins semblent en effet ne pas pouvoir évoquer ces questions qui leur sont chères sans en parallèle rire de leurs propres déclarations. Comme s’il convenait en somme de dire « oui, j’y crois » et en même temps « mais je n’y crois pas comme vous semblez croire que j’y crois ». Lors de ces entretiens collectifs, les affirmations sont systématiquement nuancées : « *peut-être qu’il y a quelque chose* », « *j’y crois quand même* », « *je ne sais pas mais c’est important pour moi* », « *non, ce n’est pas ça, mais je crois qu’il y a*

quand même quelque chose là-bas». Or, je ne peux que constater que cette omniprésence de la nuance et du rire, participant d'une volonté de justification, devient alors totalement absente dès que commence le pèlerinage. Au cœur des sanctuaires, les pèlerins ne semblent guère s'attacher à savoir si oui ou non ils y croient vraiment. La seule chose qui leur importe, c'est de «faire leur pèlerinage» correctement, en suivant méthodiquement le programme tout en préservant leur état de santé pour éviter d'être contraints de garder la chambre. Riche en situations, le pèlerinage est aussi une épreuve physiquement et émotionnellement épuisante. Chacun doit savoir en maîtriser la durée afin de profiter au mieux des divers dispositifs déployés. Le moment du bilan suivra, en son temps, inévitablement. Que croyances et pratiques se marient dans une parfaite harmonie ne préoccupe guère ces pèlerins de Lourdes. Il n'y a bien que cet athée d'ethnologue pour croire qu'ils croient dur comme fer à ce qu'ils énoncent lorsqu'ils s'investissent dans le rite. Quand il interroge ses informateurs sur leurs croyances et leur vécu, l'enquêteur se trouve donc bien confronté à cette réalité qui se partage collectivement sans nécessairement s'objectiver dans un discours formel; ce que Jeanne Favret-Saada désigne comme «la borne de l'informulable» (1997, p. 46).

Se libérer du « croire »

Si les pèlerins sont aussi prudents, nuancés et ironiques pendant les entretiens, c'est qu'ils s'attachent à ne pas passer pour des imbéciles aux yeux des autres (c'est-à-dire ceux qui ne connaissent pas l'expérience du pèlerinage) en leur laissant penser qu'ils croient aveuglément que Lourdes est une cure thérapeutique qui défie les lois de la nature. Si en revanche, ils n'éprouvent plus aucun besoin d'évoquer systématiquement ce qu'ils croient vraiment durant le pèlerinage, c'est bien que cette dimension est tout à fait secondaire et que, pour eux, pratiquer les rites ne suppose pas nécessairement de croire aveuglément en leur efficacité, comme on croit en l'aspirine ou en l'homéopathie. La question de la croyance peut vite alors devenir un piège pour la

pensée, si l'on reste attaché à considérer que ceux qui pratiquent croient beaucoup et que ceux qui ne pratiquent plus croient moins.

Dans les années 1950, les sociologues associaient systématiquement les observances religieuses à la croyance, comme si le taux de pratique constituait un indice du degré de conviction. Ils comprendront bien plus tard (certains d'entre eux tout du moins) que la perte de crédibilité des institutions et de leurs énoncés n'allait pas nécessairement de pair avec la fin de la religion. Comme l'a écrit avec tant de justesse Yves Lambert en 2001, en même temps que les croyants se sécularisent, les non-croyants se spiritualisent. C'est donc de ce piège qu'il faut que je parvienne à sortir, en suivant les conseils de la spécialiste du chamanisme sibérien – Roberte Hamayon – qui, lors de notre première rencontre le 15 mai 2003, m'encouragea à me libérer des dimensions binaires du croire occidental²⁴. Croire ou ne pas croire, telle n'est pas la question. Je cherche à dérouler le fil conducteur d'une pensée qui me fait voyager dans l'espace et dans le temps. Paul Veyne, dans un célèbre ouvrage, démontrait que les Grecs n'ont jamais cru dans les dieux-héros de leurs mythes de la même manière que les chrétiens croient en Dieu et que nous aurions tort de plaquer sur l'Antiquité grecque la notion occidentale de « croyance » fortement structurée autour de la « foi » (Veyne, 1983). Sur ce thème, impossible d'ignorer *Le cru et le su* de Jean Pouillon, un ouvrage d'une grande érudition sur la notion de « croyance ». L'auteur y évoque de nombreuses langues dont le verbe « croire » est totalement absent du lexique (donc intraduisible), ce qui laisse à nouveau supposer qu'il existe bien des temps et des lieux où « croire » ne veut rien dire (POUILLON, 1993). Socio-anthropologue africaniste spécialiste des pentecôtismes, André Mary connaît bien cette réalité, lui qui justement travaille sur des mouvements protestants évangéliques fondamentalistes et missionnaires tentant d'imposer une conception chrétienne de la foi dans des univers africains où cette idée ne va pas de soi. Il écrit d'ailleurs que « l'alternative du croire ou du ne pas croire, d'être ou de ne pas être croyant, qui structure les

²⁴ L'article de Roberte Hamayon sur la dualité du croire occidental est sur ce point une lecture essentielle (HAMAYON, 2005).

religions de la foi n'a [...] [dans certaines régions d'Afrique] aucun sens» (MARY, 1997, p. 162). La revue *Cosmopolitiques* a publié en 2004 un numéro sur le thème: «Faut-il croire?». Un des auteurs, Dominique Boullier, cite les travaux d'Octave Mannoni évoquant l'histoire d'un enfant qui découvre un jour que ce qu'il croyait être des esprits sauvages faisant brusquement irruption durant les cultes sont en réalité ses propres oncles qui portent des masques pour accomplir le rite. Dominique Boullier défend ainsi l'idée qu'ici comme ailleurs, qu'aujourd'hui comme hier, l'initiation aux pratiques rituelles comme aux énoncés de croyance commence avec la sortie d'une croyance aveugle. C'est en effet en acceptant l'apparent paradoxe qui énonce en même temps que les dieux sont présents et que ce sont les hommes qui les rendent présents que l'enfant accède à la «croyance», c'est-à-dire accepte en somme de s'engager dans une action dont il n'est pas tout à fait dupe, mais à laquelle il demeure attaché. C'est la fameuse formule d'Octave Mannoni: «Je sais bien, mais quand même» (1963): je sais bien que ce sont mes oncles qui viennent de mettre des masques, mais quand même, je crois que les esprits sont mis en présence à travers ce rite.

Que pourraient dire les pèlerins? Je sais bien que l'eau de Lourdes n'a pas plus de vertus thérapeutiques que celle qui s'écoule du robinet de ma cuisine, mais quand même, je crois qu'elle m'ouvre un contact avec l'entité mariale en qui je peux placer ma confiance. Voilà donc un point commun entre les Grecs de l'Antiquité, les Africains animistes, les Indiens d'Amérique, les peuples chamaniques sibériens et les pèlerins catholiques du début du XXI^e siècle. Tous sont attachés à des mythes, des énoncés de croyance et des pratiques rituelles de mise en présence des entités invisibles pour agir sur le quotidien ou influencer l'avenir, mais aucun d'eux ne croit dur comme fer à ce qu'il énonce et met en pratique. Tous font preuve de réflexivité vis-à-vis de leur religiosité et tous savent que communiquer avec l'autre monde n'est pas aussi simple et aussi automatique que les pratiques rituelles ne le laissent supposer. Bref, ils y croient et en même temps ils n'y croient pas, ils disent qu'ils y croient et dans le même temps ils disent qu'ils ne sont pas tout à fait dupes. L'incertitude de l'énoncé de croyance

est constitutive de la religion elle-même. Comme le remarquait Albert Piette en 2003, cette dernière relève en somme d'un permanent « jeu de négations ». Après tout, pour que tout reste possible et que l'espoir demeure, il faut bien que Dieu soit inaccessible, informulable, indescriptible, insaisissable. Si l'on fixe de manière trop rigide les caractéristiques du divin, les conditions du contact et les possibilités de son irruption, les expérimentations risquent d'ébranler le système. Comme le disaient si bien Roger Bastide (en 1975) ou Jack Goody (en 1986), l'histoire des religions du livre est une perpétuelle tension entre l'énoncé-texte qui fixe une fois pour toutes les conditions du contact avec l'invisible et l'irruption sauvage des paroles mystiques qui font périodiquement éclater le carcan des dogmes établis. Le chercheur doit donc privilégier une approche situationniste, c'est-à-dire prendre en compte le fait que quand quelqu'un énonce un « je crois », il le fait à un moment donné, dans un lieu donné et face à un ensemble précis d'interlocuteurs. Croire est donc moins un état mental qu'un acte de communication qu'il convient de contextualiser²⁵.

Jean-Pierre Olivier de Sardan avait raison d'écrire en 1988 que les ethnologues devraient une fois pour toutes arrêter de jouer à croire aux croyances des autres. On m'a appris que l'agnosticisme méthodologique était un des principes de base des recherches en sciences religieuses. J'ai d'abord compris cette notion comme le fait de mettre ses convictions personnelles de côté (que l'on soit athée ou croyant) pour pouvoir prétendre faire œuvre de science. Mais cette empathique neutralité n'est pas suffisante, il faut aller plus loin. Le véritable agnosticisme méthodologique, ce n'est pas mettre de côté ses propres convictions pour analyser celles des autres, c'est d'abord et avant tout arrêter de croire aux croyances des autres ; ou plutôt se garder de croire que les autres croient aveuglément à ce qu'ils énoncent. Bruno Latour, dans son style inimitable, l'exprimait d'ailleurs si bien en 2004 :

« ... nous pervertissons aussi bien les sciences transformées en opinion, que les religions transformées en gnose. D'où ce

²⁵ J'ai publié en 2018 un article méthodologique reprenant l'ensemble de ces réflexions (AMIOTTE-SUCHET, 2018).

monstre que l'on invoque lorsque l'on pose la question rituelle "Croyez-vous en Dieu?", comme s'il s'agissait d'une formule de même farine que "Croyez-vous au réchauffement global?" [...] Pour parler un peu sérieusement de religion, il faut être agnostique, au sens étymologique de ce mot, c'est-à-dire en se gardant de croire à la croyance.» (LATOUR, 2004, p. 51)

Comme le disait Jean Pouillon, il n'y a bien que l'incroyant pour croire que le croyant croit!

Le fantôme de Levier

Qu'en est-il alors des enfants lorsqu'ils attendent avec impatience la venue du père Noël? Est-ce qu'ils y croient aveuglément? Passent-ils brutalement de la croyance à la découverte de l'arnaque? Comment analyser cette période si particulière durant laquelle les enfants commencent à ne plus croire au père Noël tout en voulant y croire encore, ce moment d'ambivalence et d'entre-deux où ils ne sont plus tout à fait dupes de l'énoncé, mais restent attachés au plaisir de l'énonciation? Je me souviens de cette histoire qui m'était arrivée en 1999, alors que j'étais directeur adjoint dans une colonie de vacances du village de Levier (Doubs). Un soir de tempête et d'orage, une histoire de fantôme s'était répandue dans le dortoir comme une traînée de poudre jusqu'à contraindre les animateurs à prendre des sanctions avant de remplir les couloirs de bougies pour veiller les enfants apeurés. Pour beaucoup d'adultes, toute cette affaire ne fut qu'une histoire idiote d'affabulateurs et d'enfants peureux, vite reléguée dans l'analyse facile de la crédulité de l'enfance. Pourtant, le conflit entre les adultes et les enfants fut tel qu'il bouleversa plusieurs jours notre petit monde. Comme je l'avais consigné à l'époque dans un travail universitaire, cette histoire constituait une illustration exemplaire des modalités de fonctionnement de la religion: on pouvait à mon sens y entrevoir le levier fondamental de l'exercice de la croyance en observant certains de ces enfants qui, à un moment précis et pendant un très court moment, jouaient à croire à la croyance avant de s'engager trop pleinement dans

le jeu pour imaginer revenir en arrière. Quand j'avais convoqué les « meneurs » de cet épisode le lendemain matin pour les sanctionner, j'avais alors été extrêmement surpris par la précision de leurs témoignages sur ce spectre et par le sincère sentiment d'injustice qu'ils clamaient dans mon bureau, alors même que je les avais vus la veille au soir, amusés par la tournure des événements, jouer à surenchérir pour effrayer les plus petits. À quel moment étaient-ils sincères ? À quel moment avaient-ils « basculé » dans la croyance ? Cette recherche du moment de la sincérité a-t-elle un sens ? Ont-ils pu y croire et ne pas y croire dans le même temps ? Nous sommes bien souvent prisonniers de ces termes trop rigides. Nous ne parvenons pas à dire. Il nous manque des mots pour décrire ce qui est *en train de se croire*. Je saurais dire comment les enfants étaient avant. Je saurais dire comment les enfants étaient après. Mais je ne peux pas qualifier ce qui s'est déroulé sur le moment. C'est pourtant bien là, lors de cet événement, que les choses ont basculé et que notre « monde » a changé²⁶. C'est pourtant bien à cet instant que les actes des adultes et des enfants ont eu lieu – ou plutôt se sont accomplis – pour faire bifurquer irrémédiablement leurs relations, réajuster les niveaux de confiance, redistribuer le système d'autorité et réorienter partiellement toute l'histoire de notre colonie. Que s'est-il vraiment passé dans la tête de ces enfants à ce moment précis ? Ils y ont cru ? Ils ont fait semblant d'y croire ? Ils se sont laissés prendre au jeu de leurs mensonges ? Ils ont été les acteurs de leur propre duperie ? Une fois encore, je ne parviens pas à trouver les mots pour qualifier une attitude pourtant si ordinaire.

²⁶ Je reprendrai et analyserai en détail le récit de cette expérience en 2019, dans un ouvrage portant sur l'(im)prévisibilité des événements (AMIOTTE-SUCHET, 2019).

Chapitre 9

Les histoires de Lourdes

Les lectures de Myriam

J'ai fait la connaissance de Myriam et de sa sœur Micheline lors du premier entretien collectif chez Marie-Cécile (le 4 octobre 2001). Elles participent toutes les deux au pèlerinage de l'*Hospitalité* en tant que malades. Myriam pourrait sans difficulté faire partie des simples pèlerins, mais elle tient à venir en pèlerinage avec l'*Hospitalité* pour accompagner sa sœur aînée Micheline, malentendante et physiquement très dépendante. Les deux sœurs vont en pèlerinage à Lourdes ensemble depuis plusieurs années. Lors des premiers entretiens que j'ai eus avec elles, elles sont revenues longuement sur les raisons de leur participation à l'aventure pèlerine, évoquant les douleurs d'épouse ou de mère de famille qu'elles portent sur les épaules et le profond sentiment de mieux-être qu'elles ressentent quand elles sont «chez Notre-Dame». Atteintes toutes les deux d'incontinence, elles constataient avec surprise que ce gênant dérèglement physiologique les quittait chaque année le temps du pèlerinage. Si Myriam pensait «*qu'il faudra encore que l'on fasse quelques voyages à Lourdes pour arriver au bout*» de l'alcoolisme de son fils, Micheline avait chaque année à cœur de remercier la Vierge Marie pour lui avoir épargné d'avoir à

quitter son lieu de vie en détournant les projets immobiliers de la fille de Myriam qui envisageait de racheter la maison familiale. Même si Micheline avait chaque fois bien des difficultés à comprendre mes questions, elle s'exprimait sans retenue et semblait retrouver durant ces entretiens sociologiques une occasion de communication unique et si rare pour les personnes atteintes de son handicap auditif.

Lors de notre seconde rencontre (29 juin 2002), Myriam a eu l'idée d'apporter avec elle des ouvrages de sa bibliothèque. Elle m'a confié sans hésitation des documents: des anciens articles de la revue *Recherches sur Lourdes hier et aujourd'hui*²⁷, un ouvrage collectif illustré dirigé par Louis Ricaud et Pierre-Marie Théas (respectivement recteur des sanctuaires et évêque de Tarbes et de Lourdes à l'époque), datant de 1948, et un ouvrage court et illustré de l'histoire de Lourdes signé par Joseph Bordes (1990) qu'elle m'a dit «avoir beaucoup aimé». C'est la seconde fois que je rencontre cet ouvrage de Bordes chez un pèlerin de Lourdes. Intitulé *Lourdes. Sur les pas de Bernadette*, le livre se présente comme un petit ouvrage de vulgarisation illustré de nombreuses photographies et dessins, retraçant les événements de l'année 1858. En le parcourant, je ne peux qu'être amusé par la simplification et l'idéalisation de la vie de Bernadette Soubirous opérée par l'auteur. Tous les «ingrédients» sont réunis dans les quelques pages de cet ouvrage catholique hagiographique. Comme dans les manuels de pèlerins francs-comtois, les événements de l'année 1858 y sont mis en scène de telle manière que plus rien ou presque ne subsiste de la lente et procédurière hésitation des autorités religieuses de l'époque qui, alliées déterminantes par la suite, furent tout de même au départ les principales adversaires de Bernadette Soubirous dans son combat pour faire reconnaître l'authenticité de son expérience mystique. L'ouvrage n'est pas vraiment mensonger. Il prend pied sur une certaine réalité: la pauvreté de la famille Soubirous, l'absence d'une identification claire du statut de l'apparition par Bernadette, les menaces de sanctions des autorités politiques envers la jeune fille, la présence croissante des

²⁷ La revue *Recherches sur Lourdes hier et aujourd'hui* a été fondée en 1961 par le chanoine René Laurentin pour prendre la suite des anciennes *Annales de Notre-Dame de Lourdes* (éditées entre 1868 et 1944).

paroissiens à la grotte, les messages de l'apparition, etc. Mais il opère le tri, comme tant d'autres ouvrages avant lui, dans l'ensemble des informations disponibles pour en écarter certaines et en survaloriser d'autres²⁸. C'est un exercice de réarrangement de la vérité, de réaménagement de l'histoire, de manière à reconstruire une fiction susceptible de servir la cause des sanctuaires et donc de confirmer chaque fois la validité du Mandement reconnaissant l'authenticité des apparitions prononcé par l'évêque de Tarbes, Monseigneur Laurence, le 18 janvier 1862.

Mémoire du mérite

Si un ouvrage comme celui de Joseph Bordes n'a sans doute pas grande valeur du point de vue historique, il est d'une grande richesse pour l'ethnologue. Non pas parce qu'il fournit des informations *vraies* sur ce qui s'est *vraiment* passé, mais parce qu'il fournit l'exemple d'un discours officiel en circulation sur ce que l'on s'attache à *dire* qu'il s'est vraiment passé. La distinction est ici d'importance, car l'ethnologue n'est pas un historien. C'est au présent qu'il s'intéresse et pour comprendre les pratiques pèlerines du *xxi*^e siècle (ou toutes autres pratiques sociales contemporaines), il a tout autant besoin de la mémoire que de l'histoire. Si un historien interroge un pèlerin octogénaire sur ses souvenirs de pèlerins des années 1940-1950, il ne gardera de ce discours sur le passé que les informations pratiques qu'il pourra vérifier. Tout ce qui concerne l'ambiance et l'état d'esprit de l'époque sera analysé avec prudence, car l'historien considérera avec raison ces discours comme des reconstructions du passé fondées sur un imaginaire du présent. Or, c'est justement cet imaginaire présent du passé qui passionne l'ethnologue, car c'est précisément quand il

²⁸ En s'appuyant sur les sources existantes, l'excellent ouvrage historique de Ruth Harris (2001) montre par exemple avec rigueur que les premiers témoignages de Bernadette Soubirous décrivent un personnage d'âge et d'apparence bien différent de la Vierge immaculée, plus proche des petites fées de l'univers mythologique pyrénéen de l'époque.

demande à ses informateurs de lui raconter le passé qu'émergent en miroir avec le plus d'évidence les conceptions présentes du pèlerinage qu'ils cherchent à défendre et à mettre en pratique. D'où l'intérêt de discours comme ceux de Colette, en mars 2000, lorsqu'elle me décrit les conditions de transport et d'hébergement des malades durant les pèlerinages des années 1950 :

« Alors dans ce temps-là, le voyage durait dix-huit heures. On n'avait pas de wagon ambulance, les grands malades on les passait par les fenêtres des wagons, sur des brancards. Et puis il y avait une toilette dans le train, une messe dans le train, trois repas dans le train, une nuit. On partait un soir [...], mais je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que c'était dix-huit heures de voyage pour les malades en ce temps-là ! On avait beaucoup de scléroses en plaques, on avait un wagon entier de scléroses en plaques. C'était héroïque [...] dans ce temps-là ! On avait pratiquement des morts tous les ans ! On emmenait des malades mourants, maintenant c'est quand même plus rare. » (Colette)

Qu'importe de savoir si effectivement les conditions de transport étaient aussi infernales que Colette veut bien le dire. D'une part, cette dimension infernale (devenant plutôt héroïque dans son récit) ne peut être perçue qu'à partir du confort des conditions de transport contemporaines. En effet, on peut penser que les accompagnateurs de malades du milieu du xx^e siècle étaient sans aucun doute déjà extrêmement satisfaits de la rapidité avec laquelle ils pouvaient traverser la France. D'autre part, le discours de Colette, si on le relie avec le ton général de l'entretien, participe d'une nostalgie du passé visant d'abord à critiquer la recherche de confort des pèlerins d'aujourd'hui, qui seraient de fait moins méritants que leurs prédécesseurs. L'évocation des souvenirs est un exercice de réarrangement de la mémoire visant généralement à porter nos idéologies du présent. J'avais déjà largement entraperçu ce principe lorsque je m'étais intéressé aux récits de conversion dans les Églises évangéliques (AMIOTTE-SUCHET, 1999), en empruntant à l'ethnologue Élisabeth Claverie l'heureuse notion de « travail biographique » (CLAVÉRIE, 1993). Mais mon meilleur souvenir

reste sans aucun doute un entretien mené en 2001 avec Marcelline, une agricultrice retraitée d'un petit village du Jura français, lors d'une enquête ethnographique sur l'habitat « traditionnel » de cette région²⁹. La vieille dame me régalaît déjà depuis plusieurs dizaines de minutes avec sa vision dégénéréscente de « la modernité » quand elle se mit à me raconter son enfance. Voyant mon intérêt pour ses propos, elle courut chercher une ancienne paire de chaussures en cuir à semelle de bois, comme on n'en voit plus que dans les musées d'objets, et déclara :

« C'était du vrai cuir, il est un peu raide. Quand c'était percé derrière, ils raccommodaient. Alors le père chez nous, il raccommodait le soulier à l'arrière, alors je vous assure, les coutures faisaient des plaies dans le talon, alors là on souffrait, alors ça c'est typique. Mais en 40 on mettait encore ça pour aller à l'école [hésitation], mais je vous assure que les gamins étaient très bien là-dedans, ils avaient le pied au chaud, mais on s'habitue. »

C'est ce temps d'hésitation qui est ici le plus intéressant. Marcelline s'était investie dans son récit, heureuse d'apprendre à l'insouciant et amnésique jeunesse d'aujourd'hui ce que fut « le bon vieux temps » révolu. Mais elle s'était engagée trop loin. Prise dans son récit, elle en avait oublié son intention première (défendre le passé) et s'était mise subitement à évoquer l'inconfort de la chaussure de cuir. Oups ! Reprends-toi Marcelline ! Le bon vieux temps doit avoir du bon ! Vas-y, relance ta machine narrative sur le plaisir des choses simples et la capacité que vous auriez eue (et que les jeunes d'aujourd'hui auraient perdue) de trouver le bonheur, quelles que soient les conditions de vie. Allez vas-y, tant pis pour la contradiction : *« mais je vous assure que les gamins étaient bien là-dedans, ils avaient le pied au chaud. »*³⁰ C'est un peu la même chose avec Colette, pour qui il n'y a pas de bon

²⁹ Cette enquête, financée par le *Syndicat Mixte du Musée de Plein Air des maisons comtoises* de Nancray et la *Direction Régionale des Affaires culturelles* de Franche-Comté, a donné lieu à un rapport (AMIOTTE-SUCHET et FLOUX, 2001).

³⁰ J'ai repris cet échange avec Marcelline et développé ces réflexions sur le travail biographique dans une publication portant sur la (re)construction narrative des récits de conversion (AMIOTTE-SUCHET, 2017).

pèlerinage sans souffrance. L'épreuve est pour elle constitutive de la démarche pèlerine, constitutive même du plaisir que l'on peut prendre sur les sanctuaires. Le pèlerinage ne peut faire sens s'il n'a pas une dimension d'épreuve. Si elle ne prône pas pour autant le retour aux conditions de transport et d'hébergement des pèlerins du milieu du xx^e siècle, Colette va néanmoins insister durant l'entretien sur le fait que cette dimension d'épreuve participait d'une piété exigeante qu'on ne retrouve pas systématiquement dans les pèlerinages d'aujourd'hui. C'est cette même nostalgie d'une piété passée plus rigoureuse et profonde qui structurait le point de vue de l'abbé Jean Thiébaud, l'ancien aumônier de l'*Hospitalité*, qu'il m'a livré lors d'un entretien le 25 septembre 2001, quelques jours avant son décès accidentel :

«... mais sur le plan de l'esprit qu'on avait il y a cinquante ans, il est certain qu'il y avait un esprit de prières et de recueillement qui s'est dégradé parce que Lourdes est devenu en même temps un lieu international de touristes pieux. Il y a de plus en plus de gens qui vont à Lourdes en voiture au lieu d'y aller par les trains de pèlerinage. [...] Il est certain qu'il y a cinquante ans, il y avait peut-être moins de monde, mais il y avait beaucoup plus de recueillement. Il y avait des gens à la grotte toute la nuit en été, des gens faisant leur chemin de croix. On sentait un esprit de pénitence, un sérieux à faire un pèlerinage, que je crois, que je souhaite! Moi, j'ai fait ce que j'ai pu pour dire: "Faites attention, ce n'est pas en multipliant les chansons à la manière des chanteurs chrétiens d'aujourd'hui, des chansonnettes religieuses!" Moi, je dis que cela enlève la piété, et c'est dommage. Le Lourdes traditionnel était plus sérieux, même s'il était moins festif. Il n'y avait pas de trompettes, on chantait avec les cantiques qui sont dans le manuel. Maintenant on ne s'en occupe plus, on fait chanter n'importe quel truc parce que c'est sur un disque! [...] Autrefois, quand on emmenait les malades depuis l'hôpital jusqu'à la grotte, on priait avec le malade, on avait toujours le chapelet à la main. Le brancardier commençait la prière, le malade répondait. Toute la journée était encadrée de prières et puis maintenant, ça s'est perdu! "Priez avec votre malade!" On a eu beau le dire cent fois, ça s'est perdu!»

L'aspect méritoire du pèlerinage est ici manifeste. Chez ce vieux prêtre comme chez Colette, un pèlerinage réussi doit comporter au moins quelques épreuves, un minimum de souffrance pour mériter la bienveillance mariale. Le plaisir et le confort apparaissent bien souvent dans les discours comme inconciliables avec «l'esprit du pèlerinage». Dans cette idéologie pèlerine, le mérite se mesure à l'effort réalisé et au niveau de souffrance enduré, comme l'illustre d'ailleurs l'histoire imaginaire de «la pauvre Bernadette». Il est difficile de ne pas repérer en filigrane une critique de la société contemporaine, société de la consommation et du loisir, généralement décrite par les pèlerins comme le théâtre de pertes de valeurs et de repères sur fond de déchristianisation. Pour autant, comme c'est souvent le cas dans ce type de situation, ceux qui portent ces discours nostalgiques sur la «bienheureuse simplicité» des époques perdues défendent généralement bec et ongles leurs acquis si jamais ces derniers se trouvent menacés. Si un jour, un jeune aumônier conservateur voulait pousser jusqu'au bout le discours de l'abbé Thiébaud en réinstaurant les modalités pèlerines du milieu du xx^e siècle, il se heurterait à une levée de boucliers de l'association tout entière, même des dévots les plus assidus. En effet, quoi qu'en disent les uns et les autres, les manières de croire ont changé, l'autorité du prêtre ne repose plus sur une infaillible légitimité institutionnelle. Comme le montrent les travaux sociologiques sur le catholicisme contemporain, le prêtre de paroisse n'est aujourd'hui qu'un médiateur pour qui l'absence de qualités pédagogiques et de démarche participative peut être fatale³¹. Imaginons un instant que lors d'une assemblée générale de l'association, l'aumônier déclare, sans plus de forme, qu'il vient de décider que désormais les brancardiers devront réciter le chapelet avec le malade plutôt que de plaisanter avec lui en discutant de la pluie et du beau temps entre deux cérémonies. Imaginons qu'il réinstalle les longues séances d'agenouillement, la récitation collective du *pater noster* et qu'il décide de remplacer les prières en salle du soir, si appréciée par les malades, par de longues séances de récitation collective. À l'évidence, ce serait une hémorragie

³¹ Sur ce point, le travail ethnographique d'Albert Piette (1999) est une lecture incontournable.

sans précédent au sein de l'association, doublée d'une confrontation entre autorité laïque et autorité religieuse, dans une association qui, depuis 1969, a remis en cause l'autorité unanime de l'évêque pour désigner son président en la remplaçant par le vote des membres lors de l'assemblée générale. Il est ainsi toujours passionnant pour moi d'écouter les pèlerins valoriser l'aspect méritoire du pèlerinage alors que dans le même temps, ils réclament et recherchent confort et assouplissement des observances religieuses, dès qu'une occasion se présente.

Mise en sens théologique

Les histoires de Lourdes n'ont pas toutes besoin d'une caution scientifique. Elles sont d'abord parties prenantes de la production théologique qui s'opère sur le site. Ce sont des hagiographies, à partir desquelles les auteurs proposent un sens à l'histoire de Bernadette, un sens qui peut changer en fonction du contexte social. Réécrites à intervalles réguliers, pour insister plus fortement sur tel ou tel aspect du cycle des apparitions de 1858, ces histoires font écho aux débats de société du moment et accompagnent les évolutions de l'Église. On insiste sur la pauvreté et la simplicité de Bernadette, on évoque avec quelle insistance elle retournait voir les prêtres pour les convaincre, on décrit les expressions de son visage lors des apparitions, on comptabilise les affluences successives à la grotte et on valorise les attitudes de Bernadette les plus conformes à l'orthopraxie catholique : récitation du chapelet, procession, utilisation d'une bougie pendant la prière. Les histoires de Lourdes qui se multiplient cherchent toujours à donner une signification évangélique aux paroles, faits et gestes de la voyante, comme si rien ne pouvait avoir été dit et fait au hasard. Ce sont des opérations de mise en sens théologique qui n'hésitent pas à exclure certains faits dérangeants, comme cette neuvième apparition (le 25 février 1858), quand la Vierge aurait demandé à Bernadette Soubirous de manger de l'herbe et de se laver le visage avec l'eau boueuse de la source. Il y aurait beaucoup à dire des efforts

théologiques visant à rendre harmonieux l'ensemble des éléments qui jalonnent le déroulement des pèlerinages. Le rocher des apparitions prend ainsi le statut du roc solide et stable évoquant l'apôtre Pierre tel qu'il apparaissait aux yeux du Christ qui souhaitait fonder son Église sur lui. L'Église saura ainsi voir dans ce rocher le Christ sur lequel la Vierge a pris appui pour s'adresser aux pécheurs. L'eau de la grotte subira la même mise en sens théologique pour devenir l'eau purificatrice évoquant la fluidité apaisante de la parole de Dieu dont il convient de s'abreuver. Mais la mise en sens théologique n'est pas toujours aisée. En effet, si les fidèles sont encouragés par l'Église à s'abreuver à la source, nul ne se rend dans le pré pour y consommer l'herbe qui pousse! Les histoires de Lourdes cherchent à déceler une certaine harmonie dans l'attitude de Bernadette afin d'y traduire un message évangélique. Elles trient dans l'ensemble des éléments disponibles pour mettre en avant les plus exploitables et écarter les plus dérangeants. La consommation de l'eau avait une résonance symbolique plus facilement exploitable (ressourcement spirituel) que celle de l'herbe. La source a ainsi été canalisée pour les pèlerins alors que les pelouses n'ont été entretenues que pour valoriser la beauté du site.

III. EXPÉRIMENTER

Chapitre 10

Le rocher rassurant

La grotte au centre du dispositif

Lorsque l'on consulte le plan de Lourdes sur une brochure ou sur le site internet des sanctuaires, la première chose qui saute immédiatement aux yeux, c'est la taille dérisoire de la grotte de Massabielle dans cette « cité mariale » et la concentration des efforts architecturaux portés sur le rocher lui-même, comme si on avait voulu l'absorber tout entier dans le ventre béant des basiliques.

Lors des 13^e, 14^e et 15^e apparitions, en mars 1858, Bernadette Soubirous rapporta que la Dame de Massabielle lui avait chaque fois transmis le même message: « *Allez dire aux prêtres qu'on vienne ici en procession et qu'on y bâtitse une chapelle.* » Mais rien ne fut entrepris tant que l'institution catholique ne se fut pas prononcée sur l'authenticité des événements. À part l'installation d'un bassin de zinc en 1858 destiné à recueillir l'eau de la source mise au jour par Bernadette le 25 février (9^e apparition), aucune infrastructure n'est installée avant l'année 1862, date à laquelle Monseigneur Laurence, évêque de Tarbes, prononce le Mandement reconnaissant l'authenticité des apparitions.

« Nous jugeons que l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, a réellement apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858 et les jours suivants,



Fig. 6: Les sanctuaires de Lourdes en mai 2009.

au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de Massabielle, près de la ville de Lourdes; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire certaine.» (Déclaration de Monseigneur Laurence, le 18 janvier 1862)

Avant 1862, il est donc plus juste de parler de dévotion pèlerine que de pèlerinage. Formellement, c'est le 4 avril 1864, lors de la première procession officielle en présence de l'évêque de Tarbes, que peut véritablement commencer l'histoire des grands pèlerinages paroissiaux. Ce jour-là, devant 20 000 fidèles, Monseigneur Laurence bénit la statue du sculpteur Fabisch représentant l'Immaculée Conception (telle que décrite par Bernadette au sculpteur), geste

symbolique par excellence inscrivant dès lors la dévotion à Notre-Dame de Lourdes dans l'orthopraxie catholique et authentifiant l'ensemble du témoignage de la jeune fille. La Vierge Marie voulait seulement une chapelle. Elle n'avait sans doute pas pris conscience de l'ampleur que prendraient les lieux d'apparition mariale au XIX^e siècle. Le premier bâtiment construit sur le site est une crypte (1862-1866), sur le rocher à la verticale de la grotte. Mais l'édifice ne compte alors que 120 places. Les aménagements ferroviaires qui vont relier Lourdes à Bayonne en 1867 puis à Toulouse en 1868 (suivront Paris et Bordeaux) accentuent brusquement l'affluence des pèlerins sur le lieu. Plus l'Église construira des édifices sur le site, plus le nombre de pèlerins poursuivra sa croissance. La basilique supérieure puis la basilique inférieure ne parviendront ni l'une ni l'autre à absorber le flot des pèlerins. Le 6 octobre 1972, 50 000 pèlerins se bousculent sur le site pour le premier pèlerinage national. De 1876 à 1884, la fréquentation annuelle du site passe de 71 000 à 213 000 pèlerins. Le développement infrastructurel des sanctuaires, autant que celui de la ville, va ainsi chercher continuellement à répondre à une demande croissante, accentuée par l'arrivée des premiers pèlerinages de malades en 1874, nécessitant des bâtiments adaptés. De multiples travaux seront ainsi réalisés, durant le XIX^e siècle, mais aussi dans le courant du XX^e et jusqu'à nos jours, avec notamment l'aménagement de l'esplanade, la construction d'une basilique souterraine (1958) ou celle du nouvel accueil des malades inauguré en 1997. L'ensemble des efforts architecturaux, soutenus par les dons des pèlerins et encouragés par la progressive qualification de Lourdes comme principal lieu de pèlerinage catholique dans le monde, visait (et vise toujours) le même objectif que sur tout autre site d'apparition mariale dont l'Église a reconnu l'authenticité : organiser et discipliner la dévotion mariale pour parvenir à la contrôler.

Répondant à l'appel de l'Immaculée Conception, des millions de personnes viennent ainsi chaque année entrer en contact physique avec le rocher des apparitions. Le défilé des pèlerins donne à la grotte de Massabielle des allures de site touristique. Les barrières métalliques et la longue corde qui parcourt toute la circonférence



Fig. 7: Plan des sanctuaires de Lourdes en 2001.

Dessin réalisé par l'auteur à partir d'une carte interactive affichée sur le site internet des sanctuaires.

de l'excavation, les gardiens en bretelles de cuir qui régulent les passages, les panneaux et les éclairages, l'aménagement visible de la source se déversant sur le rocher..., tout est là pour faciliter l'accès rapide des pèlerins à cette voûte mariale. Même pour moi, la grotte de Massabielle est un lieu de fascination. Je ne me lasse pas de profiter du moindre temps libre pour venir y flâner quelque temps, à l'affût d'un comportement inédit, d'une attitude priante nouvelle... J'aime regarder les pèlerins devant ce rocher. Quelque chose se joue pour eux ici. À quelques centaines de mètres, ils sont tout à coup plus ordinaires, adoptant des comportements plus touristiques. Mais devant la grotte, ils savent maîtriser leur attitude et s'isoler dans le silence ou la récitation du rosaire. Pour beaucoup, le voyage a été long et fatigant. La grotte est le point focal du

voyage, le but premier, le cœur de tout l'investissement pèlerin. Dès le deuxième jour, chacun espère trouver le temps de s'y rendre, seul ou avec d'autres, pour toucher enfin le rocher.

« Pour entrer dans la Grotte des Apparitions les pèlerins cheminent patiemment le long du rocher. Une fois parvenus dans ce lieu saint, les pèlerins prient, se recueillent devant la source, touchent les parois de la Grotte, par reconnaissance pour Marie, Mère de tous les hommes, et pour exprimer leur confiance en Dieu. "Le Seigneur est mon roc, ma forteresse et mon libérateur. Il est mon Dieu, le rocher où je me réfugie, mon bouclier, l'arme de ma victoire, ma citadelle" (Psaume 17). Toucher le rocher représente l'accolade de Dieu, solide comme le roc. »³²

Cette citation, affichée sur le site internet des sanctuaires de Notre-Dame de Lourdes, insiste sur la position centrale de la grotte au cœur du dispositif. C'est autour d'elle que tous les aménagements des sanctuaires s'étendent en cercles concentriques. Les efforts architecturaux développés pour faire tenir ensemble la crypte, la basilique supérieure et la basilique mineure rendent compte de cette nécessité d'accrocher l'Église (au sens propre comme au sens figuré) au rocher des apparitions. Lieu de recueillement privilégié, la grotte est une zone sacralisée à protéger des souillures. Je me suis fait interpellé à deux reprises par des pèlerins parce que je passais devant la grotte une cigarette à la main (sans pour autant franchir les barrières qui délimitent l'espace de la grotte), comme si cela constituait une sorte de blasphème, alors que les sanctuaires ne sont pourtant pas des espaces non-fumeurs³³. Un fidèle peut bien choisir de ne pas assister aux différents offices. Un malade peut bien demander de ne pas participer aux diverses processions. Un touriste peut bien passer plus de temps dans les boutiques à souvenirs de la ville que sur les sanctuaires. Mais nul ne pourrait imaginer quitter Lourdes sans être passé au moins

³² Sanctuaires Notre-Dame de Lourdes. Domaine de la Grotte/La Grotte de Massabielle. *Site internet des sanctuaires Notre-Dame de Lourdes*: www.lourdes-france.org/ [page consultée le 25 janvier 2005].

³³ Depuis mes enquêtes, les choses ont changé et certains espaces des sanctuaires sont désormais des zones non-fumeurs.

une fois le long du rocher des apparitions. Des dévots les plus assidus aux touristes les plus détachés, tous, par foi, fascination, curiosité ou amusement, prennent le temps d'aller toucher la roche et de voir la source qui s'en écoule. Tous les matins, dès 6 h, près d'une centaine de pèlerins sont déjà là, devant la grotte des apparitions, venus profiter d'un silence rare durant le reste de la journée pour se recueillir dans les premières lueurs de l'aube. Ce besoin d'un contact physique avec les éléments médiateurs (le rocher, l'eau) est caractéristique de la dévotion populaire sur les lieux de pèlerinage. Chez les pèlerins de Lourdes, la rencontre avec le divin ne saurait donc s'effectuer sans un contact spirituel par le biais d'un ou de plusieurs éléments physiques. Comme me le disait une pèlerine lors d'un entretien chez Marie-Cécile en novembre 2002 :

« C'est un passage important! Je touche le rocher, j'embrasse le rocher, c'est vraiment en communication avec la Vierge directement, c'est vraiment direct là! » (Annette)

« C'est vraiment direct là! » Voilà bien une expression riche de sens, laissant supposer que ce n'est pas le cas n'importe où et n'importe quand. Pour les pèlerins de Lourdes, le rocher demeure ce point central, là où a eu lieu l'événement, ce point focal d'où la grâce mariale a commencé de se répandre. Le contact physique est primordial, il est supposé permettre l'acquisition d'une force nouvelle. Lieu de l'apparition initiale, la grotte de Massabielle est bien évidemment perçue comme le lieu de la plus forte présence mariale et, en toute logique, le lieu par excellence de l'énonciation des prières. Même si la guérison miraculeuse demeure du domaine du possible, l'espoir d'une telle issue n'est pas la motivation prioritaire du malade comme du simple pèlerin. Il s'agit avant tout de confier, d'exprimer, de formuler des choses trop difficiles à formuler ailleurs, dans un contexte plus ordinaire.

« Quand on est à la grotte, c'est vraiment le passage intime avec la Vierge, on lui demande vraiment des choses intimes! » (Lucienne)

Dans la circonférence de la grotte, au pied de la statue de l'apparition, là où « il y a une atmosphère qui n'est pas comme ailleurs » me disait Marie-Cécile, se dessine donc l'espace privilégié des énonciations.

Passage solitaire à la grotte (Lourdes, 12 mai 2001)

Devant la grotte, une grande zone est délimitée par des barrières métalliques. C'est «l'espace grotte», c'est-à-dire l'espace au sein duquel il convient pour chacun de prier Notre-Dame de Lourdes. Au-delà des barrières, il est possible de discuter, de rire et d'en oublier le rocher. Mais au sein de cet espace, c'est la récitation du chapelet à voix basse et le recueillement silencieux qui sont attendus. De grands panneaux marquent d'ailleurs l'entrée de «l'espace grotte» pour rappeler à chacun que le silence y est de rigueur. Une longue barrière parallèle à la grotte sépare deux zones: la grotte proprement dite et la zone de prières. Le passage à la grotte se déroule donc généralement en deux temps: d'abord le pèlerin parcourt l'intérieur de la grotte et ensuite il gagne la zone de prières pour confier ses messages à la Vierge (ces deux étapes pouvant être inversées).

J'ai choisi de profiter de mon temps libre pour suivre le chemin des pèlerins. Je me rends donc seul à la grotte, muni de mon appareil photo et de mon dictaphone. Je me mêle aux pèlerins faisant la queue pour atteindre l'espace de la grotte. Il n'y a ici ni prêtres ni animateurs. Tout se déroule machinalement, en silence. Nul ne semble avoir besoin qu'on lui explique ce qu'il convient de faire. Il suffit de passer là, puis de repartir. Le reste se joue en chacun et presque rien n'en est publiquement exprimé. Dans la queue qui nous rapproche chaque minute de la grotte, je ne lis ni excitation ni impatience. Les pèlerins attendent en silence, plongés dans leurs propres pensées. Même si nous ne sommes pas encore dans la grotte, nous longeons déjà le rocher et j'aperçois plusieurs mains qui en effleurent les contours. Dans la zone de prières, un groupe accompagné d'un prêtre en soutane entonne la récitation d'un chapelet à haute voix. Au-dessus de nos têtes, un câble métallique survolant la grotte exhibe cinq cannes d'infirmités usées par la rouille évoquant des guérisons anonymes. En arrivant aux abords de la grotte, qui n'est en fait qu'un léger renforcement rocheux, la statue de la Vierge, logée dans une niche ogivale de deux mètres de hauteur, est alors sous nos yeux. L'intérieur de la grotte est totalement dallé, un autel très épuré, dont la base évoque un bloc

rocheux, y a été installé pour les célébrations eucharistiques qui ont lieu chaque semaine. Devant la grotte, l'endroit exact où se trouvait en théorie Bernadette le 11 février 1858 est matérialisé par une plaque. Une autre plaque, devant l'autel, matérialise la venue du pape Jean-Paul II le 15 août 1983³⁴. Un homme portant des bretelles de cuir nous arrête. Son rôle consiste à gérer le flux des pèlerins afin que les passages à la grotte se déroulent sans bousculade et sans précipitation. Il bloque un temps notre file pour laisser passer devant nous un groupe de malades en fauteuils roulants accompagnés de leurs brancardiers. D'un geste de la tête, il nous fait alors signe de nous enfoncer à notre tour dans la grotte, s'assurant que nous conservons entre les uns et les autres une « distance de spiritualité » suffisante. L'exercice consiste simplement à parcourir le fond de la grotte, en suivant une corde délimitant un parcours tout en empêchant les pèlerins de s'approcher trop près de la roche (ils sont ainsi maintenus à distance de bras). Du moment qu'il garde le silence et qu'il ne s'arrête pas, chacun est libre de son comportement. Dès les premiers pas, un écriteau nous informe de l'interdiction de s'arrêter durant le parcours.

Les comportements des pèlerins, lorsqu'ils parcourent le fond de la grotte, n'ont rien d'uniformisé. C'est pour chacun un temps fort de son investissement pèlerin. La majorité d'entre eux viennent sans aucun doute d'aussi loin que moi et ont longtemps attendu ce moment. Même s'ils pourront revenir plusieurs fois à la grotte, le temps de passage ne dure que quelques dizaines de secondes et malgré leur calme apparent, les pèlerins font preuve d'une intense activité. La plupart d'entre eux scrutent chaque détail de la grotte et semblent s'attacher à garder une main collée à la roche durant l'ensemble du parcours, allant même parfois jusqu'à se pencher en avant au-dessus de la corde pour ne pas perdre le contact avec le rocher à certains moments du trajet. La roche est humide. De l'eau suinte par des centaines de petits orifices et s'écoule presque invisiblement le long de la paroi. L'espace est très dépouillé. Un tronc pour déposer des offrandes constitue le seul élément mobilier avec l'autel. L'administration des pèlerinages a voulu

³⁴ Jean-Paul II fut en effet le premier pape de l'histoire à s'être fait pèlerin de Lourdes.

conserver l'essentiel : le rocher et la source. Cela me rappelle un article que j'ai lu sur les décorations de l'autel de la grotte. Cet article en listait les évolutions, montrant que d'un autel richement couvert d'or et de bijoux, on est passé à un autel hyperépuré imitant à s'y tromper un vulgaire bloc rocheux tombé là par hasard³⁵. Signe que l'Église a changé ; en tout cas, dans l'image qu'elle souhaite donner d'elle-même. Fini la profusion des signes extérieurs de richesse d'une époque encore privilégiée où sa place n'était encore que peu contestée. Au début du XXI^e siècle, il semble bien que les efforts de communication cherchent à mettre l'accent sur les notions de « simplicité », de « pauvreté » et d'« authenticité » que l'Église voudrait dès lors associer à son image, comme pour faire oublier la richesse excessive et l'autorité sans partage d'une institution qui n'a plus vraiment aujourd'hui le vent en poupe. C'est un peu la même chose avec les centaines de cannes et de béquilles rouillées qui étaient autrefois suspendues en haut de la grotte des apparitions. Ces témoins métalliques des innombrables guérisons d'infirmes, qui s'accumulaient avec le temps jusqu'à menacer de tomber, ont été progressivement décrochés, pour ne pas entrer en contradiction avec les efforts de réorientation des espoirs des pèlerins. Les responsables des sanctuaires ont voulu dépouiller la paroi rocheuse et mettre l'accent sur la source mise au jour par Bernadette Soubirous le 25 février 1858. On peut y voir un souci de proposer aux pèlerins une grotte presque nue, « authentique », un peu comme si les apparitions de 1858 venaient tout juste d'avoir lieu. Un orifice a été conservé dans le dallage de la grotte pour laisser passer un écoulement d'eau, afin que chacun puisse se mettre dans la situation de Bernadette découvrant la source. L'orifice ne mesure guère plus de trente centimètres de diamètre et permet à chacun d'apercevoir, à travers une vitre, un morceau de rocher « authentique » recouvert d'une mousse toujours bien verte sur lequel s'écoule une source d'eau claire. À côté de cet aperçu de la source, près de vingt bouquets de fleurs ont

³⁵ Depuis le 20 avril 2004, cet autel a été installé à la grotte sur l'initiative de l'évêque de Tarbes et de Lourdes (monseigneur Jacques Perrier) à la place de l'ancien autel datant de 1958. Ce nouvel autel est un bloc de roche taillé dans une carrière d'Arudy (Pyrénées-Atlantiques).

été déposés récemment par quelques fidèles. À l'un deux est accrochée la photographie d'une enfant, visiblement d'origine latino-américaine. Je suppose que la petite doit être gravement malade et que ses parents ont effectué un long chemin pour venir déposer cette photo au pied de Notre-Dame. Les éléments de preuves ont donc été ordonnés : la roche intacte, la source toujours vive, la statue réalisée à partir du récit de Bernadette, les cierges et les roses témoignant autant des demandes que des grâces reçues, les cinq dernières béquilles qui n'ont pas encore été décrochées, etc. Toute cette mise en scène donne corps aux récits des apparitions comme aux témoignages des miraculés. L'histoire officielle se matérialise ainsi dans les aménagements opérés sur le site.

Nous continuons d'avancer. Au fond de la grotte, juste après la source, la corde est plus éloignée de la roche et, comme la paroi est inclinée, les pèlerins lèvent les bras pour ne pas quitter le rocher des mains. La paroi au-dessus de nos têtes étant beaucoup plus inclinée à cet endroit, des gouttes d'eau tombent sur nous. Deux femmes devant moi s'arrêtent un instant et placent leurs mains à l'horizontale, paume vers le haut, pour recueillir ces gouttes « tombées du ciel ». Je les observe et puis fais de même. Une urne a été installée ici pour recevoir les intentions de prières des pèlerins. Mais ceux que j'observe ne semblent pas s'y intéresser, privilégiant sans doute une formulation directe à la très Sainte Vierge. Nous sommes là au plus profond de la grotte, au cœur de notre voyage, précisément là où viennent chaque année près de six millions de personnes. Mais il faut avancer, ne pas s'arrêter. Nous longeons alors les derniers mètres de cordage. À la fin du parcours, sous la statue de celle que tous sont venus rencontrer, la paroi rocheuse est presque verticale. C'est l'endroit où le pèlerin est le plus proche du rocher (tout en étant encore dans la grotte). Le rythme se ralentit alors, car les pèlerins s'y attardent plus longuement. Un malade, dans un fauteuil roulant, y applique la paume de sa main avant de faire son signe de croix. Derrière lui, une femme applique son corps tout entier contre la façade et y dépose ses lèvres. Elle reste là, immobile, pendant de longues secondes, manifestant publiquement une dévotion plus démonstrative que celle de la majorité des pèlerins. Les deux femmes devant moi imbibent des mouchoirs en papier avec l'humidité



Fig. 8: La grotte de Massabielle (mai 2009).

de la roche avant d'appliquer ces « compresses mariales » sur leur front. Plusieurs fidèles se caressent le visage de la main après l'avoir appliquée contre la roche. D'autres pèlerins passent simplement, le visage songeur, la main effleurant presque machinalement ce rocher « *poli par des milliards de caresses* »³⁶. Au bout du parcours, un autre homme en bretelles de cuir nous attend. Contrairement à son collègue, son rôle consiste à nous faire accélérer en fin de parcours afin que rien ne gêne le défilé continu des pèlerins. Des dizaines de cierges brûlent au pied de la grotte face aux centaines de pèlerins amassés devant le lieu des

³⁶ « Et si vous exploriez la grotte? », *Lourdes Magazine*, dossier spécial « grotte », octobre-novembre 2003, n° 122.



Fig. 9: Pèlerins touchant le rocher (mai 2010).

apparitions. En quittant la grotte, je me contente de suivre les autres pèlerins qui, pour la plupart, se rendent directement face à la grotte dans la zone de prières.

Les fidèles trouvent alors une place où s'installer : quelques bancs et chaises sont disponibles, mais la grande majorité d'entre eux devront rester debout. Je compte une cinquantaine de personnes sur les bancs. Les malades et les personnes âgées ont la chance de pouvoir conserver dans l'espace de prières le confort de la voiture dans laquelle les brancardiers les transportent. Chacun reste alors là un certain temps, le temps nécessaire à formuler ses prières. Les premiers de ceux que j'ai suivis ressortiront de l'espace de prières plus de trente minutes plus tard et c'est moi qui capitulerai devant « l'endurance » des derniers. Durant cette seconde séquence, chacun reste assis face à la grotte, le regard tourné vers la statue de la Vierge Marie, concentré sur cette relation de dialogue si particulière. Si j'observe bien quelques personnes qui,

après être rapidement passées à la grotte, continuent de suivre le bord du Gave, la quasi-totalité des pèlerins rejoint la zone de prières après avoir parcouru la circonférence du rocher. Tous ne mobilisent pas la récitation du rosaire. Nombreux restent là, simplement silencieux. Autour de moi, malgré le silence pesant qui règne devant la grotte, des centaines de prières semblent se formuler. Je reconnais une malade de l'*Hospitalité*. Assise dans sa voiture bleue, à l'abri du vent et de la pluie, elle égrène maladroitement son chapelet tout en récitant une prière inaudible les yeux brillants de larmes. Le rite est bien en train de s'accomplir : elle a affronté ce long voyage pour venir jusqu'ici, s'est avancée jusqu'au fond de la grotte et puis a passé presque une heure immobile, récitant son chapelet tout en rappelant une fois encore à la Vierge les pesanteurs de son existence. Est-elle soulagée ? Quant au bout d'une heure un brancardier vient lui dire qu'il est temps de rentrer à l'accueil, elle acquiesce sans joie, prête à revenir demain pour déployer à nouveau sa dévotion à Notre-Dame. L'heure n'est pas au bilan mais à la maîtrise du temps. Il lui faut accomplir avec rigueur les séquences convenues. Rien n'importe plus, ici et maintenant, que de faire preuve de constance dans ses prières.

Le silence de la grotte

Comment font-ils pour être aussi silencieux ? Comment font-ils pour rester immobiles aussi longtemps ? Cette discipline du corps a quelque chose d'un habitus catholique lentement incorporé pendant l'enfance. Cela me rappelle les travaux de l'historien Pierre Legendre, qui montraient comment l'institution catholique avait su dresser les corps à travers ses pratiques rituelles (comme les processions), pour condamner toute expression publique et effervescente des émotions. Je me souviens encore de ma propre enfance, quand je me rendais chaque dimanche à la messe dans mon village natal. Installés sur les premiers bancs côté garçon, mes copains et moi étions systématiquement placés sous la surveillance d'un vieux célibataire du village dont le rôle consistait à faire constamment descendre le niveau de décibel de nos

discussions. Je n'ai jamais su s'il était explicitement chargé de cette tâche où s'il s'était autodésigné pour le faire. Mais il faut reconnaître que sa fonction n'était pas toujours facile, tant la messe dominicale avait à l'époque de quoi nous ennuyer profondément. Il ne s'est jamais donné la peine de parler avec nous ou de s'installer à notre banc, mais il était immanquablement là, chaque dimanche, produisant derrière nous son petit sifflement caractéristique chaque fois que le son de nos voix commençait à s'extraire du silence pesant de l'église. Est-ce que l'on fait encore subir cela aux enfants de nos jours? La plupart des boute-en-train que nous étions ne vont plus à l'église aujourd'hui, ce qui règle sans doute la question. Mais il faut reconnaître que ces séances hebdomadaires de dressage du corps avaient de quoi nous conditionner pour de longues années. Aujourd'hui encore, si j'entre dans une église, le son de ma voix baisse instantanément et mon corps se raidit, preuve que ce long dressage a en partie réussi puisque, même si je ne me reconnais aucun héritage chrétien, mon être porte encore dans ses automatismes les traces de ce formatage clérical³⁷. Est-ce donc pour cela que toutes ces personnes sont capables de faire si longuement silence, adoptant des postures inconfortables pendant plusieurs dizaines de minutes? Leur endurance m'impressionne, moi qui ai tant de mal à demeurer immobile durant les célébrations eucharistiques. Bien souvent, l'excuse ethnographique m'a permis de me déplacer durant les cultes, évitant ainsi de devoir rester sans bouger trop longtemps. Il y a fort à parier que pour beaucoup de pèlerins, toutes ces modalités dévotionnelles sont indissociables de la démarche pèlerine et que les bénéfices qu'ils convoitent à travers leur investissement dans cet ensemble de dispositifs cultuels ne sauraient prendre forme en dehors de cette rigueur corporelle qui en est constitutive. À la grotte plus qu'ailleurs, le temps, l'attente prolongée, le rosaire murmuré et la solitude intérieure dans le silence sont les «ingrédients» jugés

³⁷ Il y a bien sûr d'autres situations qui nous conditionnent au silence: au théâtre ou au cinéma, durant une conférence, dans un musée, etc. Mais aucune de ces situations n'a, pour moi, la même emprise que l'ambiance des églises et des chapelles qui, à la fois sombres, froides et résonnantes, évoquent en moi l'aspect grave et inquiétant, moral et autoritaire, que représentait la religion catholique durant mon enfance.

indispensables pour permettre au fidèle de confier ses prières à la Vierge. Les gestes accomplis à la grotte sont les préalables à l'énonciation des souffrances. Plus encore, ils rendent cette énonciation possible. Sans eux, il semble bien que le rite ne soit pas correctement accompli et que, donc, la plausibilité de son efficacité ne puisse être envisagée.

En entrant dans « l'espace-grotte », nul ne peut manquer de voir le panneau bleu symbolisant une personne, le doigt posé sur la bouche, indiquant la nécessité de faire silence. Cette importance du silence est très régulièrement venue envahir les entretiens que j'ai pu avoir avec les pèlerins. Signe de respect vis-à-vis des lieux tout autant qu'élément indispensable à la prière, la capacité de chacun à faire silence constitue bien un enjeu de l'entreprise mariale. Il est rare qu'un pèlerin reconnaisse que cet effort le concerne. La plupart d'entre eux estiment être parfaitement socialisés à cette pratique du silence. Pour mes Francs-comtois, comme sans aucun doute pour la plupart des pèlerins, ce sont toujours « les autres » qui ne savent pas respecter le silence : les jeunes, les touristes ou les étrangers. Dans le procès en bruitage qui s'exerce régulièrement sur le site, se joue en partie la distinction entre le pèlerin et le touriste, entre le « spirituel » et le « cérémoniel », entre le « bon » et le « mauvais » fidèle. Durant mes enquêtes, les Italiens furent les principales « victimes » de ces critiques récurrentes. « *Quand il y a un pèlerinage italien à la grotte, on ne peut pas prier!* » Combien de fois ai-je entendu cette exclamation ? Les discours généralement véhiculés sur la dévotion italienne dessinent une figure de l'autre particulièrement caricaturale. La dévotion des étrangers est souvent perçue par mes informateurs comme ritualiste et démonstrative, en opposition à la supposée profondeur de la prière des catholiques français :

« Les Italiens et les Espagnols ont une grande foi en la Vierge Marie. Une croyance hein, pas la foi. Enfin si, ils y croient pareil. Mais ils ont une vocation plus prenante que chez nous. Je parle de tout ce qui est folklore, j'appelle un peu ça comme ça. Ça fait partie de Lourdes, mais je ne m'appuie pas là-dessus du tout. » (un brancardier³⁸)

³⁸ Entretien informel le 20 novembre 2001.

Et voilà les Italiens et les Espagnols réunis par mon informateur dans le même panier de la religion folklorique et superstitieuse, fonctionnant ici comme repoussoir pour mieux marquer les frontières de la dévotion franc-comtoise. Ce discours est récurrent. Il est exploité de la même manière envers les touristes, les simples pèlerins ou les « bretelles de cuir ». Comme tout collectif, l'*Hospitalité* se construit en s'opposant, elle doit se distinguer d'autres groupes qui, selon elle, sont moins à même d'assurer la réussite collective du pèlerinage. Il faut en effet désigner qui sont les « autres », ceux qui ne sont « pas comme nous », pour mieux définir qui nous sommes et où se situe notre spécificité. Les premiers visés sont d'abord les simples pèlerins, ceux qui se rendent en pèlerinage à Lourdes à titre personnel sans s'investir dans un pèlerinage de malades. Leur démarche est régulièrement désignée comme peu enrichissante sur le plan spirituel, sans « lien de famille », voire clairement égocentrique. Paul m'avait d'ailleurs mis tout de suite au parfum lors de notre toute première rencontre, alors que je lui annonçais que j'envisageais de partir en pèlerinage à Lourdes pour bénéficier de la richesse d'une observation de terrain :

« Avec le train blanc [qui emmène les malades et les membres de l'Hospitalité], parallèlement, vous avez un train qui emmène les pèlerins. Alors les pèlerins, ce sont des gens qui vont à Lourdes sans s'occuper des malades, mais qui vont pour leur spiritualité, pour aller en pèlerinage quoi! [...] Vous savez, il y a le train blanc et le train rose. Dans le nôtre [le blanc], vous allez tout vivre! Le train rose [celui des Pèlerinages Diocésains], c'est un train qui descend des pèlerins et puis qui les remonte. Mais dans le train blanc, vous allez tout vivre, et puis je crois que c'est ce que vous recherchez? »

Il est aisé de ressentir ici la critique vis-à-vis d'une attitude jugée ritualiste (« *pour aller en pèlerinage quoi!* ») permettant de mieux mettre en évidence la profondeur de l'expérience de l'hospitalier (« *dans le nôtre, vous allez tout vivre!* »). Se rendre sur les sanctuaires de Lourdes sans les malades devient ainsi une pratique que le nouveau venu va apprendre à considérer comme trop égoïste pour permettre une véritable rencontre avec l'entité invisible qui imprègne ces lieux.

Mais ce contre-exemple du simple pèlerin est également combiné avec un autre «repoussoir» qui se situe aux antipodes de la démarche égocentrique: c'est celui des «bretelles de cuir» qui, par excès de responsabilités, se trouvent coupés de toute possibilité de relations interpersonnelles. Ceux que l'on nomme «les bretelles de cuir» sont des brancardiers de toutes nationalités ayant choisi de se mettre bénévolement pour un temps au service des sanctuaires dans le cadre de l'*Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes*; l'archiconfrérie qui chapeaute toutes les hospitalités diocésaines. Ces brancardiers ont donc pour tâche de surveiller le bon déroulement des différents pèlerinages qui se chevauchent sur le site et ont, de ce fait, autorité sur les responsables des hospitalités diocésaines comme sur ceux de tous les pèlerinages. Cette «police des sanctuaires» intervient partout sur le site: lors des grands offices à la basilique souterraine, lors des différentes processions quotidiennes, à la grotte, aux piscines, etc. Pour marquer leur statut particulier, ces hommes portent des bretelles faites de cuir à la différence des autres brancardiers qui portent eux des bretelles de sangles. Gérant les mouvements de masse, les «bretelles de cuir» (exclusivement des hommes à ma connaissance) n'entretiennent ainsi que peu de relations intimes avec les malades et se contentent la plupart du temps d'intervenir de manière autoritaire pour faire respecter l'ordre de passage à la grotte, retarder le départ d'une procession ou faire asseoir en silence un groupe de pèlerins à la basilique. De ce fait, les hospitalières et les brancardiers de l'*Hospitalité franc-comtoise* entretiennent des relations souvent conflictuelles avec eux, estimant que ces «bretelles de cuir» cèdent trop souvent à un autoritarisme procédurier et ne peuvent comprendre, du fait de leur fonction, «toute la profondeur de l'expérience pèlerine» offerte par les hospitalités diocésaines.

Entre absence et excès de responsabilités, entre attitude touristique et attitude folklorique, les pèlerins francs-comtois affichent leur spécificité et délimitent leur «territoire spirituel». Ils veulent (se) dire qu'ils ne sont pas comme tous les autres, que la démarche diocésaine des *Hospitalités* a su trouver la bonne alchimie entre le fastueux Lourdes d'autrefois et l'indifférence sécularisée qui caractériserait nos sociétés en perte de repères.

Chapitre 11

L'eau purifiante

Aller boire à la source

Le passage aux fontaines est un incontournable du pèlerinage, aussi nécessaire dans le dispositif que le passage à la grotte. L'eau est, avec le rocher, le principal élément médiateur du site. La demande est forte. 10 000 m³ d'eau, dit-on, sont consommés chaque année sur les sanctuaires entre les fontaines et les piscines. Nul ne saurait parcourir une telle distance pour venir jusqu'à cette grotte sans s'asperger au moins une fois le visage avec l'eau des apparitions. Des sept premiers cas de guérison reconnue miraculeuse par l'Église, cinq sont considérés comme liés à l'immersion d'un membre ou du corps tout entier dans le premier bassin³⁹. Depuis cette époque, les pèlerins ont adopté au moins cinq attitudes vis-à-vis de l'eau de la source mise au jour le 25 février 1858: la boire, se laver le visage et les mains, tremper tout ou une partie de son corps (bain), appliquer une compresse d'eau sur une partie du corps ou faire leur signe de croix après y avoir trempé ses doigts.

³⁹ Il s'agit de Catherine Latapie qui a immergé son bras, de Louis Bouriette qui s'est lavé l'œil, de Blaisette Cazenave qui s'est lavé le visage, de Justin Bouhort qui fut plongé tout entier dans l'eau par sa mère et de Madeleine Rizan qui s'est lavé le visage. Les deux autres miraculés (Henri Busquet et Marie Moreau) ont, eux, appliqué une compresse imbibée d'eau sur leur corps.

Pour le bain, principal vecteur dans la majorité des premiers cas de guérison reconnue miraculeuse, les fontaines ne pouvaient suffire et les responsables des sanctuaires ont rapidement dû prévoir l'aménagement de structures permettant à un grand nombre de malades de venir facilement tremper leur corps dans l'eau de la source. Les actuelles piscines, installées à l'intérieur d'un bâtiment construit à l'ouest de la grotte en 1954, comprennent deux espaces de bains, l'un pour les hommes (avec six baignoires) et l'autre pour les femmes (avec onze baignoires)⁴⁰. Elles constituent l'espace d'un dispositif rituel particulier encadrant la pratique du bain. Le passage aux piscines est un des moments forts du pèlerinage, une expérience corporelle inédite qui participe de la rupture que représente l'expérience pèlerine par rapport à l'orthopraxie catholique vécue en paroisse.

Buvant directement l'eau fraîche recueillie dans leurs mains, s'aspergeant le visage vigoureusement ou s'humidifiant les lèvres du bout des doigts, remplissant gourdes et bidons pour emporter avec eux cette eau bienfaisante, les pèlerins se pressent à toute heure de la journée devant les fontaines.

Le signe de croix est régulièrement associé à ce contact avec l'eau qui, depuis les guérisons reconnues miraculeuses de l'année 1858, a acquis une certaine réputation thaumaturgique. Cette eau des plus ordinaires, la plupart des personnes que j'ai rencontrées prennent la peine d'en emporter avec elles à leur retour de Lourdes. L'absence de toutes propriétés thermales ou thérapeutiques combinée au rôle central de l'eau dans une grande partie des récits de guérison (en consommation, en ablution ou en bain) autorise ainsi toutes les élaborations théologiques possibles, chacun pouvant voir l'eau de la source sous l'angle tantôt symbolique (eau purifiante), tantôt magico-religieux (eau guérissante). L'Église cherche donc régulièrement à rappeler que cette eau est d'abord et avant tout un support pour le renouvellement de la foi, comme sur cette brochure distribuée aux pèlerins qui se rendent aux piscines :

*« C'est parce que nous avons besoin de **renaître, d'être pardonnés, purifiés, réconciliés...** que nous venons à cette EAU en souvenir de*

⁴⁰ Chaque espace comprend également une baignoire plus petite pour les enfants.



Fig. 10: Les fontaines situées à l'est de la grotte (mai 2009).

*la parole de Jésus: "SI QUELQU'UN A SOIF, QU'IL VIENNE À MOI ET QU'IL BOIVE". "L'eau que Je lui donnerai deviendra en lui, une source éternelle" [...] Le sens profond de l'Eau de Lourdes est inscrit aux fontaines: "LAVEZ VOTRE VISAGE ET PRIEZ DIEU DE PURIFIER VOTRE CŒUR" [...] Ce qui doit accompagner normalement, le geste de **boire et se laver à l'Eau de la Grotte, c'est le Chemin de Croix, la Confession, la Communion.**"⁴¹*

Dans la plupart des publications ou des discours à destination des pèlerins, les médecins, les prêtres et les responsables des pèlerinages coopèrent. Ils ont pour rôle de rappeler les pèlerins à l'ordre, d'éviter les « dérives superstitieuses » qui nuiraient à l'esprit du pèlerinage :

« Lourdes nous a mis en garde contre cette histoire d'eau parce que tu en vois qui sortent de Lourdes avec des bidons, et si un jour on

⁴¹ Extrait d'une brochure distribuée à l'entrée des piscines (sans date).

donne l'autorisation de prendre des tonneaux, ils prendront des tonneaux. Non, il ne faut pas non plus que l'eau rentre dans le fétichisme!» (Paul⁴²)

«L'eau n'est pas miraculeuse, mais elle est un signe, elle a un pouvoir de sanctification si le bain est accompagné d'une méditation intérieure. [...] Nous vous encourageons à faire la démarche des piscines, vous en ressortirez heureux.» (Paul⁴³)

Mais ceux qui tentent de domestiquer les pratiques pèlerines à l'égard de l'eau ne peuvent pas nier toutes les histoires de guérison sur lesquelles repose la réputation (et le succès) du lieu et auxquelles l'eau de Lourdes est régulièrement associée. Alors ils laissent s'élaborer, en marge des célébrations liturgiques contrôlées, les énoncés les plus divers: «*L'eau agit*»; «*Dieu agit à travers l'eau*»; «*C'est la Vierge qui agit quand on consomme de l'eau*»; «*C'est un effet psychologique identique aux principes de l'effet placebo*»; «*Il ne se passe rien*»; «*Dieu répond aux prières parce qu'il constate la foi des fidèles qui viennent à la source*»; «*Ce peut être Dieu, Jésus, la Vierge ou sainte Bernadette qui agit, tout dépend de la prière formulée*»; etc. Des dortoirs au voyage de retour en passant par les chambres des malades, les files d'attente aux piscines ou les promenades sur le pré, les débats concernant le mystère de l'eau de Lourdes n'en finissent pas de se renouveler, encore et encore, soulevant toujours les mêmes questions, s'articulant toujours autour des mêmes incertitudes ou des mêmes espoirs. Nul ne sait vraiment. Chacun hésite, tâtonne. C'est là une dimension que l'ethnographie ne peut ignorer. L'oscillation est vécue par chacun et n'est pas le propre d'un groupe particulier. C'est ici la circulation des énoncés qui importe. Elle témoigne non pas d'un savoir théologique fixé et partagé, mais d'un stock d'énoncés disponibles en constante circulation, que chacun viendrait ici mettre à l'épreuve.

⁴² Entretien du 2 novembre 2001.

⁴³ Paul, s'adressant aux hospitalières et aux brancardiers lors la préparation technique du pèlerinage en avril 2002 (Micropolis, Besançon).

Une eau extraordinaire

Comme généralement à l'égard des choses sacrées, une grande attention est aisément perceptible envers l'eau de la grotte. Cette dernière ne saurait être confondue ou mélangée avec celle qui sort des robinets domestiques. Dans un numéro de *Lourdes Magazine*, j'ai un jour lu l'histoire d'une femme qui avait demandé à un évêque de tenir son parapluie pendant qu'elle remplissait sa gourde et cela afin que l'eau recueillie ne soit pas souillée par l'eau de pluie. Lors du pèlerinage de mai 2003, une hospitalière (Annie) m'a rappelé qu'il y a encore quelques années, les brancardiers approvisionnaient les accueils de malades en eau de la grotte afin que les malades en consomment à tout moment, à table comme dans leurs chambres, avant que les normes sanitaires qui régissent les accueils de malades ne viennent changer les pratiques. Durant les entretiens collectifs réalisés chez Marie-Cécile, j'avais toujours le privilège d'assister à de nombreux débats entre hospitalières et malades concernant les caractéristiques de l'eau. Chacune y allait de son affirmation, alimentant ainsi la circulation incessante des énoncés :

« Mais même si je ne bois pas l'eau, il ne me viendrait pas à l'idée de la gaspiller! » (Lucienne)

« Mais je ne la garde pas, car je ne sais pas si l'eau de Lourdes peut se garder comme ça! » (Myriam)

« Mais cette eau, vous la gardez des années, elle ne s'abîme pas, non! Moi, j'en ai qui a au moins dix ans! » (Aude)

« Moi non, je suis un peu novice dans tout ça, je respecte tout ça, mais justement, je respecte tellement que je n'en buvais pas, parce que c'est de l'eau sacrée et j'avais pas encore tellement la foi pour me dire que je peux boire de cette eau. Plus tard sans doute, mais j'en ai pas bu. [...] Il me faut du temps. » (Stéphanie)

« Et puis l'eau qui coule, depuis ce temps-là, et qui n'a jamais été tarie, c'est quand même quelque chose d'inexplicable! Il y a quelque chose au-dessus qui nous dépasse. » (Blandine)

«Moi, je n'oserais pas faire du café avec de l'eau de Lourdes! J'en ai des bidons de chaque pèlerinage, mais je n'oserais pas la prendre pour faire le café [rire]!» (Marie-Cécile)

Combien d'entre eux font régulièrement usage de l'eau de Lourdes qu'ils ont rapporté dans leurs bagages? Cela reste difficile à estimer. Sans apparaître marginaux, ceux qui valorisent l'efficacité immédiate de l'eau sont généralement peu visibles, ou du moins peu encouragés à parler de leur attachement à l'eau de la source. Étant donné qu'ils sont nombreux à conserver des flacons d'eau d'une année à l'autre, l'Église a dû statuer sur le sujet. Car au-delà de l'intérêt du collectionneur d'eau qui alignerait fièrement des dizaines de flacons, demeure la question de savoir si cette eau peut encore être ingérée plusieurs semaines (voire plusieurs années) après avoir été prélevée. Les médecins ont déjà formulé bien des avertissements contre ces pratiques de consommation tardive. Mais Laurette, comme bien d'autres, ne les a pas pris en compte :

«Oui, j'en garde, j'en ai un petit bidon à la cave qui a peut-être dix ans et elle est toujours bonne! J'en bois quand quelque chose ne va pas! Oui, j'y crois! Je bois à la bouteille.» (Laurette)

Ainsi, tout le monde (ou presque) rapporte de l'eau parce que c'est important, indispensable, parce que leurs proches le leur ont demandé, parce qu'ils veulent en conserver chez eux ou simplement parce que cela fait partie des choses que l'on est censé faire. Moi-même, j'imaginai difficilement revenir chaque année de Lourdes sans rapporter un petit flacon, même si je n'en aurais aucun usage. L'eau de la source, c'est l'objet-souvenir de Lourdes par excellence. Les hospitalières et les brancardiers francs-comtois, dans le cadre d'un questionnaire que j'avais diffusé en 2003, étaient 80% à déclarer rapporter avec eux de l'eau de Lourdes, pour eux-mêmes ou pour leurs proches. On peut penser que ce taux serait encore plus important si l'on avait interrogé de simples pèlerins, du fait que les hospitalières et les brancardiers sont, parmi les participants, les plus sensibilisés par leurs responsables à la nécessité d'éviter de donner autre chose qu'une fonction symbolique à cette eau de source. L'eau est la matière prélevable du site. Elle a, aux yeux des pèlerins, le statut d'une substance originelle «authentique» et impérissable.

Détourner l'eau de Lourdes

En 2002, à l'occasion d'un thème pastoral centré sur l'eau de la source⁴⁴, le «chemin de l'eau» des sanctuaires a été aménagé face à la grotte, de l'autre côté du Gave. L'initiative de cet aménagement venait de l'évêque de Tarbes et de Lourdes (Monseigneur Jacques Perrier) et du recteur des sanctuaires (l'abbé Patrick Jacquin). Il s'agit de neuf fontaines longeant la rive droite du Gave entre le pont des arcades et le pont des piscines. Toutes sont alimentées par l'eau de la grotte, comme le sont les piscines, et chacune porte le nom d'un point d'eau biblique (lac, fontaine, puits, source). Ce «chemin de l'eau» est un remarquable cas de travail théologique. La source mise au jour par Bernadette Soubirous le 25 février 1858 s'écoule par des robinets scellés dans la roche à l'est de la grotte. Cet espace qu'on nomme «les fontaines» est, comme je l'ai déjà signalé, un lieu de passage obligé pour les millions de pèlerins. Chaque heure de la journée, des fidèles s'y pressent pour recueillir l'eau dans leurs mains, s'en laver le visage, la boire ou remplir des bouteilles en plastique. Or si l'Église a très régulièrement valorisé l'usage métaphorique de l'eau (se ressourcer, se purifier, etc.), elle réprouve en principe son usage magico-religieux. Mais elle ne peut pas s'opposer aux pratiques des pèlerins et critiquer ouvertement leurs attitudes «superstitieuses», au risque de perdre son autorité sur les sanctuaires. L'Église doit agir plus subtilement, suggérer une autre relation à l'eau sans dénoncer ouvertement la première, démagifier les pratiques sans dénigrer les pèlerins les plus traditionalistes. Et c'est bien là le sens de ce nouvel espace qui, tout en donnant accès à la même eau pompée à la même source, se déploie de l'autre côté du Gave, loin de la grotte des apparitions. C'est une innovation rituelle qui traduit les intentions des responsables des sanctuaires. Ces derniers ont cherché à mettre en place une «liturgie de l'eau» pour émanciper l'eau de la grotte de son efficacité pragmatique immédiate en entraînant les fidèles de l'autre côté du Gave, plus loin de la roche des apparitions, dans un chemin (qui est aussi cheminement)

⁴⁴ Le thème pastoral pour l'année 2002 était: «Allez boire à la fontaine et vous y laver».

Le Chemin de l'eau

Nouveauté 2002

Face à la Grotte, de l'autre côté du Gave, vous êtes invités à suivre le « chemin de l'eau », une nouveauté pastorale de cette année 2002 placée, dans les Sanctuaires, sous le signe de l'eau.



Concrètement, neuf « points d'eau » portent chacun un nom cité dans la Bible :

- 1 Bersheva (Genèse 21,31 Bersabée)
- 2 Puits de Jacob (Jean 4,6)
- 3 Bethesda (Jean 5,2 Bethzata)
- 4 Meriba (Exode 17,7)
- 5 En Rogel (Josué 15,7)
- 6 Cippora (Exode 2,16-22)
- 7 Gibon (I Rois 1,38-40 Gihôn)
- 8 Nazareth (puits de la Vierge d'un petit village de Galilée que l'on peut toujours visiter)
- 9 Siloé (Jean 9,7) pour le président d'une célébration

Vous pouvez, en vous rendant à l'un ou l'autre de ces puits, accomplir le geste lié à l'histoire des Apparitions et réalisé par Bernadette : se laver le visage, en écho aux paroles de la Vierge Marie : « Allez boire à la fontaine et vous y laver ».

L'aménagement de ce « chemin de l'eau » alimenté en eau de la source qui coule à Massabielle (eau de la Grotte) - vous permet de vivre une véritable liturgie de l'eau*. Il vient en complément au dispositif des piscines situées à proximité de la Grotte.

* Les directeurs de pèlerinage peuvent réserver le « chemin de l'eau » pour une célébration auprès du Secrétariat Général (sonorisation sur demande).
Pour tout autre renseignement, s'adresser au Forum Information.

Fig. 11 : Brochure de présentation du « chemin de l'eau » (2002).

où les références bibliques passent avant Notre-Dame et où la formule « mon âme a soif du Dieu vivant » cherche à s'imposer au détriment de l'eau mariale médiatrice de grâces individuelles.

En 2002 et en 2003, les pèlerins francs-comtois ne semblaient pas encore tous prêts à troquer les vieux robinets scellés dans le rocher des apparitions contre ces cylindres d'inox au design moderne installés dans le pré.

« Non, c'est pas de l'eau de Lourdes. Enfin si, c'est de l'eau de Lourdes, mais c'est pas l'eau de la grotte ! » (Annette)

« Moi, je n'aime pas ! Pour moi, les vraies fontaines ce sont celles de la grotte, pour moi c'est vraiment l'eau de Lourdes. »⁴⁵ « Pour moi, c'est pas de l'eau de Lourdes ! [...] Ah non, ces bornes-là, j'aurais l'impression d'aller au supermarché ! [...] Quand vous voyez ces fontaines, vous ne pouvez pas avoir l'impression d'y prendre de l'eau miraculeuse [rire]. » (Marie-Cécile⁴⁶)

Cette eau-là n'a pas encore réussi à acquérir toute l'efficacité qu'on prête à celle qui sort des fontaines du rocher. Cette dernière est envisagée comme médiatrice de présence mariale. Avec le rocher auquel elle est intimement associée puisqu'elle s'en écoule, le traverse, en suinte et l'imprègne, cette eau est matière de contact, de sensation épidermique. Elle participe de la mobilisation du corps dans l'accomplissement du rite, en particulier pour celles et ceux qui choisissent à un moment donné de se rendre aux piscines.

De service aux piscines (Lourdes, 11 mai 2000)

Hasard du terrain, cet après-midi du 11 mai 2000 m'offre une expérimentation inédite à laquelle je n'étais guère préparé. Par je ne sais quel « miracle », Michel, traditionnellement responsable de l'équipe des nouveaux brancardiers, a obtenu l'autorisation inattendue d'emmener

⁴⁵ Marie-Cécile, entretien du 29 juin 2002.

⁴⁶ Entretien du 13 novembre 2002.

le groupe aux piscines. Nous allons être pour un temps enrôlés dans l'équipe qui encadre cet espace rituel si particulier. Cela n'a rien d'habituel, les brancardiers qui servent aux piscines appartiennent à différents pèlerinages et sont volontaires pour accomplir cette tâche durant toute leur semaine à Lourdes. Avoir la chance de servir aux piscines durant une journée est donc une expérience inhabituelle pour un groupe de nouveaux brancardiers.

Les piscines sont abritées par un petit bâtiment en béton situé à l'ouest de la grotte. Rectangulaire et sans particularité architecturale, le bâtiment comprend deux espaces de bains, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes ainsi qu'une longue avancée de toit de manière à offrir un abri de plusieurs mètres de large sur toute la longueur du bâtiment. Deux entrées distinctes sont aisément repérables sur la façade. De longues barrières métalliques mobiles organisent l'espace extérieur couvert en délimitant une file d'attente et un espace devant les portes où des bancs abrités sont disposés. Il me suffit d'observer les files d'attente pour obtenir confirmation de la prédilection féminine pour les piscines. Alors que les hommes ne sont qu'une poignée sur les bancs, les femmes s'alignent dans une file d'attente interminable. La pratique du bain demeure beaucoup moins fréquente que le fait de se rendre à la grotte ou de consommer l'eau des fontaines. Bien des pèlerins, pourtant familiers de Lourdes, ne s'y sont jamais rendus. Mais pour les autres, le sentiment d'avoir vécu un moment capital, combiné à l'impossibilité de traduire par des mots l'expérience vécue, est une dimension très présente dans les témoignages que j'ai déjà pu recueillir :

« En allant aux piscines et en ressortant, j'ai été bouleversée. J'en discutais avec les filles en sortant, enfin déjà en sortant on discutait plus parce qu'on était trop bouleversée, ce qui se passait en moi [...], on est ressortie, on se reconnaissait plus. Mais après, on a pu en discuter, mais c'est indéfinissable, c'est quelque chose qui nous prend au fond de nous et... ça fait partie de Lourdes. » (Estelle)

« La première fois que je suis allée à la piscine, j'avais vingt-deux ou vingt-trois ans. Eh bien j'avais une crise de foie, et puis je suis sortie

toute rayonnante, c'était fini! Un soulagement. [...] Bon, il faut pas dire non plus que c'était un miracle, hein! [...] C'est quand on descend dans la piscine, on avance, on se met à genoux, on se couche, on va embrasser la Vierge et on a l'impression qu'on part avec la Vierge. On est attiré, pourtant c'est glacial! Moi, j'y vais chaque fois, mais alors on pleure, quand on sort on est soulagé, et puis heureuse, on est comme guérie, un bien-être... Bon, c'est difficile à expliquer!» (Aude)

Nous quittons nos uniformes de brancardiers pour revêtir de longues blouses grises avant de pénétrer dans le bâtiment pour y rejoindre la zone masculine. Un groupe d'hommes nous accueille et après une rapide démonstration des gestes conventionnels, nous formons avec eux un cercle en nous tenant par les mains avant de réciter une courte prière. Dans la pièce exigüe où nous nous trouvons, entourés de quatre murs en béton sans ornement ni couleur, ce moment de prière collective prend une tout autre dimension. Me voici brusquement complice du rituel. En joignant nos mains, comme nous l'enseigne un brancardier, nous partageons alors, selon lui, la misère de ceux qui vont s'avancer, nous sommes liés à eux par un même espoir de mieux-être, quel que soit d'ailleurs le mieux-être que chacun peut attendre. Nous nous préparons à devenir acteurs d'une démarche pèlerine en accompagnant les malades jusqu'au fond du bassin. Nous nous apprêtons à prendre place au sein d'un dispositif rituel, à être avec l'eau de la source (et un certain nombre d'hommes et d'objets) des médiateurs entre les baignés et l'absolu qu'ils convoitent. Les problèmes méthodologiques de la situation me viennent immédiatement à l'esprit : le chercheur peut-il participer activement au rite qu'il observe? Dois-je demander à ne pas participer à l'expérience? Dois-je dire à ces hommes avec qui je viens à peine de prier que je ne partage pas leurs convictions religieuses et souhaite seulement m'asseoir ici pour les regarder baigner les malades? Je ris intérieurement d'une telle idée tant elle me paraît tout à coup particulièrement inappropriée à l'instant présent. Comment pourrais-je demander à n'être que le spectateur passif et détaché d'un tel moment d'intimité où hommes et femmes, quelles que soient les blessures de leur corps ou de leur cœur, acceptent de se dénuder (au sens propre

comme au sens figuré) face à des inconnus pour leur confier la responsabilité d'un accompagnement à si forte charge symbolique? Là où les photographies sont interdites, pourrais-je révéler que, d'une certaine manière, je suis d'abord ici pour « voler » des images, des instants, des comportements? Il me faut respecter mon terrain, même là où l'éthique m'invite au détachement. Il me faut vivre l'événement.

On pourrait parfois penser que c'est plus facile pour le chercheur de travailler sur un monde qui lui est familier. Je suis né et j'ai grandi en Franche-Comté dans une famille catholique. Je me sens donc personnellement assez proche de ces pèlerins francs-comtois. J'ai assisté au catéchisme paroissial pendant des années et été à l'école privée d'un petit village où le catholicisme était jusque dans les années 1980 une norme culturelle rarement questionnée. Or, toute cette socialisation rend bien souvent difficile mon positionnement sur le terrain. Il y a tellement de choses qui semblent aller de soi que je peine parfois à comprendre les raisons qui me poussent, tantôt à participer, tantôt à rester en retrait. Lors d'un échange avec Alessandro Monsutti, un collègue de l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel qui travaillait à l'époque sur des communautés afghanes, nous avons débattu ensemble de ces questions méthodologiques. Alors que je manifestais mon admiration pour une recherche telle que la sienne, exigeant l'apprentissage des dialectes locaux comme prémisses à l'enquête, Alessandro me répondit que ma démarche était tout aussi complexe, car si lui devait apprendre une nouvelle langue pour communiquer, moi je devais faire l'effort de désapprendre ma propre langue, demander aux personnes que je côtoie de définir les termes courants qu'elles emploient et d'explicitier les raisons pour lesquelles elles adoptent des attitudes qui me paraissent pourtant si « naturelles ». C'est en effet bien là toute la difficulté d'une ethnologie du proche. Lorsque j'assiste à une cérémonie religieuse catholique, je me pose toujours d'incessantes questions concernant la bonne attitude à adopter. Participer sans retenue et faire comme si je faisais pleinement partie du collectif en me noyant dans la masse ou manifester ostensiblement ma différence en restant à distance? Je sens bien qu'une participation totale au rite me met mal à l'aise. Je suis incontestablement marqué par mon parcours, étant à la fois socialisé au

catholicisme paroissial durant l'enfance et revendicatif de mon athéisme depuis la fin de mon adolescence. Si je participe au rite par mimétisme, j'ai le sentiment de trahir quelque chose, mes propres convictions bien sûr, mais aussi tous ces gens pour qui ces gestes et paroles sont des actes forts, des affirmations publiques d'appartenance. En faisant « comme si », j'ai l'impression de leur manquer de respect, en négligeant l'importance que ces actes identitaires ont pour eux. Mais en ne faisant rien, je suis également mal à l'aise, me drapant d'une indifférente neutralité alors qu'ils sont en train d'expérimenter quelque chose qui n'est pas un acte social anodin. J'essaye souvent de trouver un compromis. Depuis le début de mes enquêtes, je me suis donné quelques règles afin de ne pas vivre sans cesse ces tiraillements. Durant le rite catholique, trois actes au moins me semblent renvoyer à une affirmation solennelle d'appartenance : le signe de croix, la récitation collective du « Notre père » et la prise de l'eucharistie. Je m'abstiens donc, par respect, d'effectuer ces actes. Pour le reste, je me laisse porter par les attitudes collectives : se lever, s'asseoir, suivre une procession, entonner les chants, mettre de l'argent à la quête, etc. Et lorsque le prêtre nous invite à nous serrer la main en nous souhaitant « la paix du Christ », je me contente de mon côté de souhaiter simplement « la paix » à celles et ceux qui se tournent vers moi. Tout cela n'est pas très élaboré, ce sont les petites règles éthiques que je me suis bricolées pour faire face aux situations les plus classiques. Mais ce code de la bonne distance que j'essaye d'établir vole bien souvent en éclats dès qu'une situation inédite se présente, comme l'est cet après-midi de service aux piscines de Lourdes. Je ne sais pas si tous les chercheurs se posent tant de questions sur le terrain quand ils assistent à un rituel ou à une cérémonie. Je suis fortement imprégné par la dualité du croire à laquelle mes informateurs ont été eux aussi socialisés. Si je participe, c'est que j'y crois et que je n'hésite donc pas à l'affirmer publiquement par mon implication. Donc si je n'y crois pas, je ne dois pas participer ! Mais quand spontanément une personne me sourit, me prend la main et me propose de prier avec elle devant la grotte, je ne parviens pas à lui refuser cette faveur, je n'ose pas repousser cette main tendue pour d'étranges raisons d'éthique scientifique qui n'ont aucun sens pour celles et ceux que je rencontre. Tout est question de respect finalement. Mais le respect ne dépend pas

d'un manuel d'ethnographie, il est toujours le produit d'une évaluation de la situation durant laquelle se croisent notre expérience, notre histoire, nos savoirs, nos convictions, nos émotions.

Me voici maintenant dans l'espace central des piscines. Il s'agit de baignoires en marbre gris, pourvues de marches latérales. Sur le bord de chaque bassin, une petite statuette mariale ainsi qu'une jarre d'eau de la grotte ont été disposées. Entre la baignoire et le rideau qui la sépare des vestiaires, un espace avec bancs et portemanteaux permet de faire patienter un ou deux pèlerins afin qu'ils puissent s'avancer dès que le précédent a quitté le bassin. Notre équipe commencera par observer les habitués avant de participer pleinement au rituel. Restant discrètement de côté, je regarde ces hommes presque nus traverser un par un le rideau quand leur tour est venu. Nous sommes huit dans cet espace restreint : moi et deux brancardiers de mon équipe, trois brancardiers servant chaque jour aux piscines et deux hommes nus venus se plonger dans le bassin. Un brancardier se saisit alors d'un pagne qu'il plonge dans le bassin, l'essore et vient s'accroupir devant le candidat au bain pour tendre le pagne devant lui, le protégeant ainsi des regards. L'homme retire son slip et se laisse envelopper la taille par le pagne. Le contact de l'humidité glacée sur la peau surprend notre premier baigneur. Deux brancardiers lui saisissent alors les poignets et avancent avec lui jusqu'au bassin où il descend prudemment. À sa demande, nous l'accompagnons dans la récitation d'un « Je vous salue Marie ». La prière terminée, l'homme fait lentement son signe de croix, les yeux fermés. Les deux brancardiers inclinent alors le corps du pèlerin en arrière et ce dernier plonge tout entier dans l'eau froide du bassin. Dans une eau à 10-12 degrés, le saisissement est immédiat. L'homme se redresse vivement, visiblement secoué par la fraîcheur de l'eau. Sa tête est restée hors de l'eau. Un brancardier lui propose un verre d'eau de la grotte, mais l'homme répond par la négative et sort du bassin. On l'aide à retirer son pagne et il récupère ses premiers vêtements qu'il enfle sans se sécher. Quelque chose vient de s'accomplir pour lui. Il nous quitte pour mieux méditer cette expérience ineffable.



Fig. 12: Le bain d'un pèlerin dans les piscines de Lourdes.

Photo: BORDES Joseph, *Lourdes. Sur les pas de Bernadette*, Vic-en-Bigorre: Lestrade, 1990.

Le second candidat est déjà prêt. Il attend à son tour le pagne pour pouvoir s'avancer vers le bassin. Le rituel se reproduit alors, avec chaque fois la même simplicité. Durant une heure, j'assiste presque passivement à ces bains successifs. Malgré la monotonie de leur déroulement, l'expérience individuelle semble chaque fois particulièrement forte pour celui qui s'avance. Les pèlerins ont, avant ou après le bain, toutes sortes de demandes: méditer un instant en silence, réciter une prière, formuler à haute voix une intention, boire de l'eau, se laisser répandre de l'eau sur la tête, embrasser la statuette de la Vierge placée au bord du bassin... Mon tour vient alors de participer plus activement au rituel en aidant les fidèles à descendre dans le bassin. Accrocher le pagne autour de leur taille, leur parler, les regarder, les baigner... tout cela est pour moi particulièrement impressionnant, en raison de ce sentiment

d'être brusquement extrêmement proche de chacun de ces inconnus et de la gêne occasionnée par les confidences si intimes qu'ils me font, alors que je les tiens par la main. Soutenue par les chants qui nous parviennent de l'extérieur, toute notre équipe s'affaire à gérer les bains des pèlerins. Les corps s'enchaînent, des plus usés par le temps aux plus atteints par la maladie. Il nous faut parfois recourir à un brancard de sangles pour immerger un corps paralysé. Progressivement, le travail devient routinier et les automatismes s'installent. Sous le regard de la minuscule statuette de la Vierge, les pèlerins défilent, incessamment, livrant à haute voix une partie de leurs malheurs et confiant le reste dans un murmure.

Fin de l'après-midi. Les piscines ferment. Les derniers baigneurs nous quittent, aussi troublés que les premiers par ce qu'ils viennent de vivre. Je retire ma blouse, impatient de courir noter sur mon journal de terrain ces observations inattendues. Mais Michel compte aller plus loin. Nous voilà tous ensemble dans le bâtiment vide après ces intenses moments où nous avons soutenu, au sens propre du terme, des fidèles dans une démarche de foi. « *Pourquoi ne pas profiter de ces instants pour nous baigner mutuellement les uns les autres?* » propose Michel. Le petit groupe adhère immédiatement au projet. Nous sommes tous assez vigoureux pour descendre seuls dans le bassin, mais l'idée n'effleure personne. Il nous faut vivre ce rite comme ceux que nous avons baignés, en descendant dans le bassin soutenus par nos compagnons. Me voilà projeté aux frontières entre l'observation participante et la participation observante, dans une complicité inattendue avec mon objet, sans que j'aie réellement pu me préparer à cela. Deux hommes de mon équipe m'invitent à m'avancer. Après quelques secondes d'hésitation, je retire à mon tour mes vêtements pour expérimenter silencieusement un des éléments forts de la dévotion mariale à Notre-Dame de Lourdes. Moi aussi, le pagne me glace la peau, alors que mes pieds s'enfoncent dans l'eau du bassin.

Chapitre 12

L'huile régénérante

Messe d'onction des malades

(Lourdes, 10 mai 2002)

Introduisant la messe d'onction des malades, l'abbé Michel prend le temps de donner du sens aux gestes et aux paroles qui vont bientôt être effectués sous nos yeux au bénéfice d'une partie des malades :

« Chers malades, nous sommes très heureux cette année encore de vivre avec vous ce pèlerinage. Cette démarche priante et fraternelle est intense pour notre vie de chrétien. Oui, il est important de s'arrêter, de prendre du recul pour réfléchir, pour découvrir les traces de Dieu dans ce que l'on vit. Ce matin, nous sommes témoins de la parole que Dieu nous donne, et à vous qui allez recevoir le sacrement de l'onction. Alors, chers malades, nous comprenons avec Dieu la dimension de notre engagement pour vous, et ce que nous recevons de vous [...]. En entrant dans cette célébration, prenons donc le temps d'accueillir cette prière et de la garder au fond de notre cœur. »

Une hospitalière, patientant derrière un micro, prend alors la parole pour s'adresser à Dieu :

« Grâce te soit rendue, Seigneur, pour ton amour. [...] Que par l'huile des catéchumènes, l'Esprit donne à celui qui croit le courage

de vivre et de confesser sa foi. Et que par l'onction des malades, il permette à l'homme souffrant, âgé, de grandir dans l'amour, vainqueur du péché!»

Le prêtre descend alors du chœur pour s'approcher des malades installés en ligne face à l'autel :

«Par le sacrement de l'onction, institué pour vous par notre Seigneur Jésus-Christ, c'est en son nom que nous allons imposer les mains, et vous faire l'onction d'huile sur le front et sur les mains, mais d'abord nous prions ensemble pour que l'amour de Dieu vienne vous fortifier et vous aider.»

Contrairement aux passages à la grotte et aux piscines, qui peuvent être exécutés plusieurs fois et à différents moments du pèlerinage, la messe d'onction des malades est une célébration liturgique qui n'a lieu qu'une seule fois durant le pèlerinage de l'*Hospitalité*. Ils ne sont que peu nombreux à recevoir le sacrement des malades, mais c'est tout le collectif qui s'investit dans ce rite, autre moment jugé «fort» de la démarche pèlerine. L'extrême-onction sous l'Église tridentine – appelée aujourd'hui «sacrement des malades» ou «sacrement de l'onction» – fut longtemps conçue comme un sacrement guérisseur du mal destiné à absoudre un mourant de ses péchés avant son départ pour l'autre monde. Depuis 1972, ce sacrement s'est élargi à tous ceux qui sont éprouvés dans leur foi par l'âge ou la maladie, sans nécessairement qu'un décès soit proche et inéluctable (Isambert, 1975). Il n'est pas spécifique à Lourdes et s'inscrit dans les divers sacrements de l'orthopraxie catholique. Mais en raison de la forte diminution du nombre de prêtres paroissiaux et de la prise de distances des fidèles vis-à-vis des sacrements de l'Église, l'onction des malades est de plus en plus rarement effectuée en paroisse. Nombre de malades semblent donc profiter du pèlerinage de Lourdes pour recevoir ce sacrement.

«Lourdes n'est bien sûr pas le seul lieu où l'on reçoit ce sacrement. Votre évêque vous a rappelé l'importance de demander la communion. Vous pouvez également demander cette onction dans vos paroisses. Vous pouvez le demander au Service évangélique ou

à un prêtre de la paroisse. Et si vous auriez voulu la recevoir ici et que l'on n'a pas pu la préparer avec vous, vous pouvez toujours la recevoir chez vous!» (abbé Michel)

Mais l'occasion qu'offre le pèlerinage n'est évidemment pas seule en cause dans le choix des malades de recevoir ce sacrement à Lourdes. Le temps du pèlerinage, par la rupture qu'il induit, s'y prête mieux que la quotidienneté paroissiale. La présence mariale entre peut-être aussi en ligne de compte et ajoute alors une dimension supplémentaire à l'attrait pour recevoir ce sacrement sur le site de Lourdes. Enfin, le fait que l'onction des malades soit réalisée collectivement (et non dans une relation interindividuelle avec un seul prêtre) accentue la puissance d'évocation symbolique des gestes prescrits. Les malades candidats au sacrement de l'onction se trouvent, en effet, rassemblés au pied du chœur de l'église Sainte-Bernadette. Ils ont préparé ce moment, soit avec le prêtre de leur paroisse, soit avec un aumônier de l'*Hospitalité*. Recevoir l'onction des malades ne s'improvise pas et ne se décide pas tout seul. Les prêtres conservent le pouvoir de sélectionner les «candidats» en s'assurant du bien-fondé de la démarche de chacun par un entretien préparatoire. Seuls les malades ou les personnes âgées qui en ont fait la demande auparavant peuvent donc recevoir l'onction (en théorie du moins). Autrefois sacrement de fin de vie, l'onction des malades est devenue une célébration de foi, un geste évangélique rappelant celui du baptême, un encouragement spirituel à aller au-delà des épreuves et de la maladie.

« Chers frères et sœurs malades, chers amis, par l'offrande de votre vie, par l'élan de votre prière, vous entraînez le monde vers la vie de Dieu et vous pouvez soutenir le courage et l'espérance de ceux qui ont à agir extérieurement, de ceux qui ont à combattre parfois de manière bien difficile pour que ce monde dans lequel nous vivons soit plus juste, plus beau, plus aimant! Dans la réalité que nous appelons la communion des saints, vous avez votre place, votre fruit à donner et l'Église compte sur vous comme vous devez pouvoir compter sur l'Église. Aujourd'hui, ici à Lourdes, en Église, vous allez recevoir l'onction des malades, cette huile qui va s'appliquer

au front, aux mains, elle veut être le signe de la présence en vous de l'Esprit de Jésus, l'esprit d'amour qui peu à peu imprègne tout votre être. C'est l'Esprit de la Pentecôte qui pénètre l'Église et qui ouvre à la mission universelle à laquelle, vous-mêmes, vous êtes envoyés. En accueillant maintenant le sacrement, que cette foi en l'amitié de Dieu grandisse en vous et vous pourrez aimer en retour toujours plus intensément, vous pourrez être au cœur de l'Église comme un brasier ardent où le monde pourra se réchauffer de la joie de Dieu. » (Monseigneur Daloz)⁴⁷

Chacune des personnes qui s'appêtent à recevoir l'onction est accompagnée durant la cérémonie par un parrain ou une marraine spirituel(le). Ces derniers s'avancent une bougie à la main au moment où les prêtres s'approchent des malades pour imprégner d'huile leur front et le creux de leurs mains. Cette démarche des accompagnants porteurs de lumière, présents pour soutenir chaque malade qui doit recevoir l'onction, vient enrichir le potentiel émotionnel de cette séquence particulière du pèlerinage, autant pour ceux qui reçoivent l'onction que pour ceux qui assistent seulement à la célébration.

La cérémonie d'onction des malades fait intervenir un nouvel élément médiateur : l'huile sainte, dans la lignée du baptême catholique. Mais c'est aussi une nouvelle entité qui se trouve alors convoquée : l'Esprit saint. La Vierge n'est jamais au centre de cette célébration, pas plus que dans toute autre célébration eucharistique d'ailleurs. C'est ici la puissance de Dieu via le Saint-Esprit qui est invoquée :

« Seigneur, regarde nos frères ici rassemblés pour recevoir l'onction d'huile sainte. Qu'ils soient renforcés dans leurs souffrances et fortifiés dans leurs faiblesses. Par Jésus le Christ notre Seigneur ! Amen. » (Monseigneur Daloz)

Les malades devant recevoir l'onction sont identifiés par un badge de couleur qu'ils portent autour du cou. Ils ont décidé avec un prêtre

⁴⁷ Monseigneur Lucien Daloz, archevêque de Besançon, s'exprimant devant les malades lors de la messe d'onction des malades à Lourdes, le vendredi 10 mai 2002.

de préparer ce sacrement. Ils ont choisi un parrain ou une marraine, un proche ou un membre de l'équipe qui gère leur confort aux accueils ou dans les hôtels. Pendant les premières journées du pèlerinage, la messe d'onction des malades a déjà été plusieurs fois évoquée par les prêtres dans leurs homélies, par les hospitaliers(ères) lors des diverses animations liturgiques ou par d'autres malades ayant déjà reçu ce sacrement une ou deux années auparavant. L'idée qu'il s'agit d'un des principaux (sinon le principal) temps forts du pèlerinage a été largement déclinée dans les discours publics ou les conversations ordinaires. Appréhension et impatience sont ainsi censées saisir celles et ceux qui se préparent à vivre cette séquence; comme celles et ceux qui vont les accompagner et les soutenir dans leur démarche.

«L'année dernière, lors de l'onction des malades, ça m'a vraiment touchée, j'ai reçu une grande force, un réconfort. Je vous le souhaite à tous pour demain!»⁴⁸

«Demain, ce sera une journée un peu particulière. Nous célébrerons, c'est toujours un jour très marquant au cours de notre pèlerinage, ce sera l'onction des malades, la tendresse de Dieu qui, dans le signe du sacrement des malades, rejoint chacun d'entre nous, mais particulièrement ceux qui recevront ce sacrement dans leur corps, dans leur âme, au plus profond d'eux-mêmes. Ce geste marquera la tendresse de Dieu.» (abbé Michel)⁴⁹

Lorsque le prêtre, accompagné d'un brancardier, s'approche du malade, il lui applique de l'huile au creux des mains et sur le front. Silencieux et particulièrement attentif, le malade laisse alors le prêtre lui imposer les mains et prononcer les paroles consacrées :

«Par cette onction sainte, que le Seigneur en sa grande bonté vous réconforte par la grâce de l'Esprit saint. Amen. Ainsi, vous ayant libéré de tout péché, il vous sauve et vous relève. Amen.»

⁴⁸ Une malade s'exprimant lors d'une prière en salle le mercredi 9 mai 2001.

⁴⁹ Homélie de l'abbé Michel durant une messe à l'église Sainte-Bernadette de Lourdes, le vendredi 23 mai 2003.



Fig. 13: Le prêtre signant une personne avec l'huile lors de la messe d'onction des malades (église Sainte-Bernadette, Lourdes), le 10 mai 2002.

Contrairement à l'eau de Lourdes dont la nature (guérissante/purifiante) nourrit débats et représentations oscillant au gré des circonstances, l'huile sainte n'est jamais (ou du moins n'a jamais été en ma présence) envisagée sous l'angle thérapeutique. L'Église semble bien maîtriser plus aisément les représentations concernant ce rite particulier.

« Seigneur, grâce à cette puissance, qu'ils soient victorieux dans leur mal! » (Monseigneur Daloz)

En les annonçant victorieux *« dans leur mal »*, et non *« de leur mal »*, l'archevêque du diocèse de Besançon situe bien la position de l'Église vis-à-vis d'un sacrement qui n'est ni simple absolution des péchés ni remède aux maux physiques du malade. Dans l'Église contemporaine, celle qui s'exprime à Lourdes ou en paroisse, l'onction des malades est encouragement, renouvellement spirituel, intégration des plus affaiblis dans la communauté des croyants. En ce sens, le rite de l'onction participe bien des efforts de

démagification et de recentration christique opérés à Lourdes par l'Église. La mise en sens de l'expérience de l'onction est verbalisée exactement sur le même registre que tous les discours des prêtres, responsables ou pèlerins cherchant à dégager la dévotion mariale de son ancrage magico-religieux pour l'inscrire dans les principes du cheminement intérieur conduisant celui qui souffre (dans son corps ou son cœur) à dépasser ses propres souffrances afin de redécouvrir les bienfaits du message chrétien et trouver un sursaut de courage pour affronter plus sereinement les épreuves de son existence.

« Nous allons célébrer le sacrement de l'onction des malades. C'est toujours un temps fort au cours de notre pèlerinage. C'est le don de force qui vient nous bercer, pour apaiser l'angoisse, pour renouveler le courage, apporter la patience, la sérénité et une vraie paix! Membres de l'Hospitalité, nous sommes heureux, chers malades, de vous entourer en ces instants dans les gestes du Seigneur. [...] Et nous pensons en ces instants à tous ceux qui, jour après jour, par les gestes qui soignent, vous apportent force et soutien. »⁵⁰

Le Christ et la Vierge en concurrence

En recevant collectivement l'Esprit de Dieu par le pouvoir de médiation des prêtres et de l'huile sainte, les malades s'investissent ainsi dans un dispositif où la Vierge et l'eau sont absentes et où le Christ (via l'Église) réaffirme sa supériorité et tente de s'imposer comme seul aboutissement pertinent de la démarche pèlerine. Soutenant collectivement les malades, les membres de l'*Hospitalité* affectionnent tout particulièrement cette cérémonie où le vécu intérieur des personnes se lit dans leurs yeux et où chacun, quel que soit son fardeau, peut attribuer un sens à sa démarche.

« Une grande joie et une grande liberté nous ont envahies toutes les deux. C'était un moment inoubliable! »⁵¹

⁵⁰ Une hospitalière s'exprimant devant les malades lors de la messe d'onction des malades à Lourdes, le vendredi 10 mai 2002.

⁵¹ Une hospitalière témoignant de son expérience du parrainage lors de la messe d'onction des malades à Lourdes, le vendredi 10 mai 2002.

Les efforts mis en œuvre pour se distancier de la question de la « guérison » telle qu'elle serait généralement envisagée par les pèlerins de Lourdes sont tout à fait manifestes. S'il y a un moment, durant le pèlerinage, où est systématiquement réaffirmée la normalité de la souffrance, c'est bien durant cette cérémonie particulière à laquelle assiste un très grand nombre de pèlerins.

« Seigneur, nous te prions pour tous nos frères malades. La souffrance risque d'étouffer en eux l'espérance. Nous croyons que ton fils Jésus-Christ a souffert sa passion pour libérer le monde entier. Seigneur, nous croyons en toi. »

« Seigneur, la maladie risque de nous faire perdre confiance. Nous croyons que ton fils Jésus-Christ, par sa résurrection, a vaincu la mort et toute forme de mal. Seigneur, nous croyons en toi. »⁵²

Difficile d'être plus clair. Les espoirs possibles énoncés dans cette prière universelle à destination des malades ne concernent pas la maladie elle-même ou l'atténuation des souffrances. Il s'agit avant tout de ne pas « perdre confiance », de ne pas perdre « l'espérance ». Le rappel de la passion du Christ sert ici de complément au message : accepter sa souffrance, c'est vaincre le mal. Avant d'inviter les autres prêtres à le rejoindre pour distribuer l'onction aux malades, le responsable de la célébration s'adresse encore une fois à Dieu :

« Dans ton amour Seigneur, tu n'abandonnes pas les malades. Béni sois-tu ! Regarde nos frères ici rassemblés pour recevoir dans la foi l'onction d'huile sainte. Qu'ils soient confortés dans la souffrance et fortifiés dans leur cœur [...] Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen. Et sur chacun des malades qui reçoit le sacrement de l'onction, chacun des prêtres..., nous dirons cette formule : "Par cette onction sainte, que le Seigneur en sa grande bonté vous reconforte par la grâce de l'Esprit saint. Amen. Ainsi, vous ayant libéré de tous péchés, il vous sauve et vous relève. Amen". » (abbé Michel)

⁵² Ces deux formules ont été prononcées par des hospitalières lors de la prière universelle de la cérémonie d'onction des malades du pèlerinage de mai 2001.

Les malheurs et la souffrance sont ainsi légitimés. Les malades du pèlerinage ont un rôle, une place à occuper. Ils sont ici des supports de preuves, des corps mis à l'épreuve et encouragés à montrer l'exemple. À ce moment-là, ont-ils encore quelques points communs avec ceux qui, en 1858, venaient jusqu'à Massabielle pour voir Bernadette et tremper leur corps dans l'eau de la source? Il est peu probable que les malades de 1858 cherchaient à être « *confortés dans la souffrance* ». Il y a comme une gigantesque inversion. Ceux qui viennent à Lourdes aujourd'hui ont sans aucun doute autant de fardeaux à porter que ceux d'hier. Mais la possible amélioration de leur état de santé semble être devenue inenvisageable, tant toutes les instances de gestion de la vie des sanctuaires sont constamment attentives à tuer dans l'œuf tout espoir de guérison, pour guider progressivement ces hommes et ces femmes vers l'acceptation de leur état et la capacité à trouver, au-delà de la souffrance immédiate, des espoirs de mieux-être dans la perspective du Salut. Tous les efforts semblent faits, aujourd'hui, pour que les pèlerins malades oublient leurs pathologies et se concentrent sur l'approfondissement de leur foi. « *Nous sommes tous malades* », voilà une formulation que j'aurai maintes et maintes fois entendue à Lourdes! Comme nous le fait comprendre cette pancarte rencontrée sur le site au détour d'un chemin (Fig. 14), si l'on peut peut-être espérer soigner son corps au contact de l'eau de la Vierge, il est beaucoup plus vertueux de chercher à renouveler sa foi en Dieu dans l'huile de son baptême.

Le message est clair : Lourdes ne vous aidera pas à retrouver la vue, mais à changer de regard! En de multiples endroits et moments, le Christ et son Salut viennent concurrencer la Vierge et ses miracles. D'un côté il y a Bernadette, sa chapelle et sa petite dame de Massabielle, représentée par une sculpture accrochée au rocher. De l'autre, il y a l'Église, ses grandes basiliques et l'immense statue de la Vierge couronnée⁵³ qui domine l'esplanade où se déroulent les processions. Il existe bien une sorte de tension entre une dévotion

⁵³ Le couronnement de la statue de Notre-Dame de Lourdes sur l'esplanade eut lieu en 1876. Ce couronnement de la Vierge Marie s'inscrit dans le dogme de son Immaculée Conception en symbolisant sa royauté au côté du Christ.



Fig. 14: Pancarte située sur l'un des chemins d'accès aux sanctuaires (Lourdes, mai 2009).

populaire, plutôt sauvage et fondée sur la demande de grâces individuelles, et une dévotion instituée, plus domestiquée, mettant l'accent sur la démarche de foi d'un peuple en marche. Une vierge sauvage à qui l'on s'adresse directement pour qu'elle intervienne dans le cours de nos vies face à une vierge domestiquée par l'Église, dont l'accès est médiatisé par les prêtres, les rites et les objets et qui ne peut au mieux qu'intercéder pour nous. On retrouve sur le site de Lourdes les mêmes tensions qui ont habité et habiteront toujours les institutions religieuses. Comme l'écrivait Roger Bastide dans un ouvrage essentiel intitulé *Le sacré sauvage* (1975), la crise des organisations religieuses provient toujours d'une non-adéquation entre les exigences de l'expérience religieuse personnelle et celles

des cadres institutionnels qui tentent de la formater. Ainsi, comme le dit si bien l'auteur, «l'institution se retourne contre le vécu, pour l'emprisonner derrière les barreaux de ses dogmes ou de sa liturgie bureaucratisée. [...] De là les réveils, les mouvements de réformes, les hérésies, les messianismes et les millénarismes, pour tenter de lutter contre le décalage sans cesse grandissant entre les infrastructures mobiles et les superstructures conservatrices» (BASTIDE, 1975, p. 225).

IV. DÉPASSER ET REVENIR

Chapitre 13

Le miracle des cœurs

Se sentir protégé et soutenu

Si la quête du « miracle » est bien centrale à Lourdes, l'espoir d'une guérison miraculeuse n'est plus une motivation avouable. Aux grands miracles spectaculaires qui défraient la chronique, les administrateurs des sanctuaires préfèrent la multitude des petits témoignages sur les bienfaits de la foi retrouvée ou renouvelée. L'Église a su réorienter les discours vers le miracle intérieur et la réactivation de la foi. Les effets mineurs du pèlerinage ont été systématiquement mis en avant, au détriment des manifestations extraordinaires. Le cœur est devenu le principal organe du corps à pouvoir prétendre à la guérison :

« Depuis la guérison de Catherine Latapie (1^{er} mars 1858), ils affluent à Lourdes, venant chercher la guérison du corps, mais surtout la guérison du cœur, le courage de repartir et la joie de vivre. »⁵⁴

⁵⁴ Sanctuaires Notre-Dame de Lourdes. Bernadette Soubirous/Les signes de Lourdes. *Site internet des sanctuaires Notre-Dame de Lourdes.* www.lourdes-france.org/ [page consultée le 26 janvier 2005].

Comme le notait très justement Françoise Lautman à propos des pratiques dévotionnelles en milieu rural limousin, toute démarche porte en elle une attente. Qu'ils soient malades ou bien-portants, en pèlerinage ou ailleurs, « ceux qui suivent la procession sans demande particulière en attendent au moins une protection diffuse » (LAUTMAN, 1995, p. 201). Ce sentiment d'être sous protection, de bénéficier d'une maîtrise de l'infortune par la bienveillance mariale, est bien présent dans les discours des pèlerins. Le hasard absolu perd toute pertinence et chaque événement peut faire l'objet d'une relecture mobilisant l'intervention mariale pour expliquer son surgissement.

« Mais je vais vous dire: pourquoi à votre avis j'ai retrouvé ce papier sur la médaille miraculeuse de la rue du Bac justement là, hier, la veille du jour où vous venez? Alors que pourtant j'ignorais complètement qu'il était dans mes affaires. Alors, dites-moi pourquoi? C'est quand même la Sainte Vierge! C'est pas le hasard, c'est la Sainte Vierge qui a dit: "Il faut qu'elle le trouve." Elle m'a inspirée. Des fois, elle m'inspire. » (Marie-Cécile⁵⁵)

« Moi, j'ai failli perdre un petit-fils cette année, eh bien quand on voit ça, on se dit: "Je prie, j'ai de la chance!" C'est là qu'on se dit: "Il y a peut-être quelque chose quand même qui nous tient, qui nous aide?" Je ne sais pas! Je ne suis pas sceptique, mais il y a des choses qui nous frappent et puis après... » (Irène)

L'acquisition du sentiment d'être protégé est une des principales formes de validation de l'authenticité de la présence de la Vierge à Lourdes. Les pèlerins sont en effet nombreux à mobiliser dans leurs récits des histoires anecdotiques qui leur sont arrivées et qui, pour eux, prouvent que la Vierge est bien là, à leurs côtés. Ceux qui viennent en pèlerinage, déjà sensibilisés à l'idée d'une protection mariale, trouvent donc durant le pèlerinage des événements racontés, des discours théologiques et des situations vécues qui renforcent et confirment l'effectivité d'une bienveillance mariale planant sur leur vie. Si les pèlerins que j'ai côtoyés n'ont pour la

⁵⁵ Entretien du 4 décembre 2001.

plupart pas bénéficié d'une intervention divine extraordinaire, ils considèrent presque à l'unanimité avoir reçu durant le pèlerinage une force nouvelle d'origine mariale qui les a aidés physiquement (ou psychologiquement) à effectuer sereinement leur pèlerinage, qu'ils soient malades ou bien-portants.

« C'est bien parce que j'étais à Lourdes que j'ai pu marcher autant. Même les escaliers! Chez moi, j'aurais jamais pu faire ça, je vous assure, quand la Vierge est avec nous c'est plus pareil, je sais pas... »
(une malade lors du pèlerinage de mai 2000)

« Je suis passée à la grotte, et qu'est-ce qui s'est passé? Je sais pas, il s'est passé quelque chose. Je ne peux pas vous dire quoi, je suis ressortie de la grotte, du rocher, je pleurais. Pourquoi? Je sais pas. C'est quelque chose d'incroyable, mais je ne comprends pas. Et alors je n'avais plus mal nulle part et quand je me voyais, je me disais: "C'est pas possible, comment que je fais pour marcher?" [...] Je suis toujours pas dialysée et je me suis promis, après ça, d'aller pendant dix ans à Lourdes. C'est une promesse que je me suis faite [...] Alors je ne suis pas guérie, mais je ne suis pas dialysée. J'ai un gros traitement, j'ai un gros régime, mais je suis pas dialysée. » (Jeannine)

« Moi, je dis que la Vierge m'aide énormément, je pense pas que j'aurais été capable de m'occuper de gens comme cela. Je me disais: "C'est pas possible, il y a quelqu'un qui t'accompagne, ça peut pas être autrement!" Pour moi, c'est comme ça. C'est une force, on m'aurait fait faire n'importe quoi, je disais oui tout de suite! [...] Faut voir les personnes que vous ne connaissez pas et qui vous racontent leur histoire de vie, c'est dur. C'est pour cela que je dis que la Vierge est là, il n'y a pas de problème, c'est pas possible autrement!» (Annie)

Le temps du pèlerinage semble toujours être pensé comme un temps suspendu dans le cours de l'existence ordinaire. Tout ce qui s'y déroule prend une signification nouvelle. Le courage ordinaire y serait décuplé. Les souffrances quotidiennes y seraient ressenties avec moins d'intensité. Le corps s'y trouverait biologiquement modifié, comme si

dans cet espace-temps particulier des sanctuaires, les lois naturelles qui ont cours dans notre monde étaient pour un temps suspendues.

« Physiquement, je trouve qu'il se passe certaines choses. C'est un peu délicat, on est toutes les deux, ma sœur et moi, atteintes d'incontinence. Eh bien quand on est là-bas, on n'a pas d'incontinence. Pourquoi? On se fait du souci avant de partir, surtout ma sœur, eh bien il n'y a pas de problème. Donc il y a quand même quelque chose puisqu'une fois rentrées à la maison, la nature se remet à... enfin ça reprend. Chaque fois, ma sœur me dit toujours: "Oh, ça s'est bien passé", donc il y a quand même quelque chose!» (Myriam)⁵⁶

Sans être extraordinaires, ces expériences physiques participent de cette acquisition d'un sentiment renforcé de protection. Au terme du pèlerinage, les membres de l'*Hospitalité* regagnent leurs foyers convaincus, par l'expérience vécue et sa mise en sens, qu'ils ont tous goûté à la force mariale.

« J'ai rien vécu de particulier, mais je sais que la Vierge me donne la force de m'occuper des gens. Elle me permet de faire des trucs que j'aurais pas soupçonné être capable de faire. Elle m'aide à sa façon, mais pas pour moi personnellement, pour donner aux autres!» (Annie)

Ils effectuent un premier bilan et peuvent alors confirmer publiquement, dans un témoignage écrit pour le bulletin de liaison, une discussion dans le train du retour ou un entretien avec le chercheur, que la Vierge Marie était bien présente puisqu'ils ont ressenti sa bienveillance et ont vécu le temps du pèlerinage dans un état de forme physique et de motivation spirituelle inédit. Le travail collectif qui s'effectue durant le pèlerinage fait ainsi ressentir et dire aux pèlerins qu'ils ont eux aussi reçu quelque chose et sont repartis transformés.

⁵⁶ Entretien du 29 juin 2002.

Prière collective

(Lourdes, accueil Notre-Dame – aile Saint Jacques B,
23 mai 2003)⁵⁷

Comme chaque soir, les brancardiers qui le souhaitent se rendent dans les couloirs des accueils pour participer à la « prière en salle », animée par les hospitalières pour les malades. C'est là un des aspects les moins connus de la semaine de pèlerinage. Études ethnographiques, journaux, revues spécialisées et reportages télévisés insistent habituellement sur les dimensions dévotionnelles les plus ostensibles : processions, messes internationales, piscines, passages à la grotte et aux fontaines, chemins de croix, etc. Pourtant, depuis quatre années que je participe au pèlerinage de l'*Hospitalité*, il me semble que quelque chose de fondamental se joue dans l'intimité de ces soirées de prières. À première vue, leur intérêt pourrait paraître secondaire. Les prières du soir, qui rassemblent les malades et leurs accompagnateurs au milieu des couloirs des accueils, ne durent que 30 à 45 minutes. Elles pourraient n'être envisagées que comme de simples moments de recueillement avant que chacun aille se coucher tôt pour affronter la journée très chargée qui l'attend le lendemain. Mais il faut observer finement ces temps rituels. Malgré l'intense fatigue de la journée, les malades sortent presque tous de leur chambre à l'appel de la prière. Beaucoup de brancardiers et d'hospitalières tiennent également à assister à ces séances collectives où, dans l'intimité d'un rassemblement au milieu d'un couloir, des paroles s'échangent, des prières s'improvisent, des confidences se font, des gestes d'amour s'adressent, des souffrances s'exorcisent et des sanglots éclatent.

Notre *Hospitalité* occupe deux étages des accueils, chacun étant divisé en deux ailes. Ainsi, chaque soir, quatre prières en salle sont organisées afin que les malades puissent y assister sans traverser les immenses bâtiments. Chaque service dispose ainsi de sa propre équipe d'animation qui prépare la soirée de prières. Les prêtres de l'*Hospitalité* se répartissent les services afin que tous les fidèles puissent profiter de leur présence, même s'ils laissent les laïcs prendre en main l'organisation de ces soirées.

⁵⁷ Cet extrait de mon journal de terrain a déjà été utilisé dans le cadre d'une publication scientifique (AMIOTTE-SUCHET, 2010).

Nous sommes entre quarante et cinquante, rassemblés en cercle dans les couloirs de chaque service, restant pour la plupart debout durant les prières afin de laisser un maximum d'espace à l'installation des malades sur des brancards ou en fauteuils roulants.

Une fois les malades installés et le silence venu, la responsable de notre service – sœur Catherine, une religieuse des sœurs de la Charité⁵⁸ – introduit la prière :

« Nous sommes partis de notre maison. Nous avons fait un très beau voyage. Mais nous savons tous que ce n'est pas un voyage comme les autres puisque nous voici à Lourdes. Nous formons un peuple! Vous le savez, le thème du pèlerinage cette année c'est: "un peuple de toutes les nations". C'est beau, c'est grand! Faire un pèlerinage, c'est marcher ensemble pour Dieu. Alors nous écoutons la belle prière du pèlerinage! »

Une malade lit alors une prière écrite pour l'occasion :

« Seigneur Jésus, c'est pour répondre à l'appel de ta mère Marie que nous sommes à Lourdes où nous avons rendez-vous avec toi. Tu es déjà venu au-devant de nous, prenant notre condition d'homme, et tu nous rejoins dans notre vie de chaque jour. Tu nous demandes seulement de reconnaître notre pauvreté pour devenir capable de recevoir tes dons. Sur ta route, tu as toujours été attentif à la détresse. Celle des malades, des affamés, des méprisés. Ta vie sur la terre, c'était d'aimer tous les hommes jusqu'à mourir sur la croix pour les pécheurs. »

Et sœur Catherine commente :

« Voilà une belle prière qui nous rappelle bien ce qu'est un pèlerinage: c'est une rencontre avec quelqu'un qui nous aime bien, et nous sommes sur la terre de Lourdes, une terre mariale, où Marie s'est montrée à Bernadette. Et pour toutes ces merveilles, on va prendre ensemble un refrain qu'on aime bien: "Vive Dieu". Chantons ensemble! »

⁵⁸ Les sœurs de la Charité de Besançon sont une congrégation fondée par sainte Jeanne-Antide Thouret en 1807. Cette religieuse, canonisée en 1934, a consacré son existence au service des pauvres et à l'instruction des jeunes filles.



Fig. 15: « Prière en salle » dans le couloir de l'accueil Notre-Dame (Lourdes, mai 2002).

Une hospitalière lit alors un passage de l'Évangile de Matthieu qui rappelle que chaque geste envers un malade est un geste vers Dieu. Sœur Catherine relie ce passage à notre démarche en montrant que cette volonté de donner la joie, qui anime chacun d'entre nous, est inscrite au cœur du message évangélique. Le silence qui règne dans ce couloir donne aux paroles de sœur Catherine une puissance d'évocation redoublée. Elle parle lentement, prenant soin d'articuler exagérément chacun de ses mots, un peu comme on le fait quand on s'adresse à un enfant. Son visage est en permanence animé d'un immense sourire et durant toute la semaine du pèlerinage, je ne crois pas l'avoir vue soucieuse. Sa voix apaisante, et quelque peu infantilissante, donne à ce temps de prière une dimension chaleureuse.

Les hospitalières apportent alors un immense cierge acheté le jour même sur les sanctuaires de Lourdes. Elles le disposent devant nous tous et indiquent que le nom de chaque malade présent ici a été inscrit sur un morceau de papier. Pendant qu'une hospitalière lit lentement les noms, une autre colle les papiers sur le cierge afin de le décorer, comme le dit sœur Catherine, de ces « *morceaux de papier qui portent en eux les intentions de prières de chacun* ». Le cierge sera porté le lendemain à la grotte pour s'y consumer lentement durant plusieurs jours. Cette séquence du cierge dure plusieurs minutes et nous écoutons tous attentivement, nous tournant instinctivement vers chaque malade nommé en lui adressant des sourires d'amitié.

D'autres prières suivront, entre lesquelles sont intercalés des chants joyeux entonnés par sœur Catherine. Une lettre du pape Jean-Paul II est lue par une hospitalière, lettre dans laquelle il demande à la Vierge Marie de libérer le monde des malheurs contemporains, rappelant ainsi à notre souvenir la guerre qui fait alors rage en Irak.

Sœur Catherine évoque une des dimensions essentielles du pèlerinage, celle de porter jusqu'à la Vierge les prières de nos proches qui n'ont pu se déplacer eux-mêmes jusqu'à Notre-Dame. La soirée prend alors une tournure plus spontanée, chacun et chacune étant invité à demander la parole pour confier publiquement à la Vierge les malheurs de ses proches. Une malade prend immédiatement la parole :

« Il y a dans mon village, une famille, qui a perdu un enfant il y a deux ans. Et leur autre petit, qui a treize ans, a un cancer. Il est à l'hôpital pour essayer le dernier traitement de choc ! Il est opéré dans la tête d'un cancer, une tumeur qui est descendue dans la colonne vertébrale. Alors sœur Béatrice m'a fait un courrier pour les prêtres de l'Hospitalité. La famille a demandé qu'on prie, qu'on essaye. On a déjà mis un cierge. Ils ont demandé qu'on fasse une prière en espérant vraiment un miracle. Le petit, je vous jure, est maigre comme ça ! Et la maman est dans un état... »

Sœur Catherine, visiblement gênée par trop de détails (et sans doute par la conception pragmatique du miracle qui est exprimée

ici), tente d'interrompre ce témoignage pour pouvoir passer la parole à d'autres mains levées. Mais la malade entend bien terminer son monologue :

«... le petit est mort dans son village, il pêchait, il est tombé de la barque, il est tombé à l'eau. Mais il n'était pas noyé, il est mort un mois après. Vous imaginez les parents!»

Sœur Catherine reprend alors brusquement la parole en disant : *«D'accord, on prie pour les parents, allez, on y va!»* Le travail qu'effectue cette religieuse sur le sens du pèlerinage est ici manifeste. Elle transforme véritablement la demande de prière pour l'enfant malade en prière pour les parents souffrants. Elle se fait ici le relais de l'effort continu des prêtres pour faire muter une démarche de recherche de guérison vers une démarche de recherche d'encouragements.

D'autres témoignages suivront : un enfant malade, une victime de la route, un brancardier absent en raison d'un cancer généralisé, un malade longtemps venu à Lourdes et aujourd'hui décédé, des prêtres qui n'ont plus la force de venir accompagner les pèlerins, mais aussi les jeunes séminaristes appelés au ministère, les jeunes hospitaliers(ères) qui accompagneront des malades en pèlerinage au mois d'août prochain, les membres de l'*Hospitalité* qui effectuent chaque année cette démarche d'aide aux plus faibles, etc. Pour chacune de ces intentions, les fidèles réciteront tous ensemble le traditionnel «Je vous salue Marie». Mais surtout, chaque fois, sœur Catherine prendra soin de reformuler l'intention de prière afin d'insister sur le besoin de courage et de persévérance, et non sur l'espoir de résultats miraculeux.

Pour encourager ces prises de parole et leur donner un sens en les intégrant dans la démarche pèlerine, une hospitalière rappelle la dimension symbolique du cierge décoré :

«Les prières vont se continuer à Lourdes, avec ce cierge qui va brûler encore longtemps après notre départ, avec toutes nos intentions, avec la lumière qui continuera à brûler à la grotte, avec toutes nos prières!»

Les mains levées matérialisent les souffrances non exprimées. Le temps est pris afin que la parole soit donnée à chacun. Pendant toute cette séquence, les hospitalières se sont approchées des malades dont elles s'occupent et leur tiennent la main pour écouter avec eux silencieusement « *les fardeaux que chacun porte en lui* ». Religieuses et hospitalières s'attachent chaque fois à nous rappeler la présence bienfaisante de la Vierge au milieu de nous. Comme pour nous ramener à la dure réalité de la maladie, un médecin est tout à coup appelé d'urgence dans une chambre auprès d'un malade trop faible pour assister à la prière en salle. À la demande d'une femme handicapée, un « Je vous salue Marie » est récité très lentement afin que ceux qui ont des difficultés à articuler les mots puissent pour une fois se joindre réellement à la récitation. Les prises de parole se poursuivent ainsi jusqu'à ce que Cécile, une jeune fille dans un fauteuil roulant, nous demande de prier pour son père malade et éclate en sanglots. Un silence total règne alors au milieu du couloir. L'hospitalière la plus proche attrape la main de la jeune fille pour la soutenir. La tristesse de tous se lit sur les visages. Nous laissons à Cécile le temps de reprendre son message calmement, mais elle ne parviendra pas à le mener jusqu'à son terme. La récitation qui suivra l'intervention de Cécile aura en moi une résonance particulière. Mais je gage qu'il en est de même pour mes voisins, la scène que nous venons de vivre semble nous avoir tous émus profondément. « *La pauvre petite!* », répètent plusieurs femmes autour de moi. Sœur Catherine regarde Cécile avec son sourire angélique et nous encourage à poursuivre. C'est à l'évidence dans ces moments si intenses que quelque chose se crée entre les membres de *l'Hospitalité*. Comme le dit sœur Catherine, entrer dans l'intimité de la souffrance de l'autre, c'est en quelque sorte se rassembler pour ne faire qu'un et porter tous ensemble nos fardeaux. Il y a du réconfort et du collectif qui émergent de ces instants de confidences.

Les témoignages reprennent de plus belle, avec à chaque fois leur lot de souffrances et d'épreuves :

« Je voudrais qu'on prie pour une dame qui a une sclérose en plaques et que son mari a abandonnée. »

«J'aimerais que vous priiez avec moi pour que mes petits-enfants viennent me voir à la maison de retraite.»

Une hospitalière intervient alors. Elle veut insister sur un message un peu plus positif :

«On peut rendre grâce aussi parce que nous, on est là, on a la chance de venir à Lourdes ! Il y en a qui ne connaissent pas Lourdes !»

Tous approuvent ce message et chantent un nouveau chant pour célébrer ce moment. La parole est enfin laissée à l'aumônier qui, depuis le début de la soirée, est resté en retrait. Il se lève et s'avance pour conclure notre réunion :

«Demain, certains d'entre vous vont recevoir le sacrement des malades. C'est une façon de demander au Seigneur de les aider à supporter la maladie, l'âge. On ne le reçoit pas tous les ans, ce n'est pas un sacrement qui se donne régulièrement. Mais on priera tout particulièrement avec ceux qui souffrent dans leur corps !»

À nouveau, la prière se trouve ainsi axée sur l'acceptation de la souffrance plutôt que sur son interruption.

Miracle de reconversion

Cette séquence est tout à fait révélatrice des transformations contemporaines de Lourdes. On y retrouve bien des éléments que j'ai déjà évoqués : la mise au centre des malades et de ce qu'ils ressentent, l'importance des témoignages personnels, le contrôle et le recadrage institutionnels, la tension entre guérisons extraordinaires et améliorations ordinaires... Mais surtout, comme cocktail de tout cela à la fois, le réinvestissement sémantique autour de cette notion de « miracle des cœurs ». C'est là, il me semble, un des aspects centraux de Lourdes aujourd'hui. Tout le travail qui s'opère autour de ces récits et témoignages incessants, qui sont tout autant encouragés que recadrés, consiste à produire et à généraliser collectivement un discours qui

définit le pèlerinage de Lourdes comme expérience intérieure inédite et transformatrice. Une expérience décrite comme bien plus précieuse que la vulgaire guérison extraordinaire d'une maladie incurable, qui semble lentement reléguée à un passé révolu où les attentes des pèlerins et des malades restaient pitoyablement individualistes. Lourdes est ici réinventé comme un monde alternatif, comme un espace-temps qui nous changerait fondamentalement de l'intérieur et rendrait alors bien dérisoires (ou très secondaires) nos petites (ou grandes) souffrances quotidiennes. De là tous ces discours, dans les témoignages et les magazines spécialisés, qui font de Lourdes un pèlerinage «à part», un «pèlerinage de malades» qui n'aurait que peu de points communs avec les autres lieux de dévotion. Les responsables des sanctuaires ont inventé et imposé une nouvelle manière d'envisager le miracle de Lourdes; c'est le «miracle des cœurs», une reconversion intérieure facilitée par la rencontre avec l'autre-souffrant (le malade) qui est censée renouveler totalement notre rapport au monde et aux autres. Si les malades sont toujours mis au centre du dispositif, c'est parce que leur présence et leurs témoignages sont nécessaires pour que ce nouveau message puisse s'imposer. C'est à eux que l'on apprend progressivement à jouer un rôle, celui du malade bienheureux qui accepte sa condition et donne des leçons de courage et de foi aux bien-portants. Les malades dépressifs ou médisants, ceux qui râlent, se plaignent ou réclament, se retrouvent rapidement en marge des cérémonies et autres espaces-temps publics de l'*Hospitalité*. Objets de toutes les attentions, chéris et gâtés par leurs hospitalières et leurs brancardiers, les malades de Lourdes sont des instruments que l'on façonne, formate, recadre et manipule pour diffuser et imposer de nouvelles pratiques pèlerines, en phase avec l'image que l'institution catholique romaine souhaite donner d'elle-même au XXI^e siècle.

Chapitre 14

Apprendre à (s')accepter, apprendre à (re)partir

Jérémy, un pèlerin converti

J'ai pu faire la connaissance de Jérémy dès la réunion de préparation logistique du pèlerinage en avril 2001. Comme c'était sa première participation au pèlerinage, il faisait partie de «l'équipe des nouveaux», traditionnellement encadrée par Michel. C'était le plus jeune brancardier que je connaissais. Au sein de l'équipe, il se faisait plutôt timide et réservé, se laissant guider et conseiller par Michel, qui a toujours l'art de mettre chacun à l'aise en insistant sur le statut privilégié du nouveau venu.

C'est durant le voyage en train, le lundi 7 mai 2001, que j'ai appris à le connaître. Ses motivations personnelles pour venir à Lourdes ne semblaient pas alors très claires. Sa grand-mère, qui participait au pèlerinage en tant que malade, avait beaucoup insisté pour qu'il l'accompagne et demandé à Michel de le rencontrer pour l'aider à se décider. Jérémy était encore lycéen, mais disait ne pas avoir de projet d'avenir particulier. Il était également pompier volontaire et disait avoir trouvé dans cette activité bénévole un lieu d'épanouissement privilégié. Ses convictions religieuses n'étaient pas une dimension déterminante puisqu'il me déclara immédiatement que c'était

d'abord l'aspect humanitaire du pèlerinage qui l'avait intéressé. À l'évidence, il ne serait jamais venu de lui-même à Lourdes en tant que pèlerin. L'insistance de sa grand-mère semblait bien avoir joué un rôle important, comme me le confirmera Michel, qui a largement influencé Jérémy en lui présentant le pèlerinage comme une aventure humaine fascinante sur le plan personnel (notamment grâce à la relation avec les malades).

Durant le pèlerinage, Jérémy suivait Michel partout, dans une attitude de mimétisme caractéristique du nouveau venu. Il savait donc profiter des avantages que procure l'appartenance à «l'équipe des nouveaux»: un programme moins chargé et un accès privilégié aux différentes cérémonies du pèlerinage. Il fut particulièrement impressionné par la messe internationale où il était porte-drapeau lors de la prise de l'eucharistie⁵⁹. Par la suite, pour toutes les célébrations eucharistiques, les prêtres du pèlerinage de Besançon lui proposèrent d'être enfant de chœur. Il parut enchanté de cette proposition et prit particulièrement à cœur cette nouvelle place. Progressivement, il passa de plus en plus de temps avec les jeunes aumôniers et les séminaristes du pèlerinage, ne partageant plus beaucoup de moments avec l'équipe des brancardiers, au grand désespoir de Michel qui s'attachait justement à ce que la première expérience du pèlerinage soit celle d'une vie d'équipe.

Dès ce moment, son comportement public changea fondamentalement. Il adopta une attitude constamment marquée par le recueillement, apprenant à s'agenouiller quand passe le Saint Sacrement et à réciter son chapelet avec beaucoup de ferveur. En passant de Michel aux aumôniers, son mimétisme changea ainsi de

⁵⁹ Pouvant contenir jusqu'à 25 000 fidèles, la cathédrale souterraine accueille chaque semaine la grande messe internationale. Pour la prise de l'eucharistie, les prêtres se répartissent uniformément sur tout l'espace de la cathédrale et sont tous accompagnés d'un brancardier portant un drapeau afin que les fidèles puissent repérer les prêtres et se rendre vers celui qui est le plus proche de leur emplacement.

modèle⁶⁰. La dimension chrétienne de sa démarche se fit alors toujours plus intense et son intérêt pour la dimension humanitaire du pèlerinage sembla passer au second plan. Lors de nos conversations, il était tout à coup devenu un passionné de la dimension cérémonielle de l'Église, évoquait l'impression saisissante des sanctuaires et la beauté de « *la foi vivante de Lourdes* », reprenant systématiquement tous les leitmotifs du pèlerinage. Il demeurait bien évidemment attaché au contact avec les malades mais, sans toujours trouver les formules consacrées pour le dire, il semblait avoir réussi à lier ensemble la démarche humanitaire et la dévotion mariale.

La veille de notre départ pour Besançon, alors que chacun commençait à faire ses bagages, Michel me raconta que Jérémy était venu le trouver pour lui demander quelles étaient les démarches à faire pour entrer au séminaire. Comme moi, Michel était surpris, voire inquiet, d'une telle transformation en moins de cinq jours. Il estimait qu'il n'y avait là qu'un « *coup de tête* » lié à cette « *trop longue* » fréquentation des séminaristes. Sans prise en charge à son retour dans sa paroisse, Jérémy risquait fort de retrouver le quotidien d'un jeune pour qui la foi catholique n'a pas une dimension identitaire essentielle. L'expérience forte de Lourdes décroît rapidement et ne peut suffire à elle seule à ramener la brebis égarée vers son Église.

Devenir témoin

Si l'histoire du pèlerin Jérémy s'est terminée en mai 2001 (à ma connaissance, il n'est pas retourné en pèlerinage à Lourdes depuis cette date), elle n'en constitue pas moins un exemple éloquent des

⁶⁰ Michel est protestant et se comporte de manière singulière sur les sanctuaires. Il ne communique pas, ne fait pas systématiquement le signe de croix et ne récite jamais le chapelet. Jérémy, qui par mimétisme envers Michel ne se serait jamais agenouillé lors de la procession du Saint Sacrement, a en effet changé de modèle en tournant son regard vers les jeunes prêtres et les séminaristes du pèlerinage, qui s'attachent justement à effectuer ces gestes avec beaucoup de ferveur, dans une attitude démonstrative.

effets de l'immersion du nouveau venu au sein de l'*Hospitalité*. Cette sorte de reconversion au catholicisme vécue éphémèrement par ce jeune garçon, bien que très singulière, montre comment les nouveaux venus sont soumis à la récurrence d'énoncés de croyances. Submergé de témoignages, le novice apprend en effet, avant même d'avoir mis un pied dans les sanctuaires de Lourdes, qu'il ressentira nécessairement « un amour l'envahir », une sensation qu'il aura du mal à expliquer, mais qu'il apprendra à interpréter.

« ... et puis quand je suis rentrée, eh bien je me suis rendu compte que c'est moi qu'avais reçu, que ce que j'avais donné, ben je l'avais reçu au centuple! Parce qu'on vit des moments... [...] Mais quand vous y serez allé une fois, vous comprendrez, tout ce que je vous dis pas, vous le comprendrez tout seul. » (Colette)

« Je vais là-bas pour donner aux malades, mais quand je reviens, c'est les malades qui m'ont donné le plus. Ça devient ma force! » (Annie)

Ce type de discours est omniprésent. L'enchaînement incessant des mêmes affirmations, du quai de la gare à la dernière nuit dans le train, est un élément déterminant de l'apprentissage des pèlerins.

« Avez-vous compris que le service le plus humble ou le plus caché est aussi important que celui qui est le plus en vue et que chacun pour sa part, à la place qui lui a été assignée, concourt à la réussite du pèlerinage? »⁶¹

L'idée que chacun vivra une semaine intense sur le plan spirituel, qu'il ressentira la présence mariale sur les lieux et qu'il reviendra transformé de cette expérience pèlerine est plus qu'une évidence posée au départ: c'est un discours conventionnel et obligatoire. Chacun doit l'apprendre et le reprendre, chaque jour, à chaque occasion d'échanges. Ainsi, le lundi 7 mai 2001, alors que je m'affairais sur le quai de la

⁶¹ Question imprimée sur un document accompagnant les fiches d'adhésion de l'*Hospitalité* depuis 1992.

gare de Besançon pour assister les malades montant dans le train, une religieuse m'a interpellé. Elle parlait avec plusieurs personnes d'une quarantaine d'années venues accompagner leur grand-mère sur le quai. Nous ne nous étions jamais parlé auparavant, mais mon visage était familier à cette religieuse puisque nous étions déjà partis en pèlerinage ensemble avec l'*Hospitalité* l'année précédente. Elle me fit alors signe de m'approcher et déclara sans transition :

« Vous voyez ce jeune ? L'année dernière, il disait : "Oh, c'est dur, c'est fatigant, j'en ai assez !". Et puis regardez, le voilà, il a envie de repartir, il a trouvé quelque chose là-bas. C'est quand même formidable, vous ne trouvez pas ? »

Une chose est sûre : je ne m'étais jamais plaint de la sorte, et sûrement pas devant cette religieuse dont le visage m'était à peine familier ! Pourtant, j'ai logiquement dû me plier aux règles de ce petit théâtre d'improvisation en répondant par l'affirmative et en confirmant à ces personnes mon immense plaisir à renouveler mon engagement au sein de l'*Hospitalité*. L'attitude de cette religieuse n'est pourtant en rien manipulatrice. Elle sait qu'elle ne peut se tromper puisque tout le monde dit revenir nécessairement émerveillé et transformé de son expérience de Lourdes. Ces affirmations circulantes participent de l'apprentissage du nouveau venu. Elles lui fournissent un cadre d'énonciation particulier et des formules toutes faites pour traduire en mots l'expérience ineffable du pèlerinage. Ces processus ne sont pas immédiatement perceptibles pour l'observateur extérieur. Ils se jouent dans les relations interpersonnelles, dans une immersion progressive et un cheminement personnel qui font rarement l'objet de démonstrations publiques ou d'analyses scientifiques.

Pour les membres de l'*Hospitalité*, le fait de partager durant une semaine le quotidien des malades constitue bien une expérience fondamentale. Face à la maladie, à la souffrance ou à la solitude de l'autre, chacun peut en effet reconsidérer sa propre existence. *« Il faut venir à Lourdes pour comprendre la souffrance des autres »*, me déclarait une hospitalière en mai 2003. Par comparaison, un travail biographique s'opère. Les confidences mutuelles mettent les souffrances individuelles

en état d'équivalence. La confiance du handicapé, témoignant des difficultés de son quotidien, côtoie celle de l'hospitalier(ère) gêné(e) par un problème de diabète ou une tendance à la dépression. La révélation de la perte d'un enfant rencontre celle du départ d'un mari. Les existences ponctuées d'infortunes récurrentes résonnent en écho aux petits aléas du quotidien. Les plus grands malheurs côtoient les plus petits soucis. À chaque occasion de confiance, et en particulier lors des prières en petit groupe dans les couloirs des accueils, les peines individuelles se trouvent collectivisées, mutualisées. Par effet miroir, ces échanges réciproques conduisent chacun à réévaluer sa propre souffrance, à reconsidérer ses propres attentes, à réajuster le rapport entre son degré d'infortune personnel et celui des autres. Hospitalières, brancardiers et personnes âgées, en formulant publiquement leurs peines, prennent conscience du fossé qui les sépare des grands malades. La confrontation à la maladie de l'autre provoque une certaine gêne. Les peines formulées deviennent dérisoires. Le droit de se plaindre devient problématique à l'aune de la souffrance du handicapé. Et comme il y a toujours plus souffrant que soi, la mutualisation des peines conduit chacun à progressivement relativiser ses propres souffrances pour prendre exemple sur le courage supposé de celui qui souffre davantage.

« Vous savez, on raconte que si on allait marcher avec son chargement de misère et puis qu'on voie la misère des autres, on reviendrait bien chez soi, parce qu'on voit que les autres en ont encore plus. »
(Marie-Cécile)⁶²

« Et puis il y a plus malheureux que soi, quoi! Quand on voit tous ces malades qui sont allongés, qui sont dans des petites voitures, oh là là! Même des enfants... ça fait mal! Alors là, on remercie la Vierge d'être sur ses deux jambes et de pouvoir se suffire à soi-même, quoi! »
(Myriam)⁶³

De cette expérience d'une altérité souffrante, chacun peut donc tirer un enseignement. Même ceux qui sont en fauteuil roulant trouvent

⁶² Entretien du 4 décembre 2001.

⁶³ Entretien du 4 octobre 2001.

toujours des situations qu'ils jugent plus difficiles que la leur. À partir de ce constat, les membres de l'*Hospitalité* disent avoir acquis une plus grande facilité à supporter leurs propres difficultés et une capacité accrue à relativiser les petits tracassés du quotidien.

« Il y a quelque chose qui a changé quand tu reviens, il y a quelque chose qui a changé! Moi, la première année, pendant au moins un mois, plus rien n'a d'importance. Les petits détails qui t'énermaient avant de partir, quand tu reviens, c'est fini! » (Estelle)

« Elle [la Vierge] me permet d'accepter ce qui m'arrive chaque jour après avoir vécu avec les malades. » (sondé n° 027)

« Je suis plus apte à prendre certaines initiatives. Je ne dramatise plus des bêtises: armoires mal rangées, ménage imparfait, etc. » (sondée n° 172)

« Mon premier pèlerinage à Lourdes, j'ai pleuré trois jours de temps, je ne faisais que pleurer, de voir toute cette misère. [...] Je me suis ressaisie et quand je suis rentrée chez moi, j'avais oublié totalement ma famille, mon mari, mes enfants. J'étais vraiment dans Lourdes uniquement, j'avais pas téléphoné, j'avais oublié tout le monde, j'étais là pour les autres. Et ce qui m'a marquée le plus, c'est que je suis remontée chez moi en disant: "On se plaignait de ci de ça, taisez-vous, allez à Lourdes et vous verrez!" Moi, Lourdes, c'est mon soleil de l'année, quand j'ai des misères, des soucis, ou quelque chose, je pense à Lourdes. C'est un plus de ce côté-là, ça me reconforte. [...] Moi, à Lourdes, pendant cinq jours, je m'occupe de personnes du matin à 6 h jusqu'au soir à 23 h et moi, je n'avais jamais vu des personnes nues, des diabétiques sans jambes, je n'avais jamais lavé de dentiers, de fesses... Donc pour moi, ça a été très intense, car je me suis retrouvée dans un service de gros malades. Je suis remontée à bloc maintenant, même au bureau, quand ça rouspète, je leur dis d'aller à Lourdes. » (Annie)

Tout en relativisant les malheurs individuels exprimés, l'Église et les responsables des pèlerinages s'attachent à les mutualiser. Qu'ils soient

grands ou petits, les problèmes de chacun deviennent les problèmes de tous. Toutes les vies finissent par se ressembler durant le temps du pèlerinage. Chaque difficulté formulée trouve sa légitimité. On s'attache à annoncer que Dieu est là pour tous, qu'il est une béquille collective, quels que soient les handicaps ou les souffrances de chacun.

« Il y a un immense contraste entre cette grotte obscure, humide, et la présence de la Vierge Marie, "l'Immaculée Conception". Cela nous rappelle l'Évangile: la rencontre entre la richesse de Dieu et la pauvreté de l'homme. Le Christ est venu chercher ce qui était perdu. À Lourdes, le fait que Marie soit apparue dans une grotte sale et obscure, dans ce lieu qui s'appelle Massabielle, le vieux rocher, c'est pour nous dire que Dieu vient nous rejoindre là où nous sommes, en plein cœur de nos misères, de toutes nos causes perdues [...]. Dieu vient pour nous dire qu'il nous aime – voilà tout le contenu du "Message de Lourdes" –, et qu'il nous aime tels que nous sommes, avec toutes nos réussites, mais aussi avec toutes nos blessures, nos fragilités, nos limites. »⁶⁴

« Abandonnez vos épreuves, vos peines, vos découragements. Que votre cœur s'ouvre à tous ceux qui vous aideront à retrouver la paix dans l'amour du Christ Jésus. "Mon âme a soif du Dieu vivant", tel est le thème pastoral pour l'année 2002. Alors, profitons de ce temps pour découvrir la fraîcheur de l'eau, de cette source divine qui nous aide à nous réconcilier avec le Christ! » (Paul)⁶⁵

Par ce travail de mise en sens théologique, ce sont toutes les conceptions individuelles qui entrent en mutation. Le souci jugé égoïste d'une éventuelle possibilité d'amélioration immédiate du quotidien (bonheur, santé, etc.) grâce à l'investissement dans le pèlerinage s'évanouit peu à peu. Il quitte chaque jour un peu plus l'univers des

⁶⁴ Sanctuaires Notre-Dame de Lourdes. Bernadette Soubirous/Le message de Lourdes. Site internet des sanctuaires Notre-Dame de Lourdes. www.lourdes-france.org/ [page consultée le 26 janvier 2005].

⁶⁵ Extrait du message d'accueil adressé aux nouveaux hospitaliers(ères) par Paul lors de la messe d'ouverture du pèlerinage à l'église Sainte-Bernadette, le mardi 7 mai 2002.

possibles. Sans disparaître totalement des espoirs des fidèles, il devient de moins en moins énonçable et, de ce fait, de moins en moins énoncé publiquement. Le « miracle » de Lourdes se reformule pour mieux se jouer ailleurs, non pas dans les transformations physiques, mais dans les modifications de la perception (de l'interprétation). C'est le « miracle des cœurs ». Ceux qui souffraient ne souffrent plus, ou du moins souffrent moins. Non pas parce que leur état de santé s'est amélioré ou parce que les drames de leur vie ont trouvé une résolution, mais parce qu'ils ne portent plus le même regard sur leur existence. Les énoncés changent et, par là, les perceptions individuelles.

« Je suis plus solidaire des malades. Avant je voyais la maladie comme "une tuile". Maintenant, je vois les malades en communion avec le CHRIST Jésus qui souffrent avec lui. » (sondé n° 049)

« J'ai un fils à New York qui a échappé aux attentats, mais il a eu des amis morts. Moi, je dis que ça, c'est une grâce du ciel! Quand quelqu'un de sa famille échappe à une catastrophe, j'appelle ça une grâce! [...] C'est une petite compensation de notre malheur. »
(Irène)

Les pèlerins apprennent progressivement à déceler de la joie dans leur misère, à trouver des points positifs à leurs malheurs. La fatalité de l'existence est toujours douloureusement là mais, dans l'énonciation qui en est faite, elle a changé de statut. Le sentiment d'injustice et l'insupportabilité des conditions de vie (liés à la maladie ou au malheur) cèdent progressivement la place à une formulation nouvelle. Les membres de l'*Hospitalité*, en se trouvant inscrits dans le collectif, sont constamment invités à redonner un sens évangélique à leurs difficultés quotidiennes.

« Dans ce contact, avec Notre-Dame et avec le Seigneur, qui est "avec elle", ils ressentent à la Grotte, parfois sans clairement le formuler à eux-mêmes, ce bonheur, qui n'est pas de ce monde, et qui leur est promis comme à Bernadette. C'est à la suite de Bernadette et à travers la vérité de Bernadette qu'ils peuvent comprendre le sens et la réalité de la prière et de la pénitence dans la pauvreté, l'humilité,

la petitesse et la souffrance, et aussi la joie d'une vie donnée. [...] Elle [Bernadette] est bien la première de ces innombrables malades venus à Lourdes à son appel, non point tellement pour y retrouver la santé que pour trouver la force de donner un sens à leur souffrance.»
(Besançon à Lourdes, 1970, p. 22-23)

Tel est bien le *travail* du pèlerinage : donner un sens à la souffrance, faire accepter la fatalité de l'existence et regarder au-delà ! Je ne prétends pas empiriquement que ces modifications des énoncés sont systématiquement suivies d'effets. Il est probable que le retour à l'existence ordinaire (que chacun vit à sa façon et sur lequel je n'ai aucune prise) ne draine pas toujours avec lui une capacité plus importante des individus à accepter le poids de leur quotidien. Le retour au foyer est aussi le retour à la réalité ; pour beaucoup la réalité quotidienne de la maladie ou de la solitude. Ce sont avant tout les énonciations publiques qui changent, les manières de se raconter et, par là même, les manières de se percevoir soi-même. L'expérience pèlerine est un moment privilégié d'introspection et de rééducation spirituelle. Si ses effets ne sont pas systématiques, elle participe néanmoins incontestablement d'une mutation des représentations proposant un nouveau regard sur soi-même, sur les autres, sur la société, sur la maladie, etc. Mais elle participe aussi d'un changement de rapport avec les entités invisibles. Nombre de pèlerins m'ont un jour confié que depuis leur expérience de Lourdes, leur capacité à trouver encore une certaine saveur à la messe paroissiale s'était amplement atténuée. Ce qu'ils ont appris là-bas, ce qu'ils ont expérimenté sur le site, ce savoir-faire qu'ils ont acquis pour « entrer en contact avec la Vierge » et ressentir sa « présence », les a irrémédiablement transformés. Tous ces pèlerins ordinaires, par l'effet structurant de l'espace-temps de Lourdes, *deviennent*, pour un temps au moins, les membres soudés d'une même famille qui a pu expérimenter collectivement (et se persuader collectivement) que Notre-Dame de Lourdes savait se rendre présente en ce lieu et toucher chacun au plus profond de lui, là où se nichent ses souffrances. Ils s'éloignent donc de plus en plus de la routinisation de la vie paroissiale. La messe dominicale n'a pas nécessairement perdu de son importance à leurs yeux, mais elle apparaît dès lors ritualiste

et conventionnelle. Elle apparaît surtout comme un espace-temps inapproprié à la rencontre avec l'agir divin. La réussite du pèlerinage, ce sentiment d'avoir expérimenté collectivement une « présence » authentique, protectrice et apaisante, les pèlerins l'ont vécue ensemble, en mutualisant leurs peines devant celle qu'ils sont venus rencontrer. Ils deviennent alors des témoins de Lourdes, les frères et sœurs de douleur d'une aventure extra-ordinaire que ceux qui n'ont pas pris la peine de quitter leur terre pour pouvoir dévoiler publiquement leurs souffrances ne sauraient connaître.

V. ÉPILOGUE

Chapitre 15

La face cachée de Lourdes

Après l'aventure doctorale, j'ai travaillé plusieurs années à l'Observatoire des religions en Suisse (ORS) de l'Université de Lausanne. Chargé d'enseigner l'ethnographie, j'ai très vite proposé à mes collaborateurs d'articuler la théorie et la pratique en organisant des stages de terrain ethnographiques sur les sanctuaires de Lourdes pour les étudiants et les étudiantes de Lausanne. Un premier stage a eu lieu en 2009⁶⁶, puis l'expérience s'est renouvelée en 2010. J'ai rencontré les responsables de l'*Hospitalité* de Suisse romande. Comme les Francs-comtois, ils m'ont ouvert la porte et je m'y suis engouffré, en 2011, 2012, puis 2013. De fil en aiguille, je me serai donc rendu en pèlerinage à Lourdes pendant près de dix ans. Ce fut une expérience formatrice. Ce lieu fait dès lors partie de mon histoire. À ma manière, je m'y suis attaché. Comme l'écrivait l'ethnologue Jeanne Favret-Saada en 1990, pour comprendre une réalité sociale, il faut commencer par accepter d'en être affecté. Il faut ressentir en soi les joies et les peines, les espoirs et les craintes de celles et ceux dont on cherche à comprendre le mode d'existence. Avec le temps, j'ai pu me rendre compte à quel point mon attachement aux

⁶⁶ L'ethno-cinéaste Francis Mobio nous a accompagnés lors de ce stage et a réalisé un documentaire ethnographique sur cette expérience pédagogique: <http://wp.unil.ch/unimedia/les-sanctuaires-de-lourdes/>

pèlerins pouvait orienter ma démarche et mes analyses, m'empêcher de poser certaines questions, m'obliger à vivre certaines expériences, m'encourager à écrire un livre. Aujourd'hui encore, j'aime rappeler, à qui veut l'entendre, que la démarche pèlerine est tout autant marquée par l'espoir que par l'incertitude (voire l'incompréhension), qu'elle ne se réduit pas à la récitation du chapelet devant une statue de pierre et qu'il convient donc de ne pas figer dans un passé révolu ces hommes et ces femmes en mouvement.

J'ai voulu par ce récit rendre leur complexité aux pèlerins, ne pas réduire leurs réalités aux images caricaturales qui circulent et entretiennent des visions déformées et simplifiées de toutes celles et tous ceux qui vont jusqu'à Lourdes pour accomplir leur pèlerinage. Les pèlerins des hospitalités diocésaines s'investissent dans un collectif pour resserrer leurs liens, donner du sens au passé qu'ils ont vécu et croire en un avenir meilleur. Ce sont des hommes et des femmes qui s'investissent dans des mondes sociaux pour les habiter, pour y «faire communauté»⁶⁷. Par ce regard singulier et décalé de l'ethnologue, je me suis attaché à rendre compte de tout le travail qui s'opère durant le pèlerinage, mais aussi en amont et en aval, afin que les pratiques et les discours des membres s'échangent, se transforment et s'harmonisent. En organisant sous forme de récit les matériaux qui ont nourri pendant plusieurs années mes réflexions, j'ai ainsi voulu restituer l'originalité de mon expérience, en mettant en évidence les multiples facettes que j'ai pu percevoir de cette aventure collective et extra-ordinaire.

L'échec d'Élisabeth

En mai 2011, je m'étais inscrit au pèlerinage interdiocésain de la Suisse romande en tant que simple pèlerin, pour ne pas avoir de tâches particulières à accomplir et pouvoir ainsi déambuler sur le site comme bon me semblait. J'étais donc logé dans l'un des hôtels de la ville, avec

⁶⁷ Voir à ce sujet l'ouvrage collectif que j'ai publié en 2010 avec Ivan Sainsaulieu et Monika Salzbrunn.

d'autres pèlerins helvétiques. C'est là que j'ai rencontré Élisabeth, une femme de soixante-sept ans qui venait pour la première fois à Lourdes, accompagnée de sa sœur Évelyne. Toutes les deux s'étaient inscrites dans le cadre du pèlerinage romand, mais ne faisaient pas partie d'un groupe paroissial particulier. Élisabeth, sa sœur et moi-même, n'ayant pas de lien avec d'autres pèlerins de l'hôtel, nous sommes donc logiquement retrouvés tous les trois à une même table pour les repas et pouvions ainsi, chaque jour, nous raconter nos journées et échanger nos impressions.

Élisabeth et Évelyne étaient très différentes. La première paraissait discrète, physiquement affaiblie, peu motivée à entretenir les discussions. La seconde, plus jeune, plus souriante, apparaissait très cultivée, à l'aise pour aborder tous les sujets de conversation. La jeune sœur, Évelyne, révéla rapidement son aisance à discuter avec moi et se montra fine connaisseuse des régions françaises et de leurs traditions culinaires. Chaque fois qu'un plat se présentait sur la table, elle en commentait les origines régionales, prenant chaque fois l'accent du terroir pour le nommer et en profitant pour signaler les visites touristiques qu'elle avait faites dans cette région durant sa vie, en compagnie de son cher mari décédé l'année précédente. Elle me montra tout de suite une photographie de son époux, posant en tenue de randonnée dans un paysage alpin. Sans se laisser émouvoir, elle me raconta combien c'était un homme formidable, combien ils étaient heureux ensemble, combien ses petits-enfants adoraient ce grand-père si disponible. Si je me pris à penser qu'il pouvait y avoir un lien entre le décès de son époux et sa présence à Lourdes, j'allais vite découvrir qu'il n'en était rien et que les choses étaient beaucoup plus douloureuses que ce que nos premiers échanges avaient laissé supposer.

Lors de notre premier repas, Élisabeth et sa sœur m'expliquèrent très sommairement les raisons de leur présence. Elles avaient découvert un livre de photographies du pèlerinage romand puis une publicité pour ce pèlerinage dans le porche d'une église. Elles avaient alors eu envie, toutes les deux, de vivre ensemble cette expérience. Elles me parlaient de « *curiosité* » et d'« *envie* », se présentant comme des pèlerines animées d'une démarche à la fois touristique (« *découvrir cette région* »)

et expérimentale (« *vivre un pèlerinage* »). Aucune des deux n'était déjà venue à Lourdes et nulle autre raison ne fut alors évoquée pour justifier leur présence.

Plus les jours passaient et plus je me rendais compte du fossé qui les séparait. Élisabeth demeurait triste et discrète, affirmant rarement son point de vue et se contentant la plupart du temps d'acquiescer aux affirmations de sa sœur. Évelyne vivait l'expérience avec plaisir, elle semblait apprécier toutes les cérémonies, n'oubliant jamais de rappeler, avec bien d'autres pèlerins, combien chaque moment sur ce site était « *beau* », « *émouvant* », « *impressionnant* », « *saisissant* ». Néanmoins, elle n'évoquait jamais son propre vécu des cadres rituels, se contentant d'admirer, de l'extérieur, la ferveur collective et la qualité des célébrations. Si le site de Lourdes l'impressionnait, les montagnes aux alentours l'attiraient davantage. Quand, le troisième jour du pèlerinage, l'un des groupes de pèlerins nous proposa de partir avec eux en excursion un après-midi pour visiter la région, elle s'empressa de profiter de cette occasion de sortir de l'ambiance des sanctuaires pour aller admirer la nature. Élisabeth, comme toujours, suivait simplement le mouvement, sans sembler trouver sa place parmi nous.

L'occasion me fut donnée de parler enfin directement avec Élisabeth sans la présence de sa sœur le troisième jour, devant l'hôtel, alors que nous étions sortis tous les deux pour fumer. Élisabeth m'offrit une cigarette et engagea la conversation, semblant vouloir devant moi laisser sortir des paroles trop longtemps confinées à l'intérieur d'elle-même. Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Je n'avais a priori rien dit de particulier pour permettre un tel échange. Ou plutôt justement, est-ce parce que je ne disais jamais rien de particulier (ni enthousiaste, ni critique) que cet échange eut lieu ? Elle débuta la conversation en me disant qu'elle ne se plaisait pas à Lourdes, qu'elle n'aurait peut-être pas dû venir et qu'elle se sentait mal à l'aise chaque fois que, à longueur de repas ou lors des moindres échanges avec les autres pèlerins dans le hall de l'hôtel, elle devait faire semblant de tout trouver « *beau* » et « *émouvant* » pour donner le change à ses interlocuteurs. Participant moi-même à des pèlerinages diocésains pour la huitième fois, je comprenais tout à fait

à quoi elle faisait référence. La circulation incessante de ces discours sur la beauté des célébrations, la ferveur saisissante des processions, l'incroyable courage des malades ou l'expérience transformatrice des prières à la grotte envahissent très vite les conversations ordinaires et construisent/imposent les leitmotivs du pèlerinage. Difficile d'y échapper, de ne pas les reprendre et de les faire circuler à son tour. Difficile surtout d'oser les contredire et d'afficher sans retenue ses doutes ou son mal-être dans le cadre d'une expérience collective où, à chaque occasion, les plus chevronnés prédisent déjà que tout le monde ressortira transformé de son expérience pèlerine et que même les plus réticents à partir rentreront chez eux les larmes aux yeux, impatients de revenir l'année suivante. Ce qu'exprimait Élisabeth lors de cet échange, c'est à quel point il commençait à lui coûter de devoir jouer la comédie. De plus, son sentiment de ne pas vivre ce que les autres disaient vivre l'inquiétait profondément, car les jours se succédaient et elle n'était en réalité pas venue ici en simple touriste. En effet, Élisabeth m'expliqua que c'était elle qui avait voulu venir à Lourdes et qu'elle avait réussi à convaincre sa sœur de l'accompagner, se sentant trop faible et fragile pour partir seule dans une telle aventure. *« J'ai beaucoup d'attentes, me dit-elle, et je suis venue ici pour être un peu soulagée. Mais pour l'instant, je ne vis rien, ça ne marche pas pour moi, je n'arrive pas à faire mon pèlerinage. »* Sans entrer dans tous les détails de son histoire, Élisabeth se contenta de me préciser que sa vie était une tragédie. Elle me parla de son mari *« terrible »* qui l'avait *« toujours maltraitée »*, qui était *« toujours en colère »*. Elle ne fit pas d'elle-même le lien entre la violence de son mari et sa présence à Lourdes. Mais elle précisa tout de même qu'elle avait *« bien des choses à faire ici »*. Je ne me permis pas de l'interrompre, ni même de lui demander plus de détails. Élisabeth souffrait et me fit comprendre qu'elle était venue ici dans l'espoir qu'elle pourrait, sinon solutionner, du moins alléger certaines douleurs de son existence. Son sentiment d'échec, ce troisième jour, questionnait ainsi le déroulement du pèlerinage romand et sa capacité à répondre aux attentes de celles et ceux qui, comme elle, n'arrivent pas à accepter puis à dépasser leurs infortunes, celles et ceux pour qui, en somme, *« ça ne marche pas ! »*

Élisabeth me posa alors différentes questions sur l'organisation des sanctuaires. Quand pouvait-on aller à la grotte? Que se passait-il lorsque l'on se rend aux piscines? Pourquoi y avait-il des processions mariales tous les soirs? Etc. Je répondis à ses interrogations, lui expliquant que le programme romand n'était en réalité qu'un itinéraire possible sur ce site, mais que la grotte, les piscines ou les processions en tout genre étaient ouvertes à toutes et à tous et que chacun pouvait, sans difficulté, organiser son propre programme. Élisabeth parut surprise, presque soulagée d'apprendre qu'elle pouvait expérimenter le site autrement qu'à travers le programme romand. Dès ce jour-là, tout commença à changer. Le soir, au repas, Élisabeth informa sa sœur qu'elle se rendrait à la procession mariale et prit le temps de me questionner sur les modalités du passage aux piscines. Elle nous quitta dès la fin du repas pour ne pas rater le départ de la procession à laquelle sa jeune sœur n'avait pas l'intention d'assister. Le lendemain matin, elle vérifia encore avec moi les horaires des piscines et partit seule de l'hôtel pour accomplir sa journée. Je commençai alors de comprendre que j'avais joué involontairement un rôle, permettant à Élisabeth de s'affranchir quelque peu du programme romand pour tenter de trouver des réponses, ou du moins de donner du sens, à sa présence à Lourdes. Je la revis peu le lendemain. Le soir, elle ne partagea que le début du repas avec sa sœur et moi, nous expliquant qu'elle était malade et avait besoin de se reposer.

Le fait qu'elle nous quitta très rapidement le jeudi soir permit à Évelyne de me fournir de nouvelles informations. Élisabeth avait effectivement insisté auprès d'elle pour qu'elle l'accompagne en pèlerinage. Évelyne me déclara que, personnellement, elle n'était pas vraiment une adepte de ce type de voyage et que si elle devait revenir un jour à Lourdes, elle passerait beaucoup plus de temps à visiter cette belle région qu'à enchaîner les messes et les processions. Elle me parla alors de sa sœur Élisabeth. Cette dernière avait perdu un fils, décédé d'une overdose. Elle avait également d'autres enfants qui n'avaient « *jamaï pu trouver leur place dans la société* », qui étaient « *instables* » et « *paumés* ». Pour Évelyne, les enfants d'Élisabeth avaient eu le malheur de grandir dans un environnement familial difficile. Aucun d'eux



Fig. 16: Procession mariale (ou procession au flambeau) sur l'esplanade des sanctuaires (mai 2011).

n'avait réussi à se construire, à s'établir dans le monde, ne parvenant pas à finir leurs études ou à conserver un travail. Tout cela, avec bien d'autres choses, faisait fortement souffrir Élisabeth et n'était donc pas sans lien avec sa volonté de partir en pèlerinage.

Le vendredi, alors que je buvais un verre avec des pèlerins à la terrasse d'un hôtel en compagnie de deux responsables du pèlerinage romand, Élisabeth traversa la rue. J'en profitai pour l'appeler à se joindre à nous. Hésitante, elle consentit tout de même à s'asseoir et accepta que je lui offre un café. L'un des responsables du pèlerinage, rompu à l'exercice, l'interpella: «*Alors Madame, ce pèlerinage s'est bien passé? Vous êtes contente?*» Me jetant un regard complice, Élisabeth

déclara : « *Ça commence à mieux aller, je commence vraiment à vivre mon pèlerinage aujourd'hui.* » Le responsable du pèlerinage sembla satisfait, il ne poursuivit pas plus loin la conversation, ne se donnant pas même la peine de comprendre ce qu'Élisabeth essayait d'exprimer. Moi-même, je ne cherchai pas à en savoir plus dans un tel contexte et demandai seulement à Élisabeth si elle avait pu se rendre aux piscines. Elle répondit par l'affirmative, ajoutant que cela lui avait fait « *beaucoup de bien* » et l'avait « *remuée* ». Fatiguée et visiblement peu à l'aise, elle nous quitta très vite et je ne la revis que le soir, pour échanger nos adresses avant le départ.

Élisabeth avait-elle finalement réussi son pèlerinage ? Elle-même ne pouvait sans doute guère le dire. Elle était venue à Lourdes car elle avait ressenti le besoin d'y venir. Pour quelles raisons exactement ? Aller mieux, se décharger d'une partie du poids de son existence, échapper pour un temps à son douloureux quotidien, faire une pause au moins quelques jours pour tenter de mieux repartir ? Je ne me hasarderai pas plus loin à interpréter ses motivations. La seule chose que je peux affirmer, c'est qu'Élisabeth souffrait, comme tant d'autres, et qu'elle a imaginé, sans trop bien savoir comment, qu'accomplir ce pèlerinage l'aiderait peut-être un peu. Elle n'avait pas toute une théorie éprouvée concernant l'efficacité d'un pèlerinage à Lourdes. Elle a tâtonné tant bien que mal entre le programme romand et les espaces de dévotion à disposition. Elle a cherché, comme d'autres, une manière de s'investir sur le site pour y formuler ses attentes. Sa démarche est restée prudente, expérimentale, tant elle ne semblait pas bien savoir ce qu'elle était supposée accomplir en ce lieu pour soulager son être. Elle était venue là, hésitante et curieuse à la fois. Non pas dans une démarche de la dernière chance, mais pour tester une pratique qui lui avait souvent été présentée comme efficace. Qu'avait-elle à perdre à tenter l'expérience ? Après tout, il suffisait de suivre le pèlerinage romand et d'accomplir, comme tous les autres pèlerins, les cérémonies et rituels au programme.

Pourtant, Élisabeth n'a pas su trouver sa place. Peut-être même, sans doute, a-t-elle souffert encore davantage de son incapacité à apprécier les séquences rituelles proposées. Elle s'est réfugiée au dernier moment dans une démarche individualisée. Or, si elle a su accomplir

les gestes traditionnels, elle les a accomplis seule, isolée, sans pouvoir évoquer son vécu avec les autres. En l'absence d'interlocuteur, comme ce fut, semble-t-il, le cas pour Élisabeth (en dehors de moi-même), l'expérience ne peut se verbaliser et le sentiment de marginalisation devient dominant dans un pèlerinage collectif où la mutualisation des expériences est une dimension essentielle de l'intégration des nouveaux venus à la communauté. Personne ne semblait avoir réellement perçu la détresse d'Élisabeth. Comment aurait-il pu en être autrement? Dans quels dispositifs et auprès de quels interlocuteurs Élisabeth aurait-elle pu exprimer son ressenti? Si les pèlerins des hospitalités diocésaines se présentent généralement comme «une grande famille», chacun et chacune doit apporter sa part de témoignage pour construire et diffuser le grand récit collectif. La famille est exigeante, elle attend de toutes et tous participation, recueillement, émotions, enthousiasme, émerveillement... Les récits en circulation fournissent les codes des comportements et des discours attendus. Il n'y a pas beaucoup de place pour l'expression des sentiments de détresse et d'échec. Celles et ceux qui, comme Élisabeth, ne parviennent pas à s'approprier le rôle demeureront en marge, invisibles, incapables de dire, incapables de formuler leurs plaintes, incapables donc peut-être aussi de revenir chez eux en ayant le sentiment apaisant d'avoir été entendus.

Annexe

Entretiens formels menés avec des personnes participant aux pèlerinages de l'*Hospitalité franc-comtoise de Notre-Dame de Lourdes*

| Nom | Âge (lors du premier entretien) | Statut au sein de l' <i>Hospitalité</i> | Situation familiale | Profession | Date d'entrée dans l'association | Date des entretiens |
|--------------|---------------------------------|---|-------------------------|--------------------------------|----------------------------------|--|
| Jean | 86 ans | Ancien aumônier | Célibataire | Prêtre à la retraite | 1954 | Septembre 2001 |
| Paul | 63 ans | Président | Marié 1 enfant | Retraité de l'industrie | 1985 | Décembre 1999 et novembre 2001 |
| Michel | 65 ans | Brancardier, chef d'équipe | Marié 2 enfants | Retraité de l'industrie | 1984 | Mars et août 2001 |
| Colette | 83 ans | Hospitalière | Veuve | Infirmière à la retraite | 1948 | Mars 2000 |
| Estelle | 22 ans | Hospitalière | Célibataire | Sans profession (étudiante) | 1997 | Mars 2000 |
| Joseph | 71 ans | Brancardier | Marié 3 enfants | Retraité de l'agriculture | 2000 | Juin 2000 |
| Marie-Cécile | 90 ans | Malade | Veuve 4 enfants | Retraité (secrétaire médicale) | 1993 | Octobre et décembre 2001, avril, juin et novembre 2002 |
| Stéphanie | 37 ans | Malade | Divorcée Sans enfant | Sans profession | 1999 | Novembre 2002 |

| Nom | Âge (lors du premier entretien) | Statut au sein de l' <i>Hospitalité</i> | Situation familiale | Profession | Date d'entrée dans l'association | Date des entretiens |
|-----------|---------------------------------|---|----------------------|----------------------------|----------------------------------|-------------------------------------|
| Blandine | 79 ans | Malade | Veuve Sans enfant | Sans profession | 2000 | Octobre 2001 |
| Éliane | 75 ans | Hospitalière | Veuve 2 enfants | Retraitee de l'agriculture | 1993 | Avril 2002 |
| Françoise | 77 ans | Malade | Veuve 4 enfants | Retraitee (commerçante) | 1999 | Octobre 2001 |
| Jérémy | 17 ans | Brancardier | Célibataire | Sans profession | 2001 | Mai 2001 |
| Louis | 65 ans | Brancardier | Marié 4 enfants | Retraitee du bâtiment | 2001 | Mai 2003 |
| Roger | 73 ans | Brancardier | Marié 2 enfants | Retraitee de l'agriculture | 1985 | Mai 2000 |
| Baptiste | 31 ans | Brancardier | Célibataire | Employé (commercial) | 1996 | Mai 2000 |
| Myriam | 86 ans | Malade | Célibataire | Retraitee des postes | 1998 | Octobre 2001, juin et avril 2002 |
| Micheline | 91 ans | Malade | Veuve 2 enfants | Retraitee des postes | 1998 | Octobre 2001, juin et avril 2002 |
| Lucienne | 67 ans | Hospitalière | Mariée 3 enfants | Retraitee de l'agriculture | 1995 | Novembre 2002 |
| Irène | 70 ans | Hospitalière | Mariée 3 enfants | Sans profession | 1993 | Avril 2002 |

| Nom | Âge (lors du premier entretien) | Statut au sein de l' <i>Hospitalité</i> | Situation familiale | Profession | Date d'entrée dans l'association | Date des entretiens |
|-----------|---------------------------------|---|---------------------|----------------------------|----------------------------------|---------------------|
| Aude | 63 ans | Malade | Veuve 4 enfants | Sans profession | 1986 | Novembre 2002 |
| Bérengère | 65 ans | Simple pèlerine | Veuve 3 enfants | Retraîtée des postes | 2001 | Avril 2002 |
| Laurette | 80 ans | Malade | Veuve 4 enfants | Retraîtée de l'agriculture | 2001 | Jun 2002 |
| Annette | 73 ans | Simple pèlerine | Veuve 1 enfant | Sans profession | 1990 | Novembre 2002 |
| Josiane | 81 ans | Malade | Veuve 4 enfants | Sans profession | 1998 | Octobre 2001 |
| Lucette | 87 ans | Malade | Veuve 2 enfants | Retraîtée (commerçante) | 2000 | Jun 2002 |
| Annie | 51 ans | Hospitalière | Mariée 4 enfants | Employée à l'équipement | 1990 | Jun 2002 |
| Jeannine | 64 ans | Hospitalière | Mariée 4 enfants | Retraîtée (aide-soignante) | 1998 | Octobre 2001 |
| Suzanne | 79 ans | Malade | Veuve 4 enfants | Sans profession | 2002 | Jun 2002 |

Bibliographie

- AMIOTTE-SUCHET Laurent, *Quand je suis venu à l'Évangile. Circulation du Saint-Esprit et travail biographique chez les membres d'une Église pentecôtiste bisontine*, maîtrise de sociologie et d'anthropologie, Université de Franche-Comté, 1999.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, FLOUX Pierre, *Les «Fric». La typicité de l'habitat rural du haut-Jura à l'épreuve de la patrimonialisation d'une maison des Bouchoux au Musée de plein air des maisons comtoises de Nancray*, Rapport de recherche commandité par le *Syndicat Mixte du Musée de Plein Air des maisons comtoises*, 2001.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, PLATTET Patrick, «L'amour, la chance, le jeu... des thèmes sérieux en Sibérie. Entretien avec Roberte Hamayon», *ethnographiques.org*, n° 4, 2003, [en ligne] <https://www.ethnographiques.org/2003/Hamayon-Amiotte-Suchet-Plattet>
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, «Tous égaux devant Dieu? Réflexions sur les logiques d'éligibilité des miraculés», *Social Compass*, n° 52 (2), 2005, p. 241-254.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, *Pratiques pentecôtistes et dévotion mariale: analyse comparée des modes de mise en présence du divin*, thèse de doctorat en sociologie des religions, École Pratique des Hautes Études (EPHE, Paris), 2006.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, «“Le miracle des cœurs”. La production d'un lien socioreligieux chez les pèlerins de Lourdes», *Esprit Critique*, n° 10 (1), 2007, [en ligne] <http://espritcritique.uiz.ac.ma/publications/1001/esp1001.pdf>

- AMIOTTE-SUCHET Laurent, «Les hospitaliers de Lourdes : une communauté événementielle?», in SAINSAULIEU Ivan, SALZBRUNN Monika, AMIOTTE-SUCHET Laurent (dir.), *Faire communauté en société. La dynamique des appartenances collectives*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, «Énoncés de croyance en situation. Réflexion à partir des “croyances” d’un pèlerin de Lourdes», in GISEL Pierre, MARGEL Serge (dir.), *Le croire au cœur des sociétés et des cultures. Différences et déplacements*, Turnhout : Brepols, 2011a.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, «Lourdes», in ROOF WADE Clark, JUERGENSEMEYER Mark (dir.), *Encyclopedia of Global Religion*, Londres : Sage, 2011b.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, GRANDJEAN Alexandre, «Messinscene di un’eterotopia cattolica. Etnografia di un pellegrinaggio a Lourdes», *Etnografia*, n° 3, (traduit par Isacco TURINA), 2013, p. 465-486.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, «Mon corps, ma famille, mon Dieu. Mise en perspective des récits de conversion pentecôtistes», in BRANDT Pierre-Yves (dir.), *Le récit de soi et la narrativité dans la construction de l’identité religieuse*, Paris : Éditions des Archives Contemporaines, 2017.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, «L’enquête de terrain en sciences sociales des religions», *Études théologiques et religieuses*, n° 93 (4), 2018, p. 529-541.
- AMIOTTE-SUCHET Laurent, «Événement pré-pensé vs événement im-pré-pensable. Conversions, visions et dynamiques collectives», in AMIOTTE-SUCHET Laurent, SALZBRUNN Monika (dir.), *L’événement (im)prévisible. Mobilisations politiques et dynamiques religieuses*, Paris : Beauchesne, 2019.
- BASTIDE Roger, *Le sacré sauvage*, Paris : Payot, 1975.
- BORDES Joseph, *Lourdes. Sur les pas de Bernadette*, Vic-en-Bigorre : Lestrade, 1990.
- BOULLIER Dominique, «Au-delà de la croyance: “Je sais bien mais quand même”», *Cosmopolitiques*, n° 6, 2004, p. 27-47.
- CLAVERIE Élisabeth, «Le travail biographique des pèlerins dans les lieux d’apparition contemporains de la vierge», in BELMONT Nicole, LAUTMAN François (dir.), *Ethnologie des faits religieux en Europe*, Paris : CTHS, 1993, p. 329-336.
- CLAVERIE Élisabeth, *Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris : Gallimard, 2003.

- FAINZANG Sylvie, « Suppliques à Notre-Dame de bonne garde. Construire l'efficacité des prières de guérison », *Archives de sciences sociales des Religions*, n° 73, 1991, p. 63-79.
- FAVRET-SAADA Jeanne, « Être affecté », *Gradhiva*, n° 8, 1990, p. 3-10.
- FAVRET-SAADA Jeanne, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris : Gallimard, 1997.
- GOODY Jack, *La logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Paris : Armand Colin, 1986.
- HAMAYON Roberte N., « L'anthropologue et la dualité paradoxale du "croire" occidental », *Théologiques*, vol. 13 (1), 2005, p. 15-41.
- HARRIS Ruth, *Lourdes. La grande histoire des apparitions, des pèlerinages et des guérisons*, Paris : Lattès, 2001 [1999].
- HERVIEU-LÉGER Danièle, *La religion en miettes ou la question des sectes*, Paris : Calmann-Lévy, 2001.
- HERVIEU-LEGER Danièle, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris : Bayard, 2003.
- ISAMBERT François-André, « Les transformations du rituel catholique des mourants », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, n° 39, 1975, p. 89-100.
- LAMBERT Yves, « Le devenir de la religion en Occident. Réflexion sociologique sur les croyances et les pratiques », *Futuribles*, n° 260, p. 23-38, 2001.
- LATOURET Bruno, « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », in MICOUD André, PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, Paris : Éditions de l'Aube, 2000.
- LATOURET Bruno, « Science et Raison : une comédie des erreurs », *Cosmopolitiques*, n° 6, 2004, p. 48-53.
- LAUTMAN Françoise, « Une réalité fuyante : les pratiques traditionnelles de protection et de guérison en Limousin », in LAUTMAN Françoise, MAÎTRE Jacques (dir.), *Gestions religieuses de la santé*, Paris : L'Harmattan, 1995.
- LE BRAS Gabriel, *Études de sociologie religieuse. Tome I : Sociologie de la pratique religieuse dans les campagnes françaises*, Paris : Presses universitaires de France, 1955.
- LEGENDRE Pierre, *La passion d'être un autre. Étude pour la danse*, Paris : Seuil, 1978.
- MANNONI Octave, « Je sais bien... mais quand même », *Les Temps modernes*, n° 212, 1963.

- MARY André, « De la communauté des initiés à la religion des convertis : le religieux anthropologique en question », in LAMBERT Yves, MICHELAT Guy, PIETTE Albert (dir.), *Le religieux des sociologues. Trajectoires personnelles et débats scientifiques*, Paris : L'Harmattan, 1997.
- MOBIO Francis, AMIOTTE-SUCHET Laurent, *Pourquoi commence-t-on aussi tard ce soir? Une première rencontre avec un terrain*, film-documentaire retraçant les conditions d'un stage de terrain ethnographique à Lourdes avec des étudiants de l'Université de Lausanne, 2009.
- En ligne : <http://wp.unil.ch/unimedia/les-sanctuaires-de-lourdes/>
- OLIVIER de SARDAN Jean-Pierre, « Jeu de la croyance et "je" ethnologique : exotisme religieux et ethno-égo-centrisme », *Cahiers d'études africaines*, n° 28 (3-4), 1988, p. 527-540.
- PIETTE Albert, *La religion de près. L'activité religieuse en train de se faire*, Paris : Métailié, 1999.
- PIETTE Albert, « Et si la religion était un jeu de négations! », *ethnographiques.org*, n° 4, 2003, [en ligne] <https://www.ethnographiques.org/2003/Piette>
- POUILLON Jean, *Le cru et le su*, Paris : Seuil, 1993.
- RICAUD Louis, THÉAS Pierre-Marie (dir.), *Lourdes, ville sainte*, Lourdes & Cannes : Robaudy, 1948.
- SAINSAULIEU Ivan, SALZBRUNN Monika, AMIOTTE-SUCHET Laurent (dir.), *Faire communauté en société. La dynamique des appartenances collectives*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010.
- VEYNE Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris : Seuil, 1983.

Table des matières

| | |
|---|-----------|
| Préface..... | 9 |
| Avant-propos | 19 |
| I. S'IMPLIQUER | 23 |
| Chapitre 1 Retrouvailles | 25 |
| Chapitre 2 Le risque du « oui »... comme Bernadette | 31 |
| Chapitre 3 La force de la métaphore | 41 |
| Chapitre 4 Confluence d'intérêts | 47 |
| II. ALLER..... | 55 |
| Chapitre 5 Quitter sa terre | 57 |
| Chapitre 6 Libre et déterminé..... | 65 |
| Chapitre 7 La cause des pèlerins | 77 |
| Chapitre 8 L'énigme du croire | 87 |
| Chapitre 9 Les histoires de Lourdes..... | 95 |

| | |
|---|-----|
| III. EXPÉRIMENTER..... | 105 |
| Chapitre 10 Le rocher rassurant..... | 107 |
| Chapitre 11 L'eau purifiante..... | 125 |
| Chapitre 12 L'huile régénérante | 141 |
| IV. DÉPASSER ET REVENIR..... | 153 |
| Chapitre 13 Le miracle des cœurs..... | 155 |
| Chapitre 14 Apprendre à (s')accepter, apprendre à (re)partir | 167 |
| V. ÉPILOGUE..... | 179 |
| Chapitre 15 La face cachée de Lourdes..... | 181 |
| Annexe | 191 |
| Bibliographie | 195 |

Achevé d'imprimer

en avril 2021

pour le compte des Éditions Livreo-Alphil

Responsable de production : Sandra Lena

Que connaissent de Lourdes celles et ceux qui ne s'y sont jamais rendus? Quelques images tout au plus: d'énormes basiliques aux architectures variées qui se chevauchent autour de la grotte des apparitions, des magasins de bondieuseries qui envahissent toute la ville, d'interminables files d'attente de malades en chaise roulante qui prient la Vierge Marie pour qu'elle soulage leur existence...

Au début des années 2000, l'auteur a choisi de participer à des pèlerinages à Lourdes pour mieux saisir, de l'intérieur, ce qui pouvait bien motiver ces hommes et ces femmes à effectuer un si long voyage pour réciter des chapelets devant une statue de pierre. Il a revêtu le costume des brancardiers et s'est impliqué dans une association diocésaine franc-comtoise. Durant plusieurs années, il a côtoyé les pèlerins, accompagné les personnes malades, partagé la vie d'équipe des brancardiers et des hospitalières, assisté aux offices et aux réunions. Fidèle à la démarche ethnographique, il a consigné dans son journal de terrain tout ce qui lui était donné à voir et à entendre afin de mieux comprendre ce que vivent et partagent les pèlerins de Lourdes.

Restituant les sources de six années d'enquête, l'ouvrage offre un récit passionnant et passionné, où se croisent des rencontres inattendues et des expériences inédites. Chronologiquement désorganisé, il entraîne le lecteur dans la genèse des réflexions et des analyses d'un ethnologue sur le terrain. Confronté à un monde qui lui est étranger, l'auteur révèle ainsi comment il a su trouver sa place parmi celles et ceux qui s'efforcent chaque année de marcher sur les pas de Bernadette.



Laurent Amiotte-Suchet est socio-anthropologue. Il travaille comme chargé de recherche à la Haute école de santé Vaud (HESAV – HES-SO) de Lausanne. Spécialiste des questions religieuses, il a mené des recherches ethnographiques sur les protestantismes évangéliques, la dévotion mariale, l'exorcisme et la vie monastique. Après avoir soutenu sa thèse en sociologie des religions à l'École pratique des hautes études (EPHE, Paris), il a travaillé durant près de dix ans au sein de l'Institut de sciences sociales des religions (ISSR) de l'Université de Lausanne. Depuis 2014, il mène avec sa collègue Annick Anchisi des recherches sur le vieillissement des communautés religieuses catholiques, en Suisse et en France.

ISBN 978-2-88950-069-7



9 782889 500697